IMAGES

No. 658 — LE CAIRE (EGYPTE) 20 AVRIL 1942

41

UN LEGIONNAIRE
de la France Libre
Soldat d'infanterie de la France Libre qui ressuscite dans nos esprits l'image altière des « poilus » de l'ancienne guerre.

DANS CE NUMERO:

LE SECOND FRONT

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Mary désespérée

Tous les bons conseils que vous prodiguez à vos lecteurs me poussent à vous soumettre mon cas. J'ai seize ans et suis amoureuse d'un jeune officier britannique âgé de vingt et un ans. Très amoureux de moi, lui aussi, il m'a promis le mariage. Aujourd'hui il est loin, mais je reçois régulièrement de ses nouvelles. Il me répète son amour et son désir de m'épouser. Mais voilà, nous sommes de religion différente et mes parents, qui sont très fanatiques, s'opposent à mon mariage. Je me trouve donc partagée entre mon amour et la peine que je pourrais faire à mes parents. Dois-je essayer de les fléchir malgré tout ? Ou me conseillez-vous de rompre ? J'en souffrirais très cruellement.

Ma chère enfant. Je crois que la différence de religion n'est pas un empêchement absolu à votre mariage, et si vous croyez que votre bonheur est là (bien que vous soyez fort jeune pour juger vous-même de la chose), continuez votre correspondance et poursuivez votre projet. Beaucoup d'unions très heureuses ont eu lieu entre des personnes de religion différente. Ne vous désespérez pas donc. Je suis sûr que vos parents finiront par céder si le jeune homme est sincère et s'ils constatent que votre amour est profond.

Flora

Amoureuse d'un jeune homme, je tombai un jour malade et, ne pouvant aller à mon rendez-vous, je priai ma cousine d'aller s'excuser pour moi. Quelque temps après, tout à fait par hasard, je rencontre dans la rue ma cousine et mon ami bras dessus, bras dessous et paraissant faire ensemble le meilleur ménage. Comme je reprochais son attitude à ma cousine, elle prétendit qu'elle avait accepté de sortir une fois avec mon ami, mais que cela n'avait aucune autre importance. Je souffre terriblement de cette situation, Horatius, et viens vous demander conseil.

Ma pauvre enfant ! Votre histoire est bien triste, mais, hélas, elle est de celles qui arrivent bien souvent. Je n'en jette pas moins la pierre à votre cousine et je trouve sa conduite très répréhensible. Mais la vie est ainsi faite, ma pauvre petite, et nous n'y pouvons rien. Cependant, à votre place, malgré tout l'amour que je nourrirais encore à l'égard de ce jeune homme, je romprai carrément toute relation avec lui. Peut-être par ce moyen même arriverez-vous à le faire revenir définitivement à vous, repentant et bien décidé à ne plus recommencer jamais.

Je suis troublée

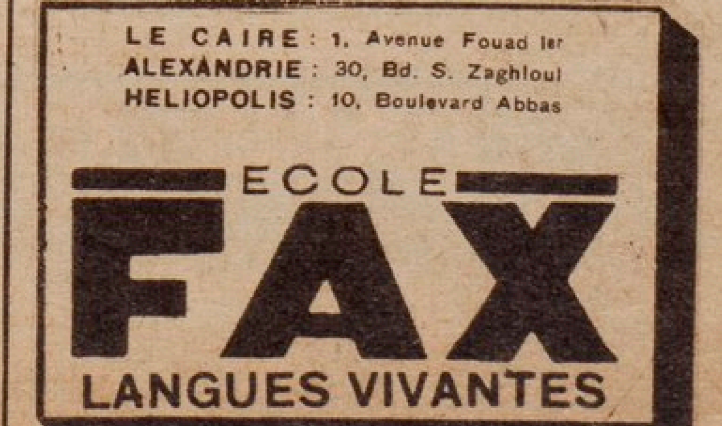
Agée de 19 ans, on me dit jolie et, modestie mise à part, je crois que je peux plaire. Malheureusement je suis myope et, étant myope, je porte des lunettes. Cela fait dire à mes bonnes amies : « Quelle horreur ! Comment peut-on porter des lunettes et comment surtout un homme peut-il s'intéresser à une femme affublée de cette horrible parure ? » Est-ce vrai, Horatius ? Alors quoi, ma myopie serait-elle cause que personne ne s'intéressera à moi, et devrai-je végéter toute ma vie sans connaître le grand amour auquel j'aspire ?

Que non, ma chère enfant. Vos amies vous trompent et, sans doute, sont-elles jalouses. Jamais vilain nez ne gâta jolie visage, a-t-on accoutumé de dire. A plus forte raison : Jamais lunettes... Ne vous frappez pas pour si peu. En tout cas, essayez de ne pas les porter continuellement sur votre visage et employez, autant que possible, des lunettes dites « américaines » qui donnent un genre et que portent, même sans être myopes, nombre de personnes par pure coquetterie.

HORATIUS



IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



L'ÉCRAN de la Semaine

IMAGES

et la nouvelle ordonnance militaire

La crise du papier et la nécessité de réserver le fret aux besoins essentiels ont obligé le gouvernement à limiter le nombre de pages des journaux et revues. L'ordonnance militaire impose à notre revue un maximum de 20 pages. Nous tâcherons dans ces 20 pages de donner à nos lecteurs le maximum de texte, de photos et d'informations. De plus, notre publicité sera réduite et nos articles condensés de telle sorte que tout y sera à lire avec intérêt. Précisons encore que le format de nos pages a été agrandi. Dans ce numéro, déjà, nos lecteurs pourront constater les modifications apportées dans la présentation de notre revue.

LES PLANS ALLIES

L'éventualité de l'ouverture d'un second front en Europe, étudiée par ailleurs dans ce numéro, est constamment évoquée par d'importantes personnalités et fait l'objet de tous les commentaires. Qu'un nouveau front soit créé cette année-ci ou plus tard, que les Alliés se contentent pour le moment d'une diversion de grand style devant permettre à la Russie de subir victorieusement les assauts dits du printemps, une chose est en tout cas certaine : c'est que, tôt ou tard, la défaite de l'Allemagne exigera une invasion en règle du continent européen.

Cette entreprise gigantesque est inévitable. On se rend compte partout, en effet, que c'est de cette manière et de cette manière seulement qu'un coup mortel pourra être porté à l'Allemagne hitlérienne.

Envisagé sous son aspect général, le plan allié comporte donc aujourd'hui deux phases. Premièrement, il faut amener l'ennemi à une position défensive sur tous les fronts. L'Allemagne deviendra dès lors une forteresse assiégée qui pourra être réduite comme toute forteresse, à la fois par le blocus et par l'attaque.

Le blocus doit être complet pour empêcher toute aide de l'extérieur et limiter Hitler aux ressources décroissantes de l'Europe. Mais le blocus seul demanderait trop de temps et trop d'efforts. A mesure que l'Europe sous le contrôle nazi s'affaiblira comme un tout, il deviendra possible de mettre fin à la domination allemande sur le continent en livrant un assaut décisif.

L'Allemagne est particulièrement vulnérable au blocus en raison de son infériorité maritime. L'avortement de ses attaques contre les Iles Britanniques en 1940, son incapacité à développer de nouvelles poussées, après la capture de la Crète, contre les positions britanniques dans le Moyen-Orient, ses revers en Crimée et les difficultés qu'elle a rencontrées durant tout l'hiver en Afrique du Nord étaient tous dus à cette infériorité navale.

Pour exploiter leur supériorité sur ce terrain et jeter tout le poids de leur puissance industrielle, sur terre et dans les airs, contre l'Allemagne, les Alliés semblent s'être fixés un double objectif: 1° tenir les positions dans le Moyen-Orient et en Grande-Bretagne ; 2° aider les Russes à résister et, si possible, à continuer leur offensive.

Les armées soviétiques ont prouvé que les Allemands pouvaient être battus. Lorsqu'elles déclencheront leur offensive sur le continent, les forces alliées feront de même.

44 ANS DE SERVICE dans la marine

Depuis Nelson, aucun chef naval anglais n'aura réalisé tant de victoires en si peu de temps que l'amiral Sir Andrew Cunningham, G.C.B., D.S.O., commandant en chef de la flotte britannique en Méditerranée. Elle est très attachante, la figure de cet Ecossais. Energique à l'extrême, il allie un acharnement dans la conduite des batailles à une très longue expérience de la mer. Un de ses principes est de se mettre toujours à la place de son adversaire et, pour parer aux coups de l'ennemi, de les deviner en se demandant comment lui les porterait. C'est bien la raison pour laquelle il n'a pas donné dans le piège du cap Matapan où la flotte italienne, du moins était-ce là l'opinion générale, espérait scinder en deux les escadres britanniques. On n'en remonte pas si vite à un vieux loup de mer.

Sir Andrew a quarante-quatre ans de service dans la Navy. Fils d'un professeur d'Edimbourg, il est né en 1883. C'est à l'Académie de cette ville qu'il fit ses premières études, puis à la fameuse école navale de Stubbington, Hampshire, d'où il se rendit sur le « Britannia » pour entrer définitivement dans le service en 1898 comme midship sur le croiseur « Doris ». Il prit part sur ce bâtiment à la guerre en Afrique du Sud.

Sir Andrew a une longue habitude des croiseurs. Pendant la dernière guerre mondiale, il commanda le « Scorpion » pendant neuf mois. Il opéra surtout dans les Dardanelles. Ceux qui l'ont observé pendant cette période témoignent de ce qu'il n'a jamais manifesté le moindre signe de perturbation. On a dit de lui qu'il était un de ces rares hommes à ne pas savoir ce que pouvait signifier le mot « peur ».

Au cours de la Grande Guerre, il a été plus d'une fois cité à l'ordre du jour, et il a été décoré de la D.S.O. A la paix, il était président de la sous-commission C de la Commission interalliée de contrôle naval. En 1932, il fut promu aide de champ naval du roi ; en 1933-1936, il commanda la flottille de destroyers en Méditerranée, puis vice-amiral commandant l'escadre des croiseurs de bataille, puis commandant en second des forces navales en Méditerranée, dont il prit le commandement suprême en janvier 1939.

Trait original de sa personne : lorsque l'amiral Cunningham et le général Cunningham, son frère, se rencontrent dans la maison familiale — château splendide en Ecosse — le marin fait du golf ou du jardinage. Il prend — enfin — des plaisirs de terrien. Mais le général qui sans doute prévoit les sables et leur sécheresse fait du canotage sur les lacs ou va à la pêche dans les rivières innombrables.



SIR STAFFORD CRIPPS CHEZ NAHAS PACHA

Mercredi dernier, Sir Stafford Cripps, retour des Indes et en route pour l'Angleterre, a rendu visite, en compagnie de Sir Miles Lampson, ambassadeur britannique, à S.E. Moustapha Nahas pacha, président du Conseil. L'entrevue fut des plus cordiales, comme on le voit sur notre cliché, et scella une fois de plus les relations amicales entre l'Angleterre et l'Egypte.

LA SUISSE, PUISSANCE MARITIME

On a accoutumé de plaisanter la marine suisse. Les Suisses ont pourtant une marine et des bateaux marchands qui, naviguant sous le pavillon fédéral, portent à l'étranger les produits nationaux. Il y a quelques semaines, il était question de relier par canaux la République helvétique à la mer du Nord. Entourée de tous côtés par les puissances de l'Axe — exception faite toutefois d'une courte bordure avec la France de Vichy — la Suisse vit sous une perpétuelle menace d'invasion. La neutralité ne signifie plus rien du tout. Elle n'empêche pas de toute manière le survol du territoire par des avions étrangers comme cela s'est produit ces derniers jours. Aussi, depuis septembre 1939, la Suisse a-t-elle mobilisé son armée. Des provisions de vivres ont été accumulées, et des plans établis qui prévoient, si nécessaire, le retrait des troupes fédérales dans les hautes montagnes de la Suisse centrale. La Suisse combattrait, s'il le fallait, jusqu'à la mort contre l'ordre nouveau.

Coupée de ses clients d'avant-guerre, placée dans un état de dépendance en ce qui concerne l'importation de ses matières premières, notamment le charbon allemand, la Suisse se trouve dans la nécessité de ménager ses voisins belligérants. Pour se conserver dans sa précieuse neutralité, elle a à combattre la propagande ennemie, à prévenir le sabotage intérieur et à exercer un rigoureux contrôle de la presse. La presse suisse d'aujourd'hui jouit de moins de liberté que la presse britannique. Les journalistes qui avant la guerre passaient pour antiallemands se sont vus octroyer des vacances. Les Suisses n'ont aucune sympathie — particulièrement les Suisses allemands — pour le régime nazi. Mais la République ne tient pas à faire hara-kiri : elle accepte par conséquent les contrats de guerre allemands. Toutes les usines suisses travaillent pour le Reich : la fameuse industrie horlogère elle-même est embrigadée. Récemment interrogé par un fonctionnaire suisse qui lui demandait :

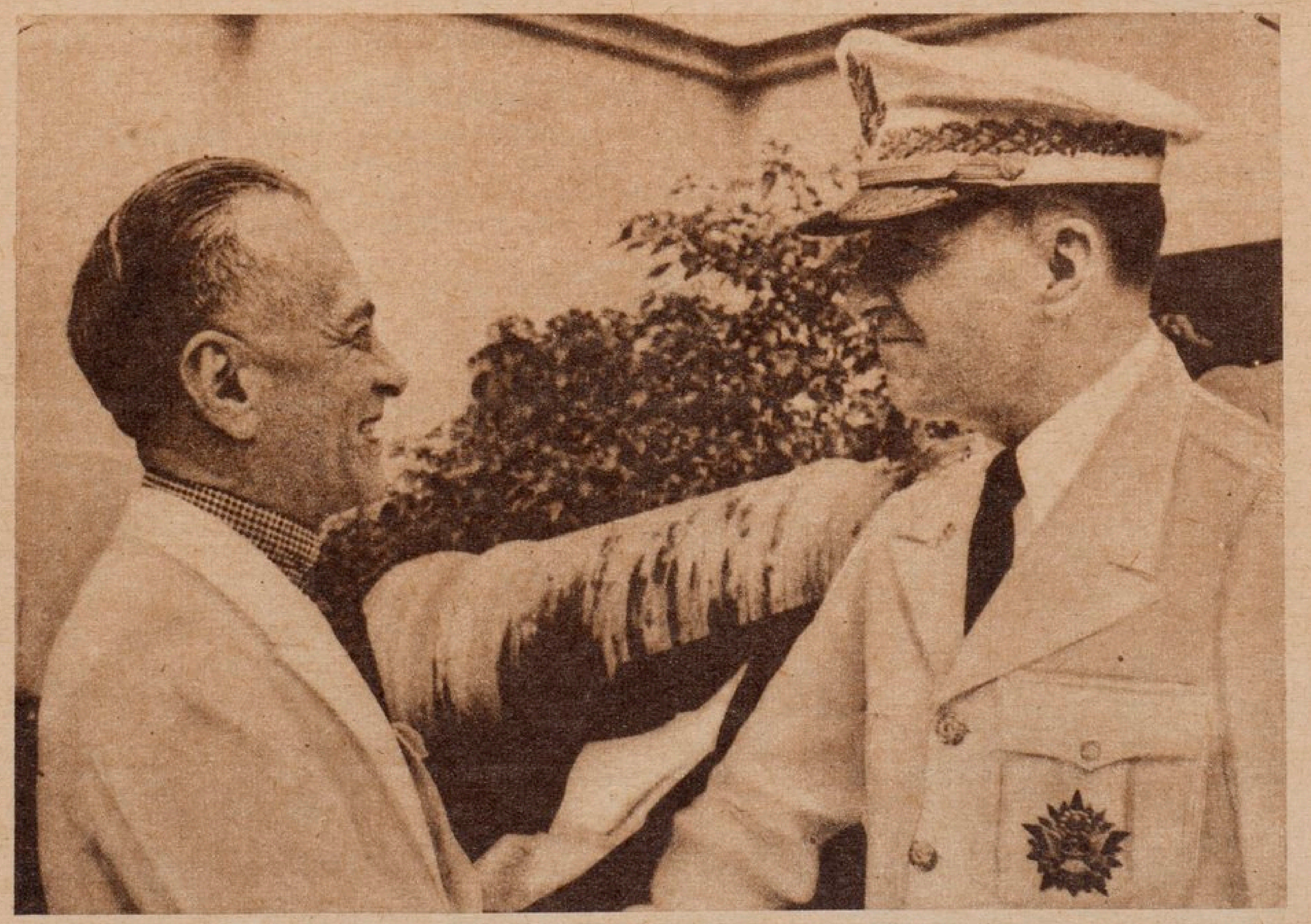
— Comment se fait-il que M. Hitler nous ait jusqu'ici épargnés ?

Un général nazi répondit :

— Pourquoi attaquerions-nous quatre millions de prisonniers qui non seulement travaillent pour nous, mais encore y trouvent leur compte ?

La meilleure garantie de la sécurité de la Suisse est la voie ferrée du Saint-Gothard qui relie l'Allemagne à son partenaire de l'Axe. Avec ses 394 ponts, tous minés par les Suisses, et ses 80 tunnels, cette voie traverse le cœur du territoire helvétique. Des centaines de trains y circulent chaque jour, chargés du charbon allemand. Chaque convoi en transporte 600 tonnes environ vers l'Italie. En décembre dernier, plusieurs wagons plombés franchirent le Saint-Gothard, à la grande curiosité des autorités fédérales qui se demandaient si leur contenu pouvait passer malgré la neutralité du pays.

Mais la Suisse doit aussi songer à l'avenir. Bien que sévèrement rationnée pour l'instant en matières premières, elle se préoccupe de l'après-guerre où l'exportation de ses produits manufacturés devra reprendre. Elle attache sous ce rapport un grand intérêt au projet de canal qui relierait la mer du Nord à la Méditerranée. Ce projet consiste essentiellement dans la jonction par un canal navigable du Rhône et du Rhin par les lacs de Genève et de Neuchâtel. Les bateaux de Hollande et de Marseille passeraient ainsi par le territoire suisse. Une nouvelle voie, commerciale autant que touristique, serait ouverte. La Suisse fonde également des espoirs sur la possibilité de naviguer sur le Pô en Italie et sur le Rhin entre Bâle et Constance. La Suisse deviendrait un nœud de voies fluviales intereuropéennes.



DOUGLAS MAC ARTHUR, HEROS N° 1

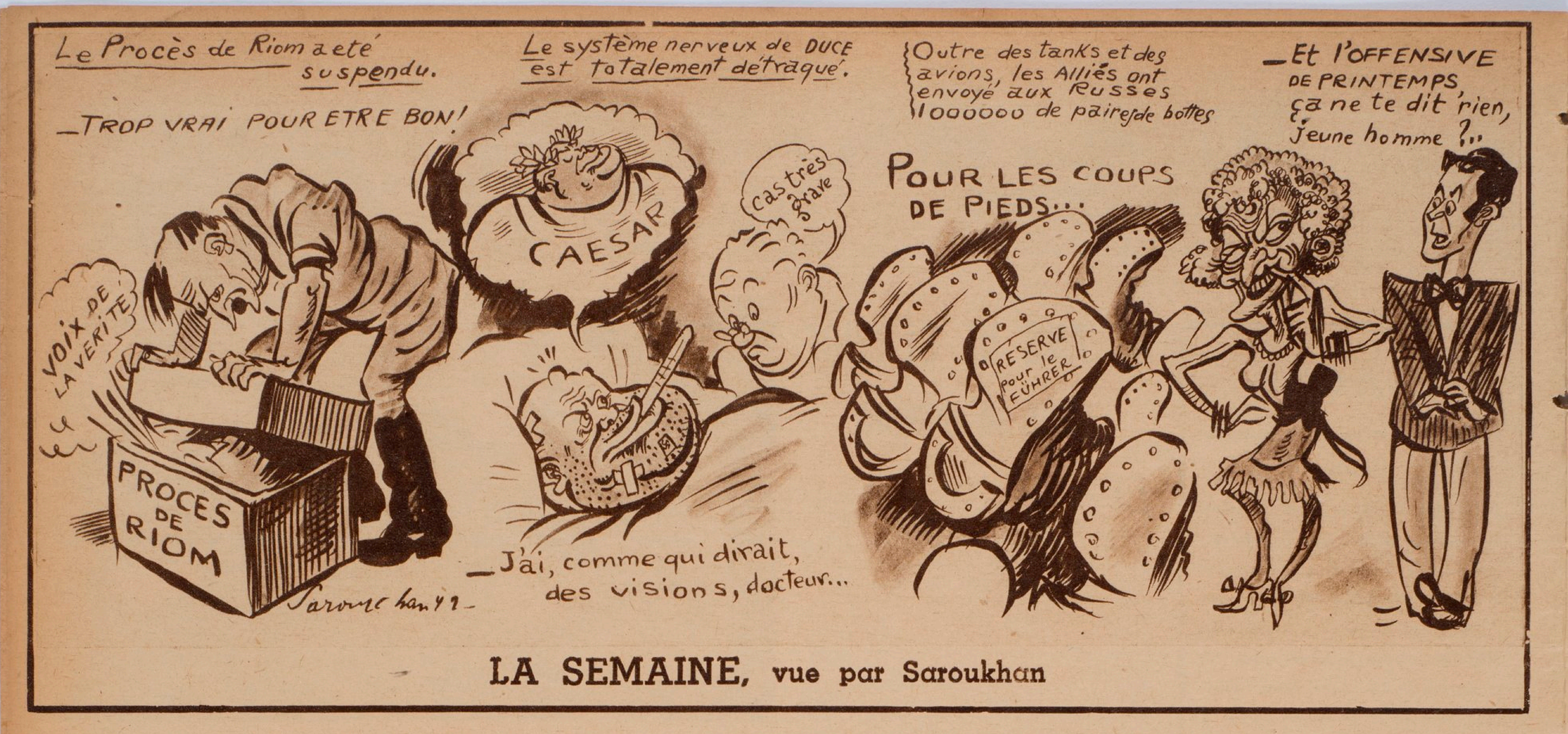
Héro N° 1 de l'Amérique, le général Douglas Mac Arthur, dont la défense de la presqu'île de Batan a illustré ses magnifiques qualités de chef, photographié en Australie en compagnie du président des Philippines, Manuel Quezon.

DU TIC AU TAC

Un capitaine de la marine marchande norvégienne fut appelé à témoigner devant un tribunal allemand, à la suite de la destruction de son bateau, qui fut intercepté par un sous-marin britannique, près de la côte norvégienne.

— Impossible ! cria un officier allemand. Il n'y a pas de sous-marins britanniques dans les parages du littoral norvégien. Vous avez sûrement dû heurter une mine.

— Comme vous voudrez, répondit le capitaine sans se démonter : une mine est montée à la surface, elle nous a arrêtés, elle nous a donné dix minutes pour descendre dans les canots de sauvetage, et ensuite elle se précipita contre le bateau et le coula...



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

M. MAISKY l'homme et le diplomate

Comme Maxim Litvinoff, qui fut longtemps son chef et qui est maintenant son collègue à Washington, M. Ivan Maïsky, ambassadeur de l'U.R.S.S. à Londres, dont le dernier discours a été très remarqué, se distingue par une grande franchise, mais aussi par une adresse tout à fait diplomatique. S'il parle aujourd'hui comme représentant d'une puissance alliée et avec l'assurance que confère le prestige des victoires russes, M. Maïsky n'a pas toujours eu en Grande-Bretagne cette liberté d'attitude et cette aisance de langage. Les premiers temps de sa mission ont même été difficiles. Il n'y a pas lieu de revenir sur certains incidents provoqués, au début des hostilités contre l'Allemagne, par l'antisoviétisme grandissant des milieux britanniques. C'est à sa profonde connaissance du tempérament anglais que l'ambassadeur doit de s'être tiré des situations les plus tendues. Il avait en effet longtemps vécu en Angleterre, sous le régime tsariste, aux heures angoissantes où les intellectuels russes préparaient en exil une ère nouvelle pour leur pays.

M. Maïsky avait débarqué à Londres pour la première fois avec 3 livres et 2 shillings en poche. Inutile de dire qu'il ne résida pas alors dans le somptueux hôtel où s'est, depuis, installée son ambassade. Lorsqu'il retourna en Russie, en 1920, il n'eut qu'une réflexion : « Je regrette qu'il n'y ait pas de Fleet Street à Moscou. » Il conservera longtemps la nostalgie de la capitale anglaise qu'il connaissait beaucoup mieux que le plus londonien des Londoniens.

M. Maïsky n'était pas d'ailleurs un bolchevik. Ses rapports avec les dirigeants de Moscou frisèrent la brouille à l'origine. Mais le Congrès de 1925 consacra sa réconciliation avec le parti. Il fut alors désigné comme conseiller d'ambassade à Londres. Il revenait ainsi dans la ville qu'il aimait. Dans l'entre-temps, M. Maïsky avait épousé une jeune fille d'Omsk, sa ville natale...

Peu de réceptions ont été données dans l'hôtel diplomatique. Ce n'est pas que le représentant des Soviets ne soit pas mondain. Au contraire. Les quinze ans qu'il a passés à Londres lui ont créé de belles relations dans les milieux politiques, littéraires et financiers de la capitale ; mais depuis la dernière réception tenue en l'honneur de M. Chamberlain, l'ambassade des Soviets vit beaucoup plus dans ses bureaux que dans ses magnifiques salons. L'ambassadeur travaille. Entouré d'une équipe de collaborateurs d'élite, ce qui frappe chez ses collègues comme chez lui-même, c'est leur jeunesse et leur flegme. M. Maïsky, qui est un homme mûr, aime les jeunes. « La génération précédente, dit-il, n'a pas été préparée à collaborer avec les hommes du régime nouveau. » Il demande à ses agents de la vigueur physique autant qu'une grande intelligence. « Par les temps actuels, le maximum de forces, déclare-t-il, doit être dépensé. » On ne peut guère penser au repos aujourd'hui. Lorsqu'il vient d'abattre une écrasante besogne, l'ambasseur, qui n'a pas malgré tout perdu son légendaire sourire, descend à son jardin et consulte avec le plus minutieux intérêt l'Estonien qui est chargé du soin de ses rosiers...

Si vous voyez un avion qui fait marche arrière, n'hésitez pas à le définir. C'est à coup sûr un avion de chasse italien.

(Saskatoon Star)

MADAME FRANCO éclipsée par son mari

Les femmes de dictateurs — quand les dictateurs sont mariés — vivent généralement dans l'ombre. On ne parle pas beaucoup de Madame Mussolini, par exemple. Et encore moins de Madame Franco, épouse du Caudillo espagnol. C'est pourtant une obscurité à quoi sa jeunesse ne préparait pas celle qui devait devenir la première femme de Madrid.

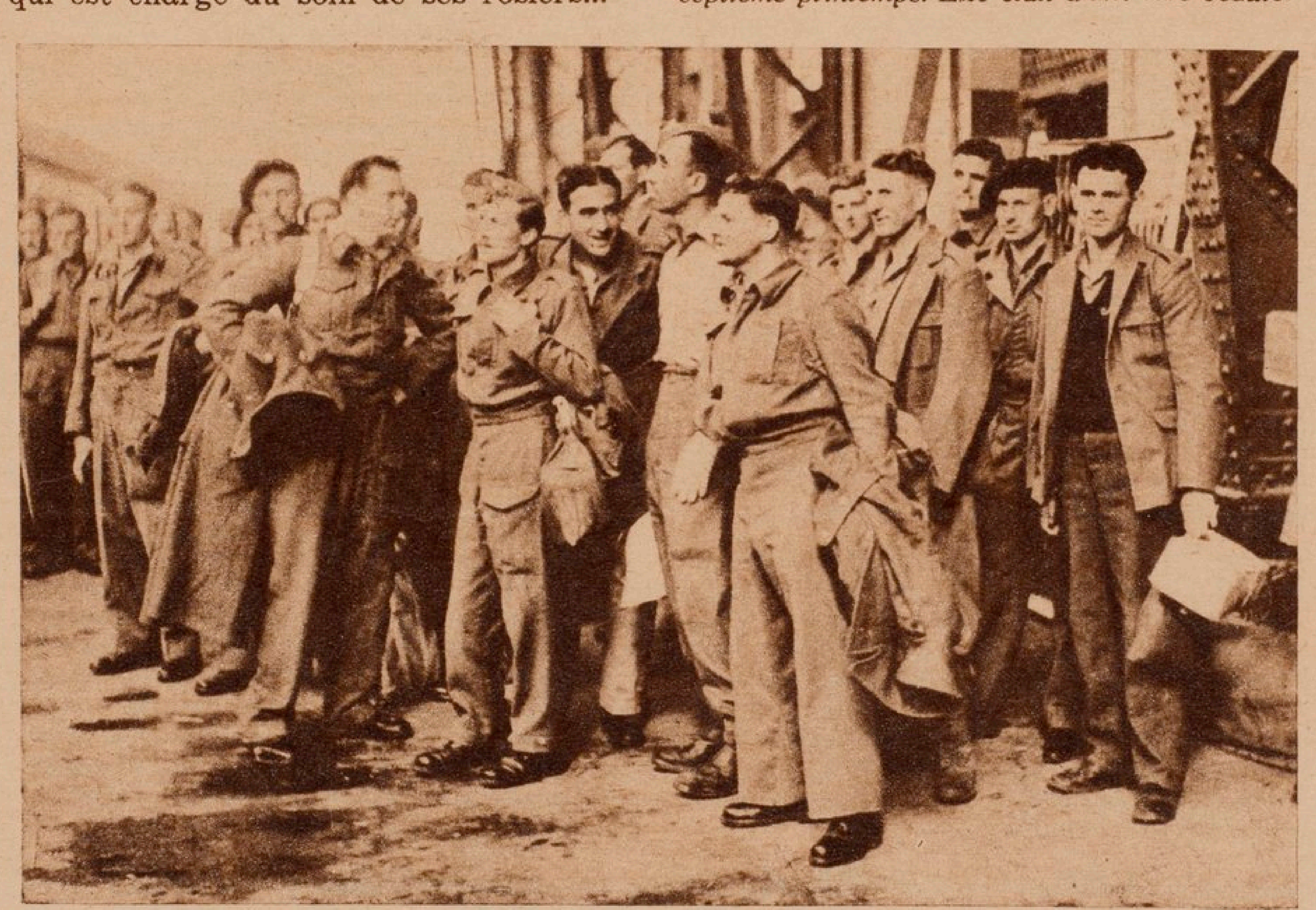
Mme Carmen Polo Martinez Valdès-Franco a en effet été élevée dans l'atmosphère d'exclusivisme qui caractérise les hautes classes. Son père très riche habitait Oviedo. Cette ville était le rendez-vous des pacifistes qui tenaient la guerre en horreur lorsque, à l'âge de vingt ans, le sous-lieutenant Francisco Franco y ravit le cœur de la jeune Carmen, alors dans son dix-septième printemps. Elle était d'une rare beauté: grande et mince, de splendides cheveux noirs faisaient encore ressortir l'éclat sombre et chaud de ses yeux. Franco ne fut pas agréé tout de suite par les Valdès qui rêvaient pour leur fille d'une union plus brillante. Rien pourtant ne le décourageait.

Pour faire sa cour à sa belle, le Caudillo guettait ses allées et venues sur le chemin de l'école. Un regard lui suffisait : il était aimé. Les jeunes Espagnoles sont, paraît-il, très bien tenues. Pour échanger leur réciproque promesse, les amoureux trouvèrent le moyen de se parler. Ils s'obstinèrent envers et contre tous. Ils s'obstinèrent si bien que la résistance des parents tomba, lassée...

La date du mariage fixée deux ou trois fois fut régulièrement renvoyée. Des circonstances indépendantes de sa volonté — Franco était un soldat — firent différer leur union. Ils purent enfin se faire bénir le 16 octobre 1923 à l'église de San Juan d'Oviedo. Franco, commandant en chef au Maroc espagnol, avait obtenu un congé. Le roi d'Espagne, Alphonse XIII, qui était son témoin, se fit représenter à la cérémonie par le général Antonio Losada, alors gouverneur militaire d'Oviedo.

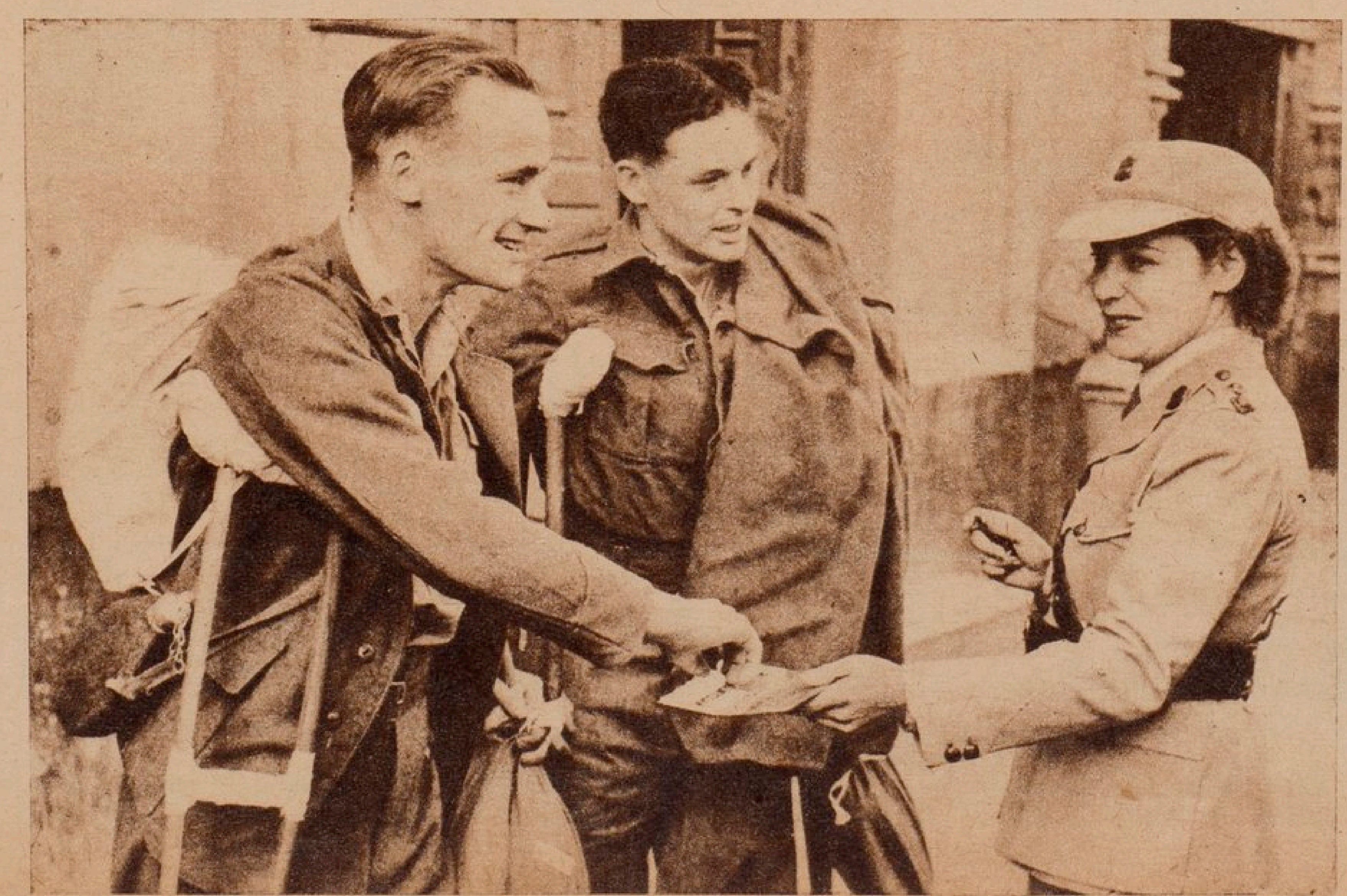
Un mois après son mariage, le commandant en chef rejoignait son poste africain. A partir de cette date, sa femme va le suivre, sans jamais se plaindre ou murmurer, dans la course folle où l'entraîne son ambition. Il l'avait conquise. Elle avait épousé ses idées politiques. Elle croyait dès le premier jour, et aveuglément, à son étoile. Tout ce qu'il décidait était parfait. Elle ne lui posa jamais une question : ni pourquoi, ni comment. En 1936, elle se rendit avec lui aux Canaries où il fut relégué, virtuellement prisonnier des républicains. Echappé des Canaries, elle le suit avec la même soumission à Carceres où il s'établit.

On comprend difficilement que cette femme ait pu demeurer insensible aux horreurs de la guerre civile, aux destructions et aux souffrances que son mari imposa à l'Espagne dans sa conquête du pouvoir. Une femme de dictateur a tout de même un cœur de femme, n'est-ce pas ? Madame Franco a été envoûtée par son mari. Bonne et sensible peut-être au fond d'elle-même, elle subit à tel point l'influence du dictateur qu'elle ne pense et ne réagit plus que par lui. La première personne à subir les rigueurs du régime franquiste, de son idéologie et de sa mystique, serait-elle donc Mme Carmen Francisco Franco ?



ECHANGE DE PRISONNIERS

Un échange de prisonniers blessés eut lieu la semaine dernière entre l'Angleterre et l'Italie en territoire turc. Ci-dessus, un groupe des 129 prisonniers britanniques, à leur arrivée à Alexandrie. Ci-dessous : deux soldats sont tout joyeux de pouvoir finalement déguster les cigarettes anglaises, qui leur ont tellement manqué.

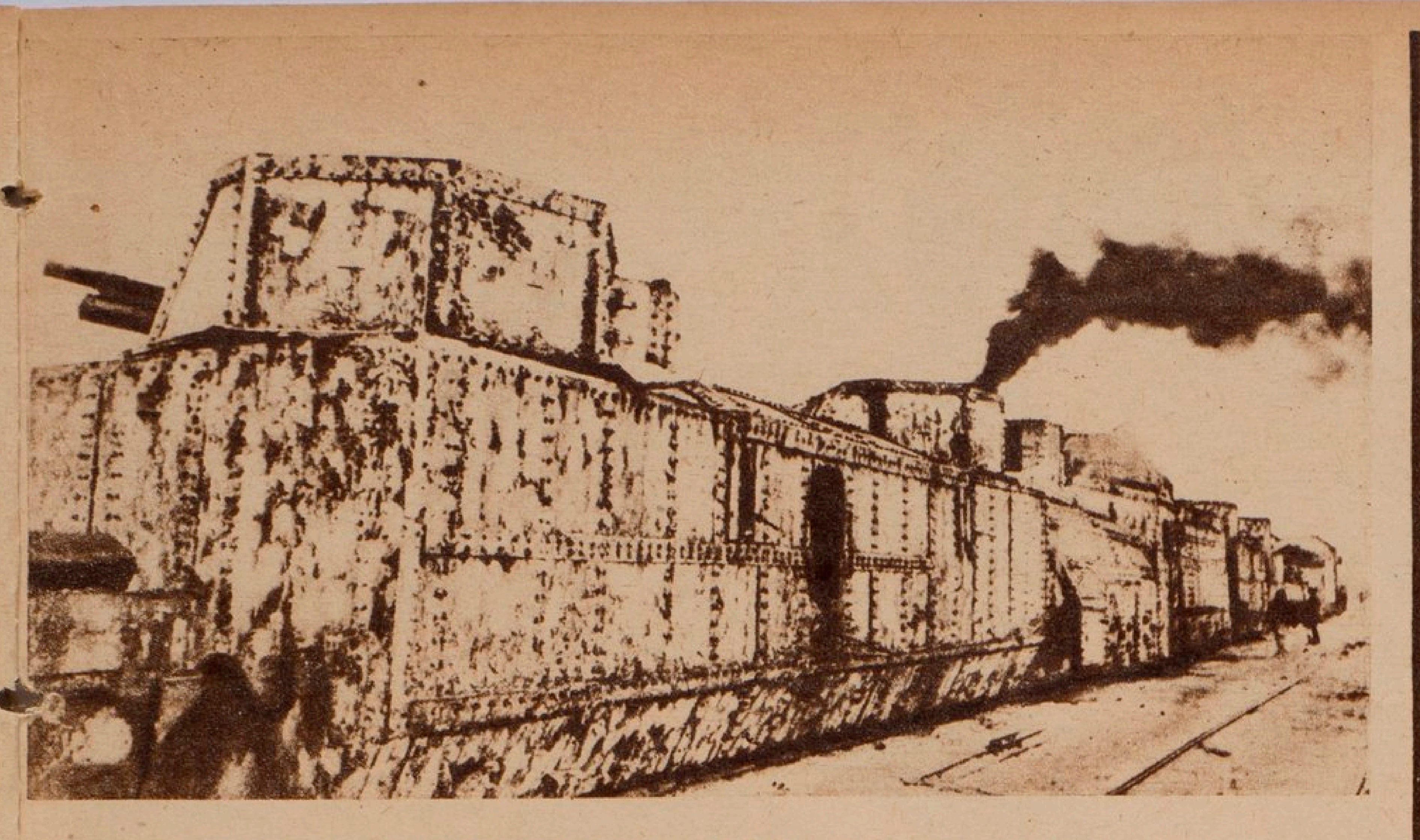


UN CHAT PRISONNIER

Oscar, le chat noir mascotte du cuirassé « Bismarck », se trouve actuellement en Irlande du Nord, où il est soumis, nominalement, au statut de prisonnier de guerre. Après la destruction du « Bismarck », Oscar fut recueilli par l'équipage du destroyer britannique « Cossack » et, plus tard, il fut transféré à bord de l' « Ark Royal ». L'un des navires qui allaient au secours de l'« Ark Royal », lorsque cette unité fut attaquée, fut avisé par un torpilleur qui se trouvait sur place, qu'une planche avait été aperçue sur les flots, sur laquelle se tenait un chat.

La position exacte de l'épave fut signalée également et Oscar fut promptement sauvé et transporté à Gibraltar. Récemment, un marin l'emmena en Irlande du Nord et le confia à la garde de la directrice de la Maison de Repos du Marin. Oscar, qui à l'heure actuelle a déjà perdu deux de ses neuf vies, est sans aucun doute un chat charmant.

(Belfast Telegraph)



LE CAMOUFLAGE D'UN TRAIN BLINDE

Un train blindé russe se rendant, à travers les neiges, sur une partie avancée du champ de combat.



Des contigents importants de troupes expéditionnaires américaines débarquent continuellement sur les côtes de l'Irlande du Nord. C'est de là que ces troupes partiront pour créer un second front en Europe.

LE PRISONNIER DE LAEKEN

La capitulation de l'armée belge était inconditionnelle. Prisonnier, Léopold de Belgique n'avait pas le choix de sa prison. Il ne pouvait que résider au château de Laeken, où son vainqueur désirait qu'il s'établit. Voici que le roi, disent les télégrammes, refuse de se rendre à l'invitation de Hitler. Il ne veut pas rencontrer le Führer des Allemands.

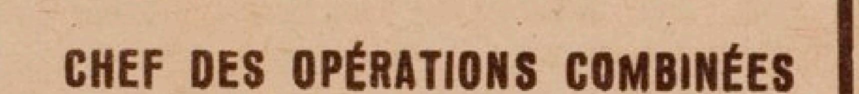
Depuis le mois de mai 1940, le roi s'est enfermé à Laeken. Il peut trainer sa mélancolie et sa douleur dans les grandes avenues qui coupent le vieux parc de cette résidence. Au bord du lac, il contemple des cygnes impassibles. A l'occasion, il fait une partie de golf, dont il était fervent naguère. Il est autorisé à recevoir des amis, mais en petit nombre, et sous la surveillance de ses geôliers. S'il veut se déplacer, le roi Léopold doit demander une permission à ses « anges gardiens » allemands. Les criminels de droit commun peuvent faire quelques pas autour de leur cachot. Le parc de Laeken est sans doute moins étouffant, mais il n'est certainement pas gardé moins strictement.

Depuis le cruel printemps qui vit la défaite de son pays, la seule joie que Léopold se permette est de voir, une heure durant pendant l'après-midi, ses enfants conduits par la reine Elisabeth, leur grand'mère.

N'est-il jamais sorti de sa réclusion ? On a dit que Léopold était un jour allé rendre visite à ses enfants à Ciergnon, dans les Ardennes, où ils passaient l'été. Des bruits ont également couru qu'il avait conféré avec Hitler en Allemagne : légende accueillie avec empressement par ceux qui, à tout prix, désiraient des arguments pour prouver la soi-disant « trahison » du roi. D'autres ont rapporté une dramatique rencontre avec le Führer où Léopold aurait fièrement refusé de régner sur un Etat fantoche formé par la Belgique, la Hollande et le Luxembourg.

Ce qui pourrait être plus vraisemblable, c'est que le souverain, pendant l'automne de 1940, aurait rendu visite à Berchtesgaden pour tenter d'obtenir de Hitler une amélioration du sort des prisonniers de guerre belges. On se souvient que Léopold avait promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour atténuer leurs souffrances. Il paraît admissible qu'il ait consenti exceptionnellement à sortir pour eux de sa réserve. L'entrevue aurait été glaciale. Léopold se serait borné à exposer en français l'objet de sa démarche. Le Führer aurait répondu sèchement. Rien n'a été fait pour les prisonniers belges — pas plus d'ailleurs que pour ceux qui servent de moyen de chantage à Berlin sur Vichy. Instruit par l'expérience, qui s'étonnerait de ce que le prisonnier de Laeken refuse encore une fois de rencontrer (comme il l'a fait cette semaine) un vainqueur dont il ne peut s'attendre à aucune générosité ?

LORD MOUNTBATTEN



CHEF DES OPÉRATIONS COMBINÉES

La nomination de l'amiral-général-maréchal de l'Air lord Louis Mountbatten au titre de chef des opérations combinées a soulevé un très vif intérêt dans les milieux politiques de Grande-Bretagne et d'ailleurs. C'est à lui que l'on doit, entre autres, les magnifiques exploits effectués par les commandos britanniques dans les îles de Vaagso ainsi que les brillants coups de main exécutés à Bruneval et à Saint-Nazaire.

Agé de 41 ans, lord Mountbatten est sans doute le plus jeune officier supérieur du haut-commandement britannique. Sa carrière est étonnante et dans tous les postes qu'il occupa, il fit preuve d'une maitrise exceptionnelle et de qualités remarquables. Succédant à l'amiral Sir Roger Keyes qui fonda et entraina les bataillons de commandos, il fut ensuite nommé commandant du porte-avions « Illustrious » qui se trouvait en réparation dans un port des Etats-Unis. Il regagna les Iles Britanniques à bord d'un bombardier et, depuis, jour et nuit, il s'attela à une tâche ardue et difficile, qui est celle de la coordination des trois armes dans les opérations offensives. Il fut promu vice-amiral, le plus jeune à atteindre dans la marine un grade aussi élevé. Il fut nommé ensuite lieutenant général, puis maréchal de l'Air.

Cousin du roi d'Angleterre, lord Mountbatten est avant tout un homme d'action sur lequel la carrière militaire a toujours exercé une véritable fascination. Il aime le danger et la lutte et ne se départit jamais de son calme dans les situations les plus tragiques. Un jour, à bord du « Kelly », il vit une torpille lancée par l'ennemi, prête à toucher son but. « Voilà une torpille qui va tuer un bon nombre d'entre nous », dit-il simplement. Le « Kelly » fut touché, mais Mountbatten ne fut pas atteint et il put ramener son navire à bon port.



V comme Vichy
(Montreal Gazette)

VITAMINE « V »

Dans les élégants cafés qui bordent l'Andrassy Ut, la principale avenue de Budapest, les garçons doués d'esprit d'observation ont noté que plusieurs des consommateurs ont manifesté un intérêt soudain pour les vitamines.

— Avez-vous pris votre vitamine « V » hier soir ? demande un monsieur à son voisin de table.

— Oui. C'est un véritable tonique, répond l'autre.

La vitamine « V » n'est pas un aliment fantaisiste, mais c'est l'expression par laquelle on désigne en Hongrie les émissions hongroises de la B.B.C. de Londres. Même en temps de paix, seuls les Magyars riches pouvaient se permettre d'avoir des radios, et c'est pour cette raison que les conversations sur la vitamine se déroulent surtout dans les cafés élégants.

En Hongrie, il est absolument interdit d'écouter la B.B.C., mais les peines prévues pour toute infraction prévoient la prison et non pas la peine de mort comme en Allemagne.

Néanmoins, nombreux sont les bourgeois hongrois qui prennent le risque et règlent chaque soir leurs appareils sur la longueur d'onde de Londres.

LE SECOND FRONT

Les Nations Unies préparent une diversion d'envergure sur le continent européen

L'offensive continentale nécessaire et urgente

Les événements de ces dernières semaines semblent avoir complètement modifié la conception générale qu'on se faisait sur le dénouement de cette guerre. Des notions qui n'ont pas été étrangères aux revers initiaux des Alliés au début du conflit ont été définitivement reléguées au second plan. Blocus, effondrement intérieur, bombardements aériens des centres industriels, raids côtiers et autres sont maintenant ramenés à leurs justes proportions et ne sont plus considérés que comme des opérations préliminaires d'une vaste action sur le continent que les développements stratégiques de ces derniers mois rendent non seulement nécessaire, mais urgente. Cette offensive continentale qui était prévue pour 1943 ou même 1944 paraît devoir se produire, au moins sous forme de grande diversion, en 1942, ainsi qu'il ressort des déplacements du général Marshall, chef de l'état-major de l'armée américaine, des déclarations de MM. Maïsky, Harry Hopkins et Ernest Bevin, ainsi que des remarquables discours de M. Litvinoff, ambassadeur de l'Union Soviétique aux Etats-Unis. A propos de ces discours et du retentissement profond qu'ils ont connu parmi les puissances alliées, relevons qu'ils marquent le passage d'une conception en quelque sorte statique de la guerre — qui était celle des nations unies tout récemment encore — à une conception nouvelle, toute dynamique, favorisée, il est vrai, par deux événements de première grandeur : le facteur russe et le facteur américain.

Avant l'entrée en guerre de la Russie, en effet, il faut reconnaître que toute discussion sur la possibilité d'une action continentale rentrait dans le domaine de la spéculation pure. L'Allemagne, solidement retranchée, disposant d'une forte aviation, d'énormes troupes disponibles et d'un matériel considérable, aurait eu beau jeu à repousser, au grand désavantage de l'attaquant, une tentative de ce genre. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Ayant un puissant ennemi sur le continent dont ils ne sont pas parvenus à se défaire, contrairement à leurs prévisions, les nazis se savent vulnérables, et l'obligation où ils sont de tenir en Europe occidentale une bande côtière de plus de 3.000 kms constitue pour eux une source de préoccupations constantes. Le cauchemar de l'invasion les hante chaque jour davantage. Ils s'aperçoivent maintenant qu'ils s'étaient trompés sur les effets foudroyants de la blitzkrieg et sur le moral de leurs adversaires. Les avantages initiaux qu'ils avaient acquis grâce au manque de préparation et aux erreurs stratégiques des Alliés, ils n'ont pas su ou n'ont pas pu les exploiter. Tous les secrets de la mécanique sont passés petit à petit aux mains des nations libres, lentes à s'ébranler, mais aux réactions décisives. Le moment semble venu. L'initiative change de camp.

Condition primordiale : supériorité aéro-navale

Toutefois, une objection préalable pourrait se présenter à un esprit soucieux de logique. On est tenté de se demander, en effet, comment les Alliés seraient capables d'envahir le continent alors que l'Allemagne au sommet de sa puissance n'a pas réussi à envahir les Iles Britanniques. La réponse à cette question est très simple. Si l'Allemagne s'est risquée à une pareille aventure et n'a pas réussi, c'est à cause de la puissante flotte britanni-

Avions et bâteaux des E.U.
ISLANDE
ricain protège la route par laquelle des munitions sont envoyées en Russie et sert de tremplin pour une invasion de la Norvège.
Avions et Tanks des E.U.
U. R. S. S.
NORVEGE
FINLANDE
SUEDE
MER BALTIQUE
Avions et bâteaux des E.U.
Gde BRETAGNE
SKAGERRAK
Avec une aide suffisante de l'Amérique, la Grande-Bretagne pourra exécuter une attaque massive du territoire européen à travers la Norvège ou la France.
Pince russe qui pourrait retenir de fortes quantités de troupes allemandes tandis que les forces alliées agiraient sur d'autres points du continent.
IRLANDE
OCEAN ATLANTIQUE
BREST
NORMANDIE
EUROPE CONTROLEE PAR LES NAZIS
SUISSE
VICHY FRANCE
Avions et Tanks des E.U.

LE SECOND FRONT (SUITE DE LA PAGE 5)

Voici les points sur lesquels les Alliés pourraient établir des têtes de pont en vue d'une invasion de l'Europe, créant ainsi un second front d'importance essentielle pour l'épuisement des armées ennemies.

que qui veillait et a fait avorter les entreprises timides ou audacieuses de l'ennemi. De plus, se méfiant de la Russie sur leurs arrières, les Allemands n'osèrent pas jeter toutes leurs forces contre la Grande-Bretagne. Après cet échec, ils intervertirent leurs plans et attaquèrent la Russie. Mal leur en prit, car, loin d'avoir anéanti l'armée rouge, ils ont été bloqués dans leur élan.

Les enseignements de la guerre en Extrême-Orient montrent qu'une invasion d'un vaste territoire n'a de chances de succès que si elle réunit certaines conditions fondamentales, à savoir la supériorité navale et aérienne. Sans cette supériorité qu'il s'est acquise provisoirement, dès le début, le Japon n'aurait jamais réussi à occuper des possessions aussi vastes que les Philippines ou les Indes Néerlandaises. Et c'est parce qu'il l'a perdue aux abords de l'Australie qu'il piétine et piétinera longtemps encore.

C'est à la lumière de ces précédents et de ces réflexions que nous allons pouvoir examiner utilement les conditions dans lesquelles se présente la création d'un second front en Europe. Il ne faut pas perdre de vue à ce propos les immenses avantages que représenterait, dans les circonstances actuelles, une diversion d'envergure, même si elle ne devait pas mener immédiatement à une conclusion décisive.

certains ports maritimes furent déclarés zone interdite. Au début d'août, un « état d'alerte » fut proclamé, donnant des pouvoirs accrus à l'armée allemande. Des travaux de fortifications furent activement poussés depuis Trondhjem, au nord, jusqu'à Mandal, au sud. Sous la direction d'ingénieurs allemands, des milliers de Norvégiens durent construire cette chaîne de défense connue sous le nom de « Ligne Falkenhorst », que les nazis disent aussi forte que celle de la côte française.

Le Danemark a été également fortifié. La région du Jutland passe pour être une zone de défense, avec de nouvelles routes reliées aux voies ferrées. Les Danois ont à maintes reprises essayé d'entraver ce travail par des actes de sabotage brutalement réprimés.

Il ne semble pas y avoir d'ouvrages de défense spéciaux en Hollande où les Allemands paraissent ne devoir compter que sur le barrage aérien. Nombre de nouveaux aérodromes ont été construits et très habilement camouflés. La côte belge est apparemment bien gardée.

Enfin, pour ce qui est de la côte française, Hitler prétend être tout à fait confiant dans sa capacité à résister à une attaque. Dans un discours prononcé il y a près d'un an, il annonçait que des postes d'artillerie et des bases avaient été construits. « Je puis dire maintenant, ajoutait-il, qu'aucune puissance au monde ne sera capable de nous déloger de ce territoire contre notre gré. » C'était déjà un signe de nervosité.

La France ou la Norvège ?

La première question qui se pose est celle de savoir où le second front européen serait éventuellement ouvert. Tous les commentateurs militaires sont d'accord sur ce point : il ne peut être question aujourd'hui que de la ligne côtière allant du sud de la France au nord de la Norvège. Tout autre secteur offrirait actuellement des difficultés tellement évidentes qu'il est inutile de les énumérer. Ce n'est qu'en Europe occidentale que pourra être créé un second front répondant à la définition qu'en donnait M. Litvinoff, et les deux pays qui semblent s'y prêter le mieux sont la France et la Norvège.

En France, la Bretagne offre apparemment un terrain très favorable à un débarquement allié. Très éloignée des centres de la puissance nazie, elle a de nombreux ports où des débarquements pourraient être faits. Le sol est plus plat qu'en Norvège et permet à un attaquant d'opérer plus facilement sur terre et d'établir des bases aériennes. Prenant pied en Bretagne, les Alliés priveraient l'Allemagne de la grande base sous-marine de Brest et des bases aériennes côtières à partir desquelles les nazis gênent les communications dans l'Atlantique.

Une invasion simultanée plus haut, en Normandie, serait susceptible de donner aux Alliés le contrôle de la France du Nord-Ouest et de créer un véritable front occidental contre Hitler.

En Norvège, la population est fortement pro-Alliés, mais le terrain est difficile pour l'établissement de bases aériennes. Si l'invasion a lieu dans le nord de la Norvège, elle serait facilitée en raison de l'absence de grands moyens de communications empêchant les Allemands de renforcer rapidement leurs garnisons sans violer la neutralité de la Suède. Au sud de la Norvège, les nazis pourraient amener des renforts plus facilement, mais une vigoureuse action navale et aérienne tendant à fermer le Skager-Rak forcerait de même Hitler à entrer en guerre contre les Suédois dont l'armée excellemment équipée pourrait être pour lui une source d'ennuis.

Dans quelle mesure la longue côte de la Norvège est-elle fortifiée? Cela n'est pas connu avec exactitude, mais les forces britanniques ont trouvé des postes d'artillerie aux points mêmes qu'elles avaient attaqués au cours de leurs récentes expéditions, et il y a de nombreuses indications que des préparatifs sont fébrilement entrepris en prévision d'un possible débarquement britannique en force.

A un moment donné, lorsqu'il était au faîte de son succès en 1940, Hitler regardait la Norvège comme une plateforme à partir de laquelle il attaquerait la Grande-Bretagne, employant les fjords comme des centres d'entraînement où ses troupes se livraient à des exercices d'embarquement. Une grande armée était stationnée en Norvège; des terrains d'atterrissage et des routes stratégiques furent construits en grande partie par des Norvégiens contraints aux travaux forcés par l'envahisseur.

Mais après le mois de juin de l'année dernière (1941), on pouvait remarquer un sensible changement. La préoccupation manifeste des nazis était devenue la défense de la ligne côtière norvégienne qui offre tant de facilités à une invasion. En de nombreux endroits, les civils furent évacués, les fermiers durent quitter leurs terres dans un bref délai, et

Un minimum : 200.000 hommes

L'Angleterre et ses alliés sont-ils en mesure, ont-ils les moyens nécessaires d'attaquer sur le continent ? Pour éclaircir ce point, il faut tenir compte des forces terrestres, des forces navales et des forces aériennes.

IL FAUT ENLEVER L





GENERAL MARSHALL

Peu de temps avant son départ pour Londres, le général Marshall déclara à des officiers appartenant à une vingtaine de républiques américaines réunis à New-York que les principaux efforts militaires des Etats-Unis étaient de « réunir toutes nos forces pour une offensive de grande envergure qui serait déclenchée le plus tôt possible ».

ERNEST BEVIN

« Le cours des événements va prendre une autre tournure. Je ne puis vous dire quand ni comment, mais bientôt nous allons passer de la défensive à l'attaque. Les six prochains mois seront une période décisive. Rien qu'en Grande-Bretagne nous avons atteint la parité avec la production allemande d'avions, et au cours des cinq ou six prochaines semaines la production d'avions des Etats-Unis sera égale à toute la production de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon réunis. »

Il y aura bientôt près de deux ans que les hommes de Dunkerque crient vengeance. Après l'héroïque évacuation des armées alliées et des hommes du corps expéditionnaire britannique, une nouvelle armée a été reconstruite, aussi différente de la précédente que celle-ci l'était des soldats de 1776. Les soldats de l'invasion ont été instruits dans le style de la guerre moderne, coordonnant les trois armes, et que l'Allemagne avait inventé et répété depuis près de huit ans. Les Anglais n'ont négligé aucune leçon, et leur comportement en Libye où ils ont mis en échec les plans d'invasion des forces de l'Axe prouve éloquemment qu'à égalité d'armes, ils sont capables non seulement de barrer le chemin à l'ennemi, mais aussi de le malmener sévèrement.



Les différents coups de main exécutés par les commandos britanniques sur les îles Vaasgo et Lofoten, dont on voit ici une phase, font prévoir ce que pourrait être le second front que les troupes alliées ouvriront sans doute en Europe.

Quels sont les effectifs que les Alliés devront mettre en ligne ? On sait qu'en France, avant que la campagne de Russie ne l'obligeât à dégarnir ses troupes, l'Allemagne avait une armée d'occupation de 1.500.000 hommes. En Belgique et en Hollande elle avait 500.000 hommes et elle comptait des forces de réserve de près de deux millions d'hommes en Allemagne. Ces chiffres ont dû baisser depuis dans des proportions vertigineuses. Quoi qu'il en soit, pour que l'offensive de diversion puisse porter ses fruits, il semble qu'il soit nécessaire d'envoyer pour commencer un minimum de deux cent mille hommes. Si l'attaque évoluait d'une façon favorable, des renforts seraient alors indéfiniment envoyés jusqu'à ce que les armées allemandes, pressées sur deux fronts — le front côtier et le front russe — soient finalement débordées.

Il est possible que le général Marshall se trouve à Londres pour fixer avec ses collègues anglais la part que les Etats-Unis devraient prendre au point de vue effectifs terrestres, aériens et navals à une opération aussi coûteuse qu'une attaque sur le continent et qu'il serait impossible à la Grande-Bretagne d'assumer toute seule. Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que des renforts américains et canadiens ne cessent d'arriver dans les Iles Britanniques.

L'Amérique a, du reste, admirablement saisi que c'est en Europe que se décidera l'issue de la guerre. Ses ressources illimitées jetteront leur poids dans la balance. On réalise à ce point de vue ce que le facteur américain représentera au point de vue naval et aérien dans la proportion des forces en présence. Déjà, fin 1941, l'Angleterre pouvait parler en termes d'égalité aérienne avec l'Allemagne et elle escomptait une nette supériorité pour 1942. Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, elle se mettra bientôt hors d'atteinte.

Comme nous l'avons cependant souligné, la puissance aérienne n'est pas en soi décisive, mais la puissance aérienne, plus la puissance navale procurent une supériorité marquée, ainsi que l'a démontré la guerre du Pacifique. L'utilisation combinée des forces terrestres et aériennes avec la coopération des forces navales donnent des résultats remarquables. C'est grâce à cette tactique que le général Wavell put réussir son magistral coup de filet au cours de la brillante campagne de la côte libyenne en décembre 1940. C'est grâce à ces deux éléments qu'un débarquement allié pourra réussir sur le continent.

Comment s'effectuera l'offensive continentale

Il y a trois phases distinctes dans l'opération de débarquement.

Première phase : désorganiser les communications de l'ennemi, disperser ses concentrations de troupes et jeter la confusion dans ses préparatifs de défense. Cette tâche ne peut être accomplie que par un bombardement aérien intensif de jour et de nuit lequel, à son tour, n'est possible qu'à la condition de détenir la supériorité aérienne pour défendre les bombardiers.

Le jour, de grandes formations de bombardiers attaqueraient les communications de l'ennemi, les jonctions de routes, les installations portuaires et les bateaux ; elles seraient accompagnées d'escortes de chasse pour repousser les avions « intercepteurs ». La nuit, les bombardiers continueraient leur besogne en s'attaquant aux objectifs suivants : les centres de munitions, les casernements, les aérodromes et les concentrations de troupes.

Deuxième phase : Après les bombardements prolongés de jour et de nuit et les autres préparatifs nécessaires, le débarquement d'une grande force alliée en territoire ennemi doit être exécuté sous la couverture d'une « impénétrable ombrelle aérienne ». Cela est important parce que c'est par ce moyen seulement que les bombardiers en piqué ennemis pourront être chassés du ciel. Dans ses dépêches adressées pendant la campagne de France, lord Gort soulignait l'importance du bombardier et du bombardier en piqué dans les opérations militaires en ces termes : « Les bombardiers ennemis, à haute ou à basse altitude, constituaient une sérieuse menace. Leur contrôle par le commandement allemand était très efficace. Par une courte notice télégraphique, ils pouvaient être facilement dirigés sur l'objectif. L'attaque par les bombardiers en piqué fut une nouvelle expérience... Même ceux qui étaient habitués à de violents bombardements d'artillerie ont convenu qu'elle mettait le moral à une véritable épreuve. »

Troisième phase : l'avance. L'appui de l'aviation est alors plus nécessaire que jamais pour protéger les colonnes contre les attaques aériennes, pour maintenir les communications et pour coopérer avec les unités avancées dans leur progression.

L'emploi par les Anglais de types de chasseurs éminemment manœuvrables sera sans aucun doute combiné avec les forces terrestres dans l'éventualité d'une attaque de grande envergure. Les unités de chasseurs seront probablement rattachées à l'armée comme corps aérien, pour assurer l'appui le plus efficace. Se trouvant en force suffisante, les chasseurs auront le contrôle des airs, car les bombardiers en piqué allemands sont très vulnérables lorsqu'ils ont devant eux des chasseurs de divers types britanniques, ainsi que l'a prouvé la bataille de la Grande-Bretagne en 1940.

Ainsi, opérant en étroite harmonie, les trois armes, aériennes, terrestres et navales, formeraient une combinaison très efficace. Les unités avancées seraient aisément ravitaillées par les voies de communication maritimes assurées par la flotte qui, de son côté, obligerait l'ennemi à se retirer de ses bases côtières sous peine d'encerclement par les forces terrestres.

Les forces alliées seront bien accueillies

Une préfiguration d'une invasion alliée a été donnée par les raids britanniques sur les îles Lofoten en Norvège, sur Bruneval, près du Havre, sur Saint-Nazaire, et par les nombreuses expéditions de commandos. Si ces randonnées en territoire ennemi ont été exécutées avec une telle efficacité, c'est grâce à l'appui de la flotte. Toute tentative du même genre par les nazis contre une partie quelconque des Iles Britanniques serait, à moins d'être accompagnée par une formidable concentration d'avions, vouée à un échec total. Au mieux les avions pourraient assurer une protection provisoire, permettant aux forces de débarquer, mais sans flotte, il est très douteux que les unités terrestres puissent jamais retourner.

Dans quelle mesure les Alliés sont-ils maintenant préparés à lancer de pareilles attaques, c'est là naturellement un secret militaire de la plus grande gravité. Le nombre des chalands blindés et la quantité d'équipement d'invasion déjà prêt ou en construction sont naturellement ignorés. Tout ce que l'on sait pour le moment, c'est qu'il existe des divisions d'élite pour la technique de l'invasion, qui se sont manifestées à l'occasion des récents raids sur la côte occidentale de l'Europe. Il faut ajouter à ces préparatifs la constitution d'un important corps de parachutistes bien entraînés et qui a déjà donné ses preuves dans le raid de Bruneval et, antérieurement, au cours d'une tentative visant à faire sauter des aqueducs et des voies ferroviaires en Italie méridionale.

Dans une opération d'invasion ou, plus simplement, dans la création d'un second front, les Alliés pourraient compter sur la même aide, d'une valeur inestimable, que les nazis ont obtenue de la part de la cinquième colonne lorsqu'ils envahirent la France, la Belgique et les Pays-Bas. La cinquième colonne alliée sera même beaucoup plus importante et plus active, car elle comprend la plus grande partie des populations des territoires occupés. L'exigence nazie du retour de Laval dans le Cabinet français témoigne de l'inquiétude des Allemands à cet égard. Mais elle ne réussira qu'à aliéner encore davantage le peuple français à la cause perdue de la « collaboration ».

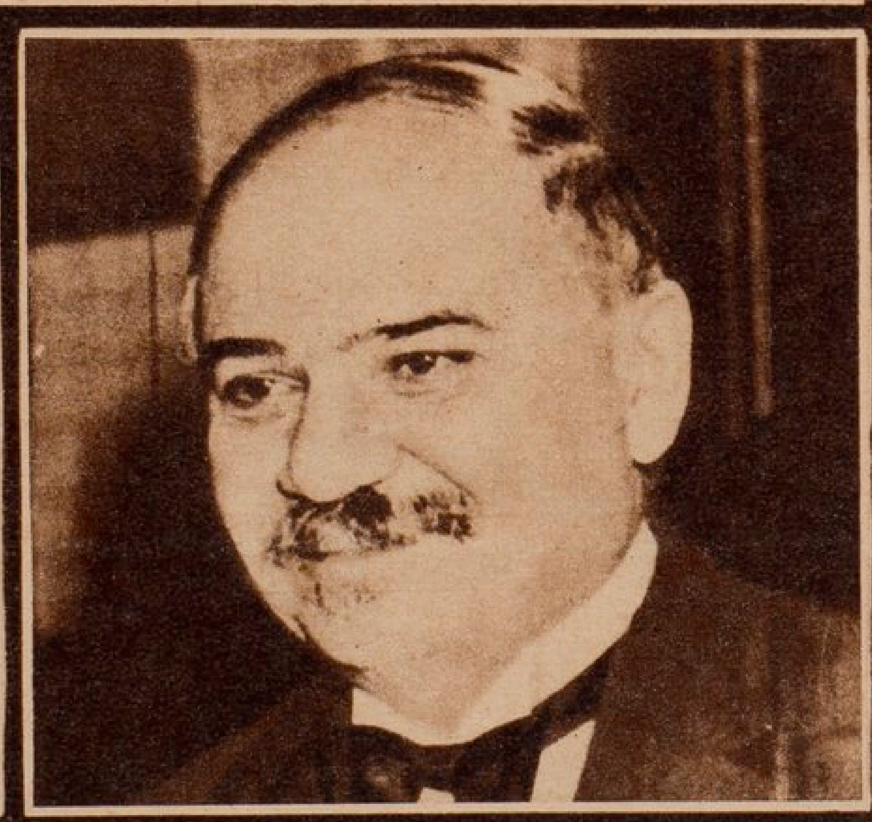
Etant donné l'esprit d'offensive qui anime actuellement les puissances alliées et les conditions particulièrement favorables dans lesquelles se présente une diversion d'envergure sur le continent, l'heure ne semble plus éloignée où les hommes de Dunkerque et leurs frères d'armes de tous les pays libres pourront retourner en Europe, plus tôt qu'ils ne l'avaient jamais rêvé !

A. N.

L'INITIATIVE A L'ENNEMI

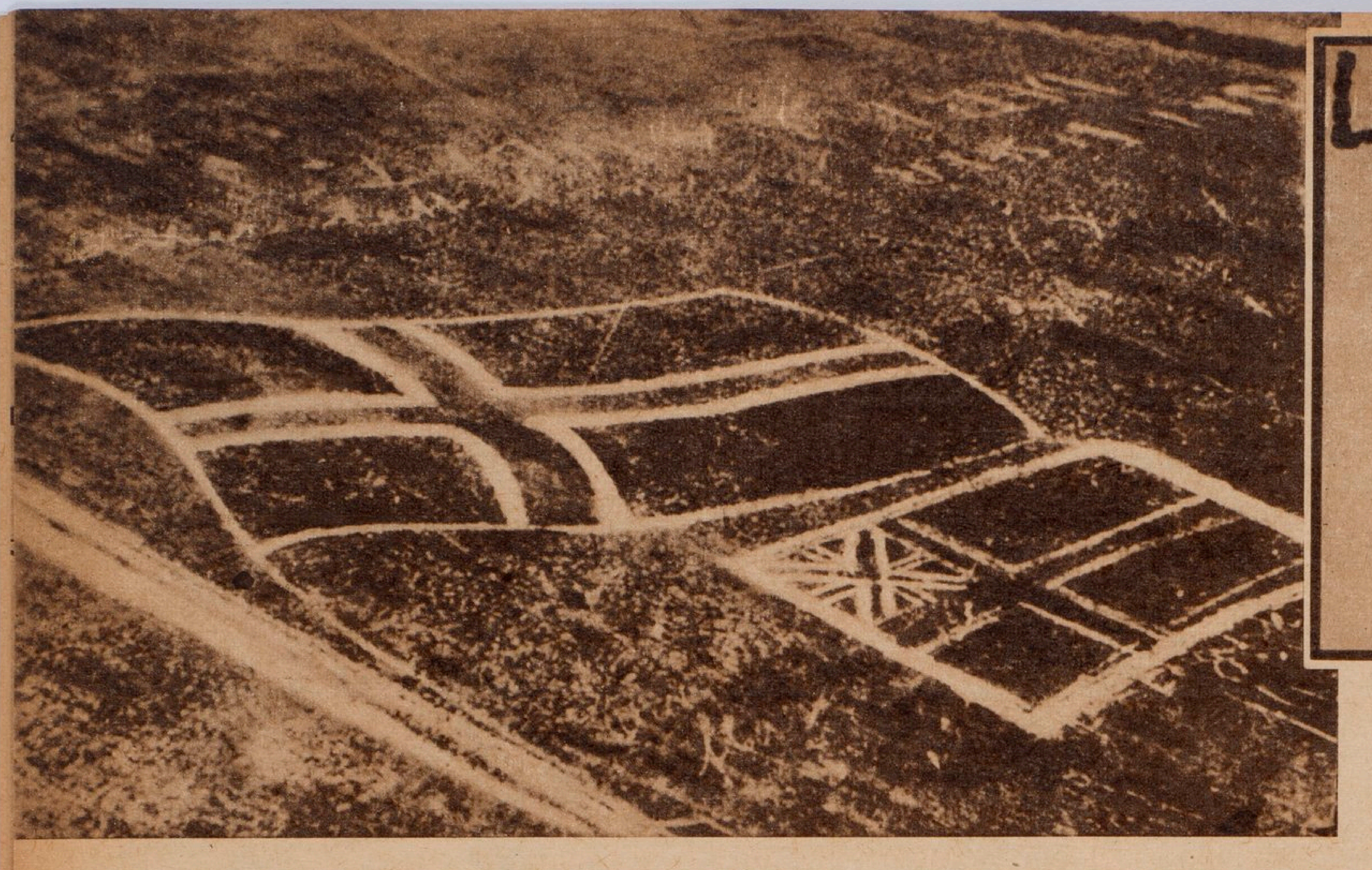
MAXIM LITVINOFF

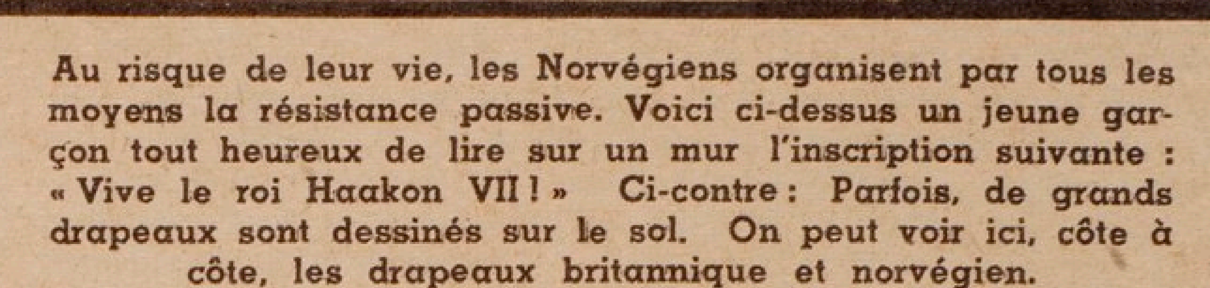
« ...Si les Nations Unies ne joignent pas leurs efforts pour trouver un sentier menant à la victoire, ce sentier pourrait être bloqué avant qu'elles n'y parviennent. Ces efforts unis ne doivent pas être déployés dans l'abstrait ou à une date future ; ils doivent être immédiats... La victoire tardera si l'un des Etats doit épuiser ses principales forces dans les opérations actuelles, alors qu'un autre les met à l'abri pour des opérations possibles dans un avenir indéfini... »



IVAN MAISKY

« ...Il y a beaucoup de raisons de croire que 1942 sera le tournant de cette guerre. Les Alliés disposent de tous les éléments nécessaires pour la victoire : troupes, tanks, avions et armes. Le moment pour frapper est tout à fait propice. Sur le front russe l'initiative a été enlevée à Hitler et les Russes n'ont pas la moindre intention de la perdre. Mais sur certains autres fronts, l'initiative appartient encore à l'ennemi. Les Alliés devraient en finir une fois pour toutes. Ils devraient prendre l'initiative. »





Au risque de leur vie, les Norvégiens organisent par tous les moyens la résistance passive. Voici ci-dessus un jeune garçon tout heureux de lire sur un mur l'inscription suivante : « Vive le roi Haakon VII ! » Ci-contre : Parfois, de grands drapeaux sont dessinés sur le sol. On peut voir ici, côte à côte, les drapeaux britannique et norvégien.

LA NORVEGE SE REVOLTE

Les nombreux raids de commandos sur les côtes norvégiennes indiquent que le jour où les Alliés passeront à la contre-attaque, la Norvège jouera un rôle de premier plan. Il est intéressant dès lors d'examiner l'attitude des Norvégiens face aux nazis. Les éléments de notre article sont tirés du livre de Jacob Worm-Muller, ex-professeur d'histoire à l'Université d'Oslo, intitulé « Norway revolts against the Nazis ».

Dès les premiers jours de l'occupation allemande, il s'avéra que les rapports entre la population et les chefs nommés par l'envahisseur dégénéraient rapidement vers un conflit de plus en plus apparent. Les Norvégiens ne se bornent pas à la résistance passive. Lorsqu'ils le jugent nécessaire, ils protestent et agissent ouvertement. Ainsi, en avril 1941, un groupe de jeunes partisans de Quisling enleva le chirurgien en chef d'un grand hôpital d'Oslo, parce qu'il avait refusé de nommer comme directeur de l'hôpital un membre du parti nazi. Le praticien fut arrêté et maintenu en prison sans jugement. Le médecin général de Norvège, nommé avec l'assentiment des autorités nazies, annonça ensuite que la nomination de tous les médecins dans les hôpitaux dépendrait de leurs opinions politiques. Seize médecins de haut rang, attachés auprès des hôpitaux d'Oslo, protestèrent énergiquement contre cette atteinte à la loi, et menacèrent de démissionner immédiatement si leur collègue n'était pas remis en liberté sur-le-champ. Devant une telle menace, les nazis ne purent que s'incliner.

LES NAZIS ET LA JEUNESSE

Les commissaires nazis s'intéressèrent particulièrement aux écoles et aux universités norvégiennes. Le corps enseignant fut mis au pas, sous peine de sanctions sévères. Le remplacement de certains professeurs donna lieu à d'énergiques réactions de la part des étudiants. Les professeurs allemands chargés de conférences en faveur du régime étaient systématiquement boycottés par les étudiants. Les nazis furent alors obligés de dissoudre l'association des étudiants qui depuis un certain temps prenait une part active à la vie intellectuelle du pays.

Les nazis essayèrent de contrôler une grande organisation sportive comptant dans ses rangs plus de 3.000 athlètes. Des dirigeants sportifs furent nommés et, en novembre 1940, le parti de Quisling annonça qu'il prenait en mains l'organisation sportive du pays et que toutes les autres associations étaient dissoutes. Cette mesure provoqua une protestation générale qui se répandit à travers toute la nation. Tous les sportifs norvégiens entreprirent une campagne de boycottage systématique du nouveau comité, et même des lettres furent adressées au commissaire, dans lesquelles les chefs du sport norvégien annonçaient qu'ils n'avaient pas l'intention « d'abandonner leurs responsabilités légales, morales et financières ».

LE THEATRE LUTTE

Les autorités nazies attachèrent une importance particulière au contrôle de plus en plus strict des théâtres. La police émit une ordonnance interdisant aux acteurs d'ajouter quoi que ce soit aux phrases de leurs rôles, de se livrer à des gestes, à des poses et à des inflexions de voix qui pourraient être jugés offensants envers les Allemands ou le parti de Quisling.

Après le 25 septembre, la loge royale du Théâtre National d'Oslo cessa d'être respectée. La direction du théâtre fut obligée de la louer comme une loge ordinaire. Néanmoins, à la première représentation, ce fut un tumulte indescriptible. L'assistance manifesta sa colère si bruyamment que les imprudents qui avaient osé s'installer dans la loge royale furent obligés de vider les lieux avant le commencement de la représentation. Quelques jours plus tard, après s'être assurés de l'appui de la Gestapo et de la police, six Allemands louèrent des places dans la loge royale : le résultat de cette provocation fut encore pire. Tous les spectateurs vidèrent la salle séance tenante. Après cet incident, chaque matin un petit enfant se présentait aux guichets et louait la loge royale. Ainsi, elle fut respectée.

Les règlements sévères auxquels furent soumis les acteurs ne semblent pas toutefois les effrayer, et ils continuent à interpréter dans la mesure de leurs moyens les sentiments de leurs compatriotes. Par exemple, l'année dernière, dans une revue au « Chat Noir », un acteur devait jouer une scène dans laquelle il portait l'uniforme d'amiral. Comme il était grand de taille, sa silhouette éveilla dans l'esprit de chacun des spectateurs le souvenir du roi Haakon. L'acteur devait seulement parcourir la scène sans dire un mot. Mais il fut salué par un tonnerre d'applaudissements. Toute l'assistance était debout poussant des vivats. Alors l'acteur fit baisser le rideau et, sortant seulement sa tête, il demanda : « Voulez-vous que je revienne ? » Un « oui » tellement tonitruant surgit de l'assistance qu'il aurait pu soulever le toit du théâtre.

Naturellement, le lendemain, le courageux acteur était arrêté et le directeur du théâtre condamné à l'amende.

LES ACTEURS EN GREVE

Continuellement, les pièces de théâtre étaient des prétextes à des manifestations des sentiments populaires. La moindre réplique qui pouvait donner lieu à un double sens était saluée avec enthousiasme. Finalement, le commissaire de police décréta la censure de toutes les pièces représentées sur les scènes norvégiennes. Les œuvres classiques n'échappèrent pas à cette mesure.

Les nazis essayèrent également d'obliger les acteurs norvégiens à prendre une part active dans leurs services de propagande. Les Norvégiens refusaient d'écouter la propagande des postes du pays, et les nazis voulaient employer les acteurs comme appâts. Mais ceux-ci montrèrent très peu d'empressement à répondre à l'invitation des Allemands. Quelques rares adhésions furent obtenues çà et là, à travers le pays, mais ni les promesses ni les menaces ne purent avoir raison de l'entêtement de la majorité des acteurs norvégiens. Les théâtres furent fermés par ordre des autorités. Un grand nombre d'acteurs et plusieurs directeurs de salles furent arrêtés. Ce fut peine perdue. Si les acteurs consentirent à cesser la grève qu'ils avaient organisée, ce fut pour aider leurs camarades qui avaient été arrêtés. Mais à aucun moment la propagande nazie ne put avoir à son service des acteurs norvégiens.

DEFENSE DE RIRE

Dans les cinémas, les foules montraient également leur nervosité hostile. Par exemple, à Trondhjem, on projetait un film qui montrait les bombardements de Rotterdam. Les spectateurs se levèrent et commencèrent à protester bruyamment. Un colonel allemand qui se trouvait dans la salle essaya de prendre la parole et de haranguer les Norvégiens. Il ne put pas se faire entendre. Il finit par donner l'ordre d'évacuer la salle. A partir de ce jour, commença dans toute la Norvège un boycottage systématique de tous les spectacles cinématographiques. Pendant des semaines, dans toutes les villes, les gens refusèrent d'aller au cinéma. Et lorsqu'on apprit que les troupes de choc nazies jouissaient de l'entrée gratuite dans les salles de spectacle, l'indignation générale ne fit que croître. Des tracts furent distribués, sur lesquels on lisait qu'aucun Norvégien digne de ce nom ne devait aller au cinéma. Les dirigeants des salles de projection virent leurs recettes diminuer de façon désastreuse. Et lorsque les Norvégiens recommencèrent à aller au cinéma, leur conduite, pendant la projection des films « éducatifs », était tellement déplorable que les autorités émirent des ordres sévères interdisant toute démonstration. Par démonstration, disait l'ordonnance, on entend :

1°) Les rires.

2°) Les applaudissements hors de propos (c'est-à-dire lorsque les spectateurs battent des mains, alors que rien dans le sujet représenté ne justifie cet enthousiasme).

3°) Frapper le parterre avec les pieds.

4°) Siffler.

5°) Tousser.

6°) « Harking » (ce mot norvégien est l'équivalent de l'expression « se racler la gorge »).



Les Norvégiens donnent bien du fil à retordre aux troupes d'occupation qui, chaque jour, trouvent les murs des villes norvégiennes recouverts d'inscriptions, parfois violentes, contre le régime nazi. On lit ici : « Au diable le Nasjonal Samling ! » (parti de Quisling).

ECHEC DE L'ORDRE NOUVEAU

L'ordre nouveau de Quisling n'est qu'un ordre créé, supporté, renforcé par les militaires allemands et la Gestapo, destiné au bénéfice exclusif de l'envahisseur. Sans l'appui des baïonnettes, il ne survivrait pas un seul jour, de l'aveu même de Quisling, qui admit publiquement qu'une majorité écrasante de la population s'est rangée contre lui: « Ceci importe peu, ajouta-t-il. Le christianisme fut inculqué de force aux Norvégiens par leurs rois Vikings, et j'ai l'intention d'agir de même en ce qui concerne l'ordre nouveau. »

Les dangers des conversions en nombre par la propagande sont minimes, car le front norvégien est à l'heure actuelle complètement formé. Mais il subsiste un danger créé par une pression économique grandissante qui pèse de plus en plus lourdement sur l'individu et sur sa famille. Jusqu'à l'heure actuelle, rares sont ceux qui ont adhéré au **Nasjonal Samling** par suite de la pression, et s'ils l'ont fait, leur haine contre le nouvel ordre n'a pu que s'accroître.

Dans le pays, on manifeste ouvertement un mépris général pour Quisling et ses disciples. Récemment, le commissaire pour la propagande visita une grande usine où il devait prononcer un discours pour les ouvriers réunis dans la grande salle. Mais au lieu d'aller s'asseoir dans le local désigné pour la conférence, les ouvriers s'entêtèrent à demeurer dans la cour, et ils accueillirent le ministre avec des huées et des cris de mépris. Le commissaire, voyant tous ces yeux haineux braqués sur lui, préféra renoncer à son discours, et opéra une prudente retraite dans les bureaux du directeur de l'usine. Une autre fois, les ouvriers des fonderies de Drammen furent convoqués à une conférence de propagande. Obéissants, ils occupèrent tous leurs sièges et attendirent l'arrivée du conférencier. Mais lorsque celui-ci monta à la tribune, il constata avec stupeur que la salle était vide. Un à un, les ouvriers s'étaient esquivés par une porte dérobée, laissant derrière eux, en guise d'auditoire, deux chats noirs!

SABOTAGE

Il va sans dire que de nombreux actes de sabotage sont régulièrement constatés à travers toute la Norvège. Plusieurs condamnations furent prononcées contre des gens accusés d'avoir insulté des gardes allemands. Un déraillement fut provoqué. La voie ferrée Oslo-Bergen fut, pendant l'hiver dernier, interrompue en dix points différents. Les Allemands alléguèrent que les dommages étaient dus à des intempéries, mais en même temps opérèrent de nombreuses arrestations. Des câbles électriques, aboutissant à des batteries antiaériennes et à des réflecteurs, furent mystérieusement coupés. A Stavanger, Haugesund et dans les districts environnants, plusieurs réseaux électriques furent mis hors d'usage sans que la police ne parvînt à mettre la main sur les coupables. Néanmoins, le sabotage est limité, vu les horribles représailles auxquelles peuvent se livrer les envahisseurs. Mais qu'un facteur nouveau vienne troubler l'état actuel des choses, et dans toute la Norvège, la population se soulèvera instantanément.

Un trait typique de l'état d'esprit du peuple norvégien est révélé par l'histoire de cette femme qui vendait des œufs au marché de Bergen. Elle distribuait, contre paiement, cinq œufs seulement par personne. Un Allemand qui avait déjà acheté sa part prétendit acquérir encore cinq œufs. La brave femme refusa. Une discussion s'ensuivit, à laquelle vint se mêler un agent de police allemand, qui promit à son compatriote « d'arranger la question ». « Non, dit la femme, je préfère l'arranger moi-même. » Et, ce disant, elle écrasa du pied tous les œufs qui restaient dans le panier. Un Norvégien qui assistait à la scène fut tellement satisfait qu'il donna une banknote à la femme.

Un autre jour, toujours à Bergen, un petit enfant, assis au bord du trottoir, pleurait à chaudes larmes. Un Allemand qui passait par là lui tendit une pièce de 5 ore (2 millièmes) pour le consoler. Immédiatement l'enfant oublia la cause de sa douleur et, jetant la piécette à la figure de l'Allemand, commença à crier de toutes ses forces. Dans la section allemande de l'hôpital de Haukeland, à Bergen, un portrait de Hitler fut mis en pièces, et l'hôpital entier reçut une amende de 1.000 couronnes.

«LA PLUS NOBLE FAMILLE»

Tout le système de la résistance passive en Norvège tourne autour du souvenir du roi qui est actuellement plus populaire et plus aimé que jamais. Il est interdit, en Norvège, de chanter l'hymne national ou de conserver des portraits du roi ou des membres de la famille royale. Néanmoins, dans chaque maison, l'image du roi Haakon est accrochée au mur. Après l'interdiction d'arborer le drapeau national et les insignes royaux, les Norvégiens adoptèrent le port de petits insignes en cuivre portant les initiales du roi et sa devise : « Tout pour la Norvège. » Les autorités décrétèrent alors qu'il était interdit de porter des insignes métalliques en évidence.

Au nouvel an, une grande foule était réunie à l'Hôtel Britannia. Sur le coup de minuit, un acteur célèbre se leva et porta un toast à la santé « de la plus noble famille de la Norvège, qui manquait terriblement à tous les Norvégiens ». Toute l'assistance, y compris un bon nombre d'officiers allemands qui étaient loin de se douter de la signification du toast, se levèrent et applaudirent avec enthousiasme. Plus tard, lorsque la lumière se fit dans les esprits lents des nazis, l'acteur fut arrêté.

Sur de nombreuses fenêtres, rendues opaques par les nécessités du black-out, on peut lire les inscriptions suivantes : « Vive le roi! » Sur l'une d'elles: « A bas les Quislings! » « Cher roi, reviens vite ». Même dans la neige, en hiver, on peut lire à proximité des sentiers battus par les skieurs des inscriptions. « Vive le roi! » est écrit dans la blancheur à l'infini.



En pleine campagne, des jeunes gens s'amusent à inscrire avec des pierres blanches un « V », signe de la victoire alliée, et « H 7 » (pour Haakon VII)

Un Norvégien récemment échappé de Norvège raconte l'histoire suivante:

Un jour, une petite fille de neuf ans, rentrant de l'école, raconte que pendant la leçon de catéchisme, la porte de la classe s'entr'ouvrit un instant et une main passa, portant un placard sur lequel on pouvait lire: « Vive le roi! » « Etait-ce une main d'enfant ou une main d'homme? » demanda le Norvégien. « Je ne peux pas vous le dire, répondit la fillette, parce que nous avons tous promis de ne rien révéler à ce sujet. Mais je peux vous garantir que la maîtresse laissa passer plusieurs minutes avant d'aller voir qui se trouvait dans le corridor. »

LES NORVEGIENS MANIFESTENT

Le 9 avril, anniversaire de l'attaque allemande sur la Norvège, toute la population manifesta contre l'envahisseur, en se terrant dans les maisons de deux heures à deux heures et demie de l'après-midi. Par des tracts, distribués précédemment, tous les Norvégiens avaient été invités à ne pas paraître dans les rues pendant cette demi-heure : « N'allez pas dans la rue, ni dans les restaurants, ni dans les autres endroits publics. Pendant cette demi-heure, les magasins et les tramways devront être vides. Ces trente minutes doivent être dédiées à la mémoire de nos soldats tombés pour la défense de la patrie. Ménagères, n'achetez rien pendant cette demi-heure; restez chez vous, et veillez à ce que vos enfants fassent de même. Hommes d'affaires et employés, n'employez pas le téléphone, et si l'on vous appelle à l'appareil, abstenez-vous de répondre. Ne vendez rien à ceux qui ont le courage de rompre le silence sacré, outrageant ainsi la mémoire de nos vaillants guerriers. Enfants d'écoles, pendant cette demi-heure, ne répondez pas aux questions que votre maître oserait vous poser; restez tranquillement assis regardant droit devant vous. Travailleurs, faites votre possible pour prendre part à cette manifestation. Tenez-vous près des fenêtres et demeurez tranquilles; nos représentants prendront en mains la situation. Personne ne devra sortir, excepté ceux qui seront chargés de vérifier si tout va bien. Et tout ira bien certainement. » En guise de conclusion, le texte disait : « Pendant cette demi-heure, le vent pourra facilement renverser des pots de fleurs sur la tête de ceux qui se hasarderont dans la rue. Rappelez-vous ce que nous voulons et tenez bon! »

Les Quislings essayèrent de faire avorter la manifestation et apparurent dans la rue principale d'Oslo, mais prudemment ils évitèrent de se montrer ailleurs. Les autorités nazies essayèrent d'appliquer des sanctions contre les chefs d'entreprises qui avaient autorisé la manifestation muette. Mais, devant leur attitude ferme, elles s'abstinrent de toute mesure répressive.

Le 17 mai, anniversaire national, toutes les fêtes furent interdites. Des arrestations préventives en masse furent opérées. Mais quand même les Norvégiens surent s'arranger pour manifester.

ILS ACCLAMENT LA R.A.F.

Parallèlement à la pression des Quislings et des Allemands, s'est développé, parmi le peuple norvégien, le désir de voir des actions offensives se produire de la part de l'aviation norvégienne libre et de la R.A.F. Les habitants des régions orientales se plaignent de ce que la R.A.F. les « néglige ». Voici un extrait d'une lettre qu'un Norvégien a réussi à faire passer en Angleterre : « Parfois, nous avons le sentiment que nous sommes complètement oubliés, perdus dans les montagnes, mais la semaine dernière nous fûmes réveillés par une déflagration assoudissante, suivie d'un ébranlement du sol. Nous sautâmes à bas de nos lits et nous précipitâmes aux fenêtres. Les rues étaient noires de gens qui couraient dans tous les sens, et une pompe à incendie roulait à toute allure vers un point déterminé de la ville. Nous ouvrîmes la fenêtre et demandâmes à un passant ce qui était arrivé. Le grand réservoir d'essence venait d'être bombardé. M. X s'habilla à la hâte et courut aux nouvelles. Lorsqu'il revint, il nous confirma que la nouvelle était vraie et que le réservoir avait été bel et bien détruit par une bombe. La foule était tellement surexcitée qu'elle se mit à crier « Hourra! ». Il y avait dans l'air une atmosphère de 17 mai. Le lendemain, les journaux ne disaient pas un seul mot au sujet de l'incident. Mais nous étions tous heureux que l'aviation britannique eût pu du haut du ciel atteindre si parfaitement l'objectif. »

Typique de l'état d'esprit qui règne à Oslo, cette remarque, faite récemment par un ouvrier: « Qu'Oslo soit bombardé, détruit, que nous soyons affamés, que nous soyons tous arrêtés, peu importe, pourvu que nous soyons débarrassés de nos oppresseurs. » A Bergen, un cortège d'enfants défila à travers les rues portant une pancarte: « Nous voulons un plus grand nombre d'alertes aériennes. »



Défiant la Gestapo, les habitants de Bergen ne cessent de recouvrir de fleurs la tombe d'un pilote anglais inconnu. Chaque jour, de nombreux Norvégiens se rendent au cimetière en pèlerinage voulant rendre hommage au soldat d'un pays ami. Les nazis n'y peuvent rien et regardent d'un œil froid ces manifestations qui, dans le fond, ne laissent pas de beaucoup les affecter.

La Fête Suisse

au profit de la Croix-Rouge

Le vendredi 17 avril a eu lieu à la Rotonde Groppi la Fête Suisse au profit de la Croix-Rouge Internationale.

Soirée particulièrement réussie. On remarquait dans l'assistance de nombreuses personnalités et les attractions variées ainsi que les danses nationales obtinrent un grand succès, et n'oublions pas les pâtisseries suisses qui suivirent un excellent dîner.

Une grande fête

La Société pour la Protection des Enfants sans Abri organise actuellement sa fête annuelle qui aura lieu le 2 mai sous le haut patronage de S.E. Nahas pacha au club de la Police Spéciale (ex-Littoria), route des Pyramides. L'organisation en a été confiée à MM. le Dr M. El Diwani, l'ingénieur connu Sabet Barsoum et Hussein Eff. El Raï, qui se dépensent sans compter pour faire de cette fête un événement sensationnel dans les milieux mondains. Un programme unique est établi qui comprendra entre autres le chant d'Om Kalsoum et la danse de Tahia Carioca.

Le prix du billet a été fixé à P.T. 100, dîner compris. La tenue de soirée sera de rigueur.



DONALD NELSON
dictateur américain à la production

Le passage de l'économie de paix à l'économie de guerre n'est pas chose facile. Dans l'industrie notamment, le changement d'orientation de la production soulève des problèmes extrêmement compliqués, surtout dans un pays aussi industriel que les Etats-Unis. En dehors des développements militaires de cette guerre, la victoire dépend en bonne partie de la manière dont cette transformation aura été opérée.

Le chef à qui incombe le succès de cette tâche en Amérique est un homme dont le nom n'est pas souvent cité à l'étranger, mais qui n'en détient pas moins un immense pouvoir dans le monde de la production. Cet homme, ce dictateur à la décision sans appel, s'appelle Donald Nelson.

Donald Nelson, grand maître de la production américaine, a pris pour devise : « produire le maximum dans un temps minimum ». Il règle sa conduite ainsi : « Dans un an, que souhaiterons-nous avoir fait aujourd'hui ? » Actuellement il est le directeur du Conseil de la production de guerre. En août 1941, il avait été nommé directeur de la SPAB (Bureau des Fournitures urgentes et des Allocations). Le rôle du SPAB, ainsi qu'il a été défini par la déclaration de la Maison-Blanche en date du 28 août, jour de sa création, est de « fixer la quantité de matériel à affecter aux besoins militaires, aux besoins de la guerre économique et aux besoins généraux des civils ». En d'autres termes, le SPAB est chargé d'assumer le contrôle fondamental de la production américaine, de décider ce qui devra ou ne devra pas être fabriqué ou construit et ce qui sera permis ou défendu aux consommateurs.

Les pouvoirs de Donald Nelson sur la production sont absolus. Le président Roosevelt a dit : « Ses décisions seront définitives ». Chaque département fédéral, chaque établissement et chaque entreprise doivent prendre leurs directives chez lui. S'il a accepté cette tâche, c'est parce qu'il pense qu'elle peut être réalisée. Quand le chef des Etats-Unis a déclaré au Congrès qu'il escomptait la livraison de 60.000 avions et de 45.000 tanks en 1942, il se basait sur les estimations précises du grand chef de l'industrie américaine. D'aucuns pensent que c'est faire preuve d'optimisme. Mais Donald Nelson est catégorique : « Cela doit être fait et nous pouvons le faire ».

Agé de 54 ans, c'est un homme de grande taille et portant des lunettes derrière lesquelles brillent des yeux très vifs. Il n'est pas d'un accès difficile. Même ceux qui le connaissent à peine l'appellent affectueusement « Don ». A tous les visiteurs, qu'ils soient des étrangers ou de vieux amis, il réserve le même accueil cordial.

Donald Nelson a choisi son personnel particulier qui le conseille sur les questions politiques, avec un soin considérable. Plutôt qu'à des présidents d'entreprises, il préfère avoir à faire à des hommes d'action, prêts à prendre une décision audacieuse, sans craindre de ruiner leur réputation..

Il dit un jour à un de ses collaborateurs qu'il aimerait mieux avoir un employé qui fasse des erreurs à un autre qui semble parfait, parce que la perfection est impossible. « Donnez-moi un homme qui est dans la bonne voie plus de la moitié du temps, dit-il, et je serai satisfait. Si un homme ne commet jamais une erreur, cela signifie qu'il ne fait rien. Donnez-moi un homme qui veut aller de l'avant de sa propre initiative, et s'il fait une faute à l'occasion, je me tiendrai à côté de lui. »

Nelson n'est pas ce qu'on a tendance à considérer à Washington comme « un homme de poigne ». En fait, aux jours où il était directeur de l'Office de la Production et, plus tard, quand il devint chef exécutif du SPAB, nombre de ses amis disaient que « ce dont le pays a le plus besoin, c'est d'un Don Nelson plus énergique ». Quand il entendit cela, Nelson se contenta de sourire et déclara qu'il ne partageait pas le moins du monde leur avis. « L'énergie, expliqua-t-il, n'est pas dans les éclats de voix et les gestes les plus apparents. » A son sens, l'énergie se mesure aux faits. On fait preuve d'énergie quand s'étant assigné un but on s'applique à le réaliser, avant toute chose, avec une ténacité de tous les instants. C'est là sa ligne de conduite.

La notion du temps a d'ailleurs pour lui une valeur sacrée. « Un jour perdu ne peut plus être rattrapé », a-t-il coutume de dire. Les nouvelles techniques, les nouvelles idées ne retiennent pas son attention si elles ne doivent pas réaliser un gain de temps.

En principe, Donald Nelson devait exécuter les décisions de son bureau du SPAB composé du vice-président Wallace, de M. Knudsen, Sidney Hillman et des ministres Knox et Stimson, Leon Henderson et Harry Hopkins. Mais un comité composé d'hommes tellement occupés ne peut pas arriver à formuler autre chose que des conclusions générales. Les problèmes soulevés au jour le jour et les directives politiques ne peuvent être résolus que par les directeurs exécutifs, sinon le système ne peut pas fonctionner.

Et s'il fonctionne aussi remarquablement, c'est grâce à « Don » Nelson. Le SPAB est maître souverain des matières premières aux Etats-Unis. Il les répartit là où il pense qu'elles sont le plus nécessaires. Il peut s'opposer aux décisions d'un membre du Cabinet, comme ce fut le cas pour la proposition du secrétaire Ickes tendant à la création d'un nouveau pipe-line devant transporter le pétrole du Sud-Ouest vers les régions du Nord-Est. Mais il faut préciser, pour rester dans le vrai, que « Don » Nelson est un dictateur sur les lignes démocratiques : il peut être révoqué. Or, il n'a jamais été question de révoquer jusqu'ici un homme à qui l'on doit la prodigieuse accélération du rythme de la production américaine et dont le succès a été tel que, lors de son retour à Londres, après son second voyage aux Etats-Unis, M. Churchill a déclaré qu'il avait l'intention de créer un poste semblable à celui de M. Donald Nelson.

Pour avoir réalisé des choses aussi remarquables, « Don » Nelson n'en est pas moins la modestie même. Il ne critique pas ses prédécesseurs qui ont essayé et échoué. Il pense que le moment est maintenant favorable, et qu'il ne l'était peut-être pas auparavant. On lui demanda un jour si ses fonctions pouvaient être comparées à celles de M. Baruch pendant la guerre de 1914-18. « La situation n'est pas la même, répondit-il. Les conditions ont changé. Le mouvement est actuellement plus rapide. Beaucoup plus de chevaux-vapeur entrent en ligne de compte. Nous allons à la vitesse des tanks plutôt qu'à celle des soldats d'infanterie. Le problème du ravitaillement de nos alliés à l'étranger est bien plus difficile. Nous n'avons pas de bases continentales. Plusieurs des voies maritimes que nous employions ont été coupées. »

« Un peu décourageant », insinua son interlocuteur.

M. Nelson hocha la tête. « Cela peut et doit être fait, dit-il. Nous avons l'intention d'employer tous les moyens en notre pouvoir pour arriver au but. Et nous avons eu l'agréable surprise de constater que le public américain aidait notre effort comme s'il comprenait exactement quels sont ces besoins. »

Puis, un journaliste astucieux rappela à M. Nelson sa carrière prodigieuse. Il lui apprit qu'il naquit à Hannibal, Mo (lieu de naissance du grand écrivain Mark Twain), en 1888 ; qu'il fut diplômé de l'Université de Missouri comme ingénieur-chimiste ; qu'il alla travailler à Sears Roebuck pour gagner quelque argent et pouvoir poursuivre de nouvelles études en vue de devenir professeur, et qu'il y resta depuis lors.

« Vous rappelez-vous toujours la mécanique ? » demanda l'interviewer. M. Nelson fit une grimace et dit : « Je viens justement de parler de chevaux-vapeur, n'est-ce pas ?... »

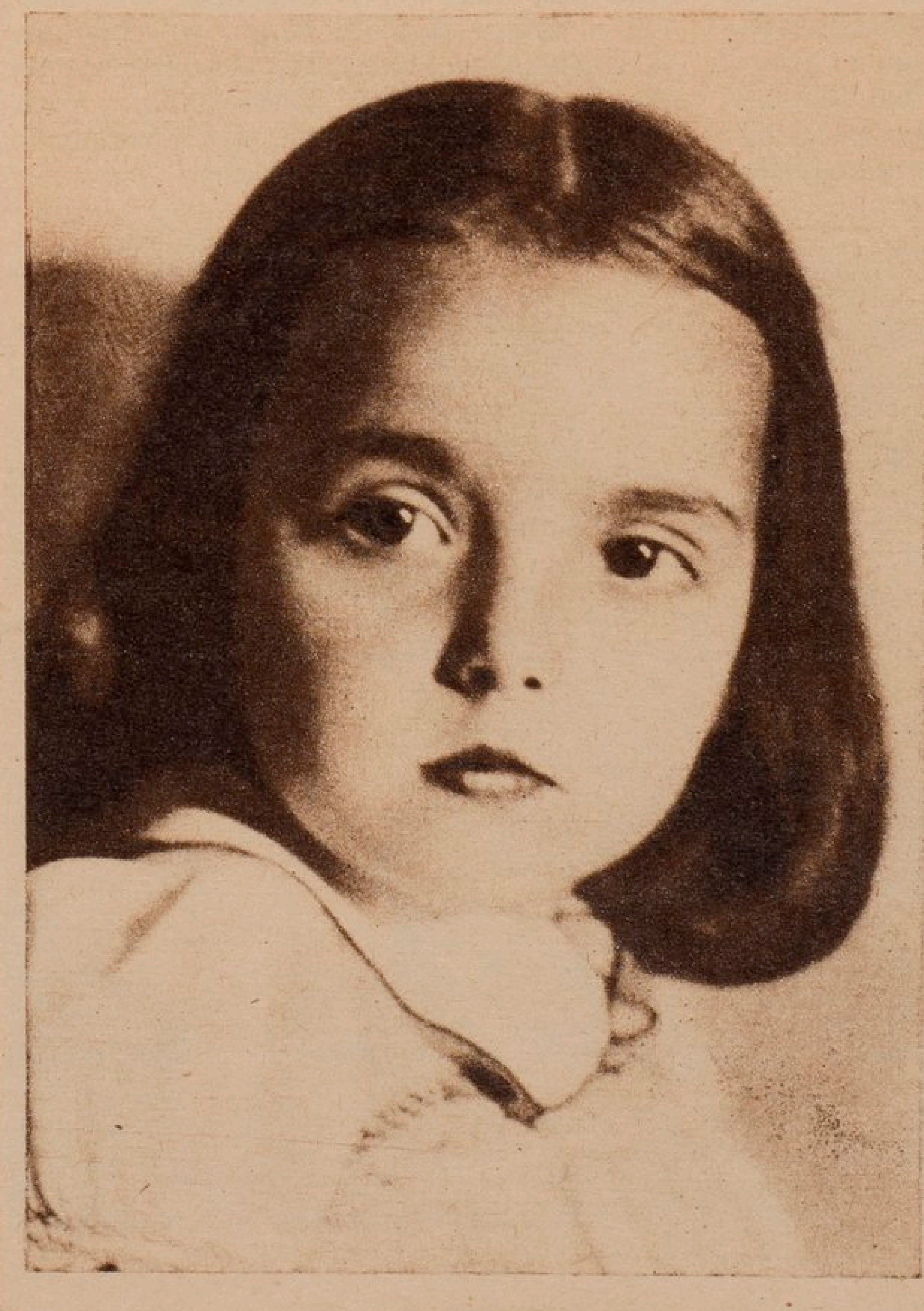
Telle est la fonction. Tel est l'homme.

Têtes d'Enfants

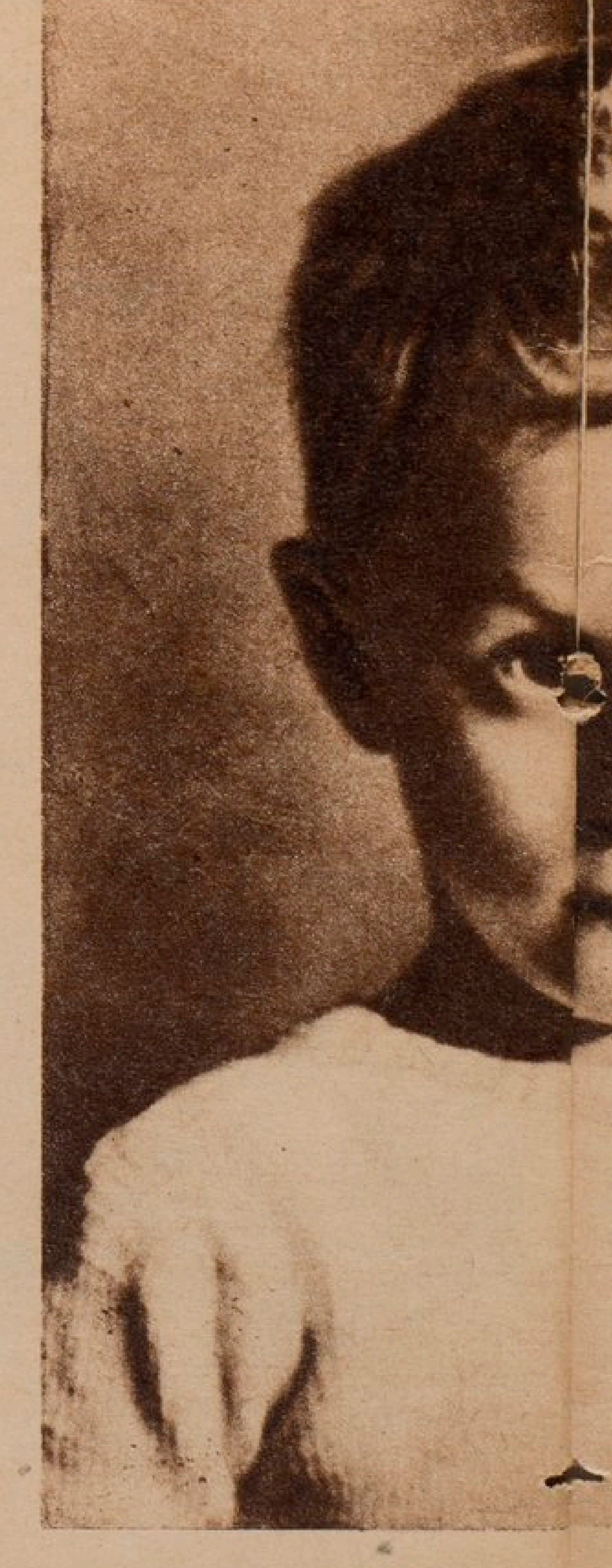


1er prix : Winstone Nahmad.

2ème prix : Anne Williamson.

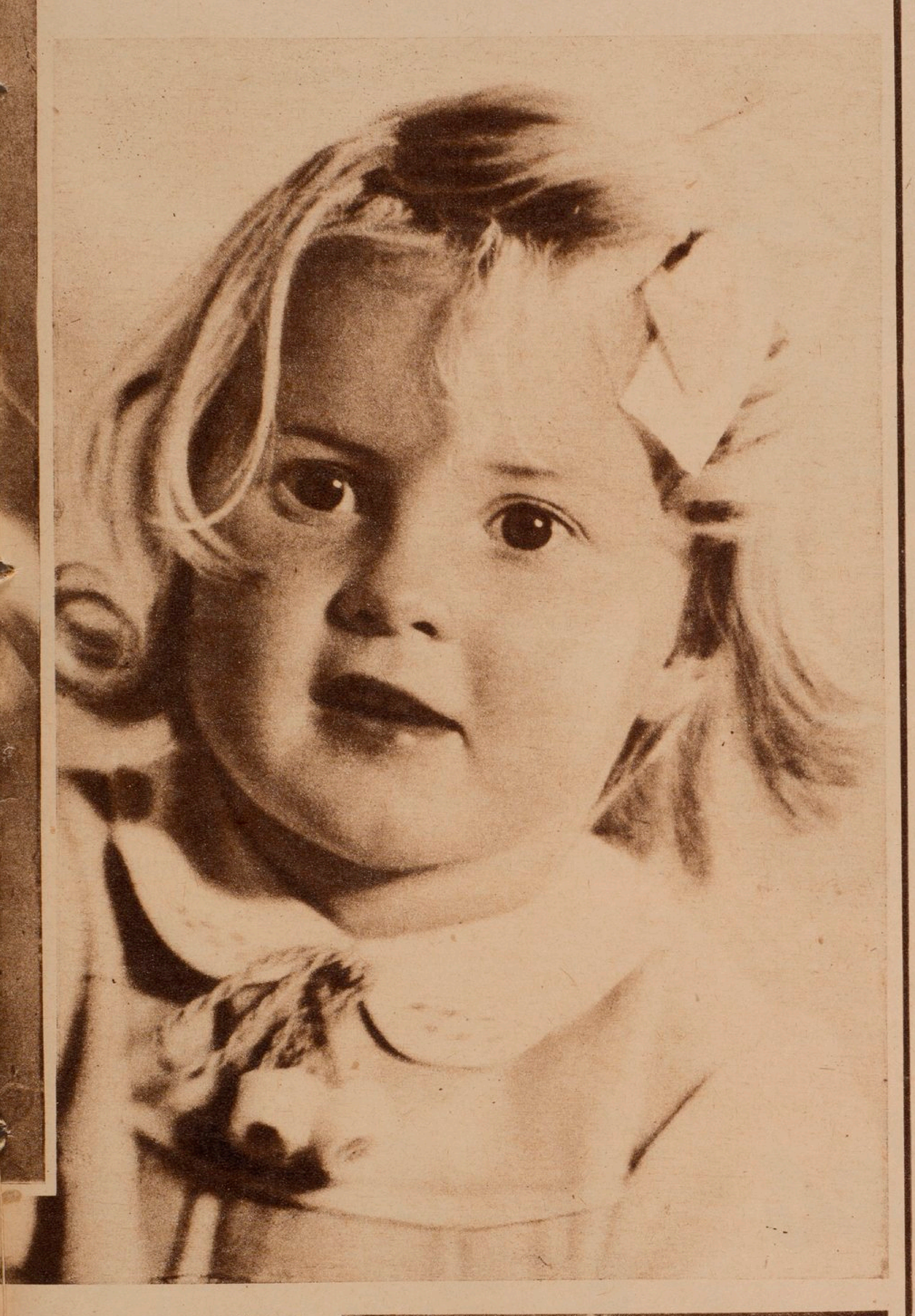


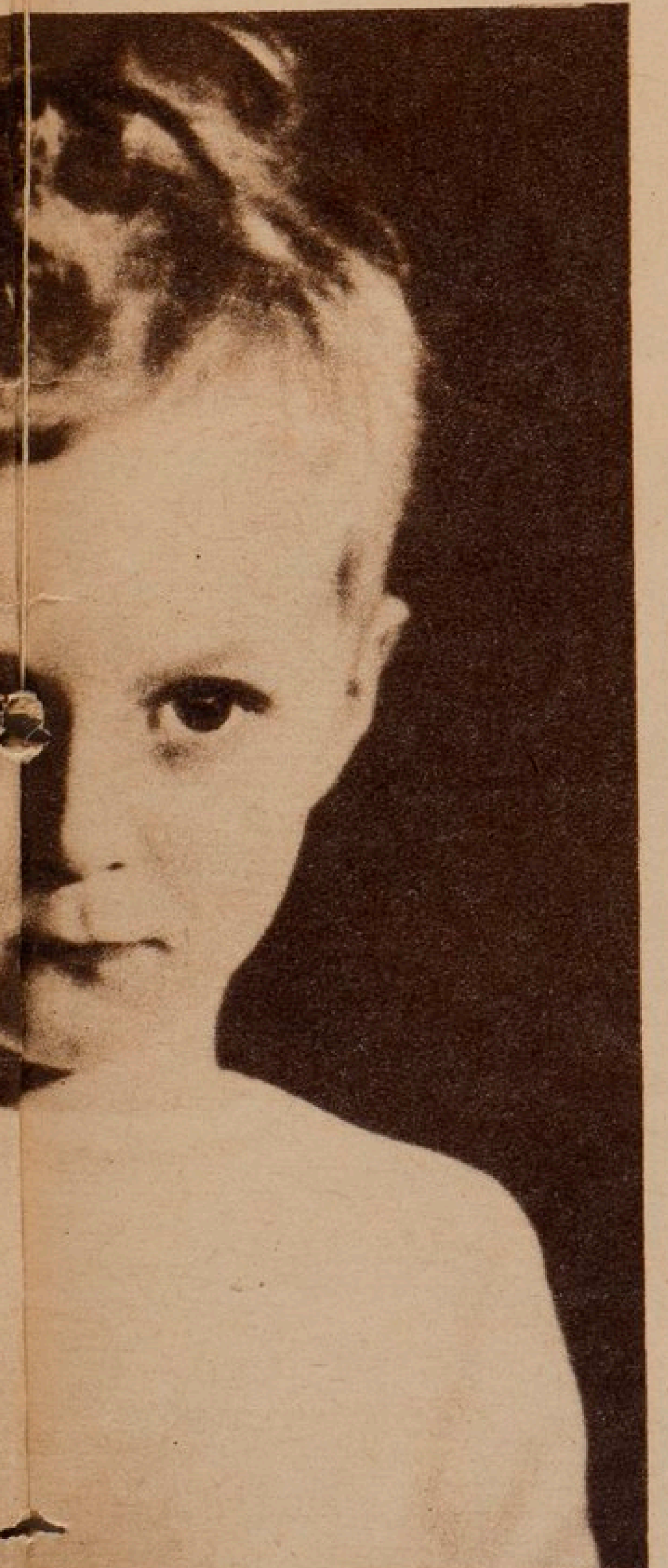
3ème prix ex æquo : Marinette Sériadès.



3ème prix ex æquo :

Le concours du plus beau sourire d'enfant, organisé par le maître-photographe Alban, a obtenu auprès de nos « très jeunes » un vif succès et nombreux furent les concurrents, amenés par leurs mamans, qui se présentèrent devant l'objectif. Le concours a pris fin et un jury, dont la tâche ne fut pas facile, se décida en définitive pour le choix suivant. Trois prix devant être décernés, il y eut trois ex æquo pour le troisième prix. On remarquera que le jury ne s'est pas limité aux sourires d'enfant, comme l'indiquait le titre du concours. Son choix s'est porté sur les têtes les plus expressives que nous publions ci-contre.





æquo : Patrick Sheridan.



3ème prix ex æquo : Dicky Sheridan.

LAVAL "le combinard"

Par ordre de Berlin, Pierre Laval est revenu occuper un fauteuil d'avant-scène dans le théâtre de la politique vichyste. Le maréchal Pétain a dû s'incliner devant les exigences du Führer, et confier la haute charge de « Chef du Gouvernement Français » au seul homme jouissant en France de la confiance totale des dirigeants nazis. Avec Pierre Laval au poste de commandement, les gouvernants de Vichy n'oseront plus se montrer réticents sur la voie de la collaboration. Laval est le meilleur garant de la soumission escomptée par l'Allemagne.

A la lumière des événements qui se sont succédé en France depuis l'armistice, et dont cette nomination est le point culminant, il est curieux de se retourner un peu sur le passé.

Dès son arrivée au Quai d'Orsay, en 1934, Laval délégua des émissaires à Rome et à Berlin. A cette époque, Mussolini mettait la dernière main à ses plans d'agression contre l'Abyssinie. Il fut très heureux de saisir à pleines mains la possibilité d'être secondé par la France. En Allemagne, Hitler n'avait pas encore réussi à dissiper le malaise causé par la « purge de sang » de 1934. Une agitation fiévreuse régnait dans les rangs du parti nazi et des troupes de choc. L'armée allemande n'avait pas encore oublié le meurtre du général von Schleicher. Désespérément, Hitler cherchait à obtenir un succès politique quelconque, qui aurait créé une diversion. Le député français de droite Jean Goy, délégué de Laval à Berlin, fut reçu à bras ouverts. C'est au cours de son séjour que fut organisée la visite de Ribbentrop à Paris, visite qui devait aboutir à une « compréhension totale entre la France et l'Allemagne », le plus cher désir du Führer. En novembre 1934, Joachim von Ribbentrop arriva à Paris, accompagné d'un « spécialiste » du rapprochement franco-allemand, Otto Abetz. Ribbentrop fut reçu au Quai d'Orsay le 2 décembre et eut un entretien avec Pierre Laval, ministre français des Affaires Etrangères. La conversation se déroula en tête à tête, loin de toutes les oreilles indiscrètes. Lorsque Laval reconduisit son visiteur et lui souhaita bon voyage, le sort de la Sarre avait été réglé. Laval avait promis à Ribbentrop de veiller à ce que le plébiscite de la province rhénane fût un succès pour le Führer.

Les Sarrois, tout en entretenant des sentiments pro-allemands, n'étaient pas très désireux de réintégrer le sein de la mère-patrie à un moment où elle était la proie d'un groupe d'aventuriers nazis. Aussi, la population de cette région avait décidé d'émettre en janvier 1935 une déclaration demandant le renvoi du plébiscite à dix ans plus tard. Au cours de l'entretien du Quai d'Orsay, Laval promit solennellement à Ribbentrop qu'aucune déclaration ne serait lue devant les délégués de la Ligue des Nations.

Charmé d'avoir enfin trouvé un instrument docile à la tête du gouvernement français, Hitler s'achemina d'un pas plus ferme sur la route qui devait aboutir à la guerre.

Quant à Laval, après avoir trahi la France au profit de l'Allemagne, il s'apprêtait à aller s'aboucher avec l'autre dictateur européen. En janvier 1935, il prit le train à destination de Rome. En faisant ses adieux aux diplomates étrangers qui l'accompagnaient à la gare, il déclara : « Je nourris le ferme espoir que s'ouvre une nouvelle ère dans les relations franco-italiennes. »

Les Italiens réservèrent tout d'abord un accueil assez froid au ministre français. Pas de foules enthousiastes, pas de drapeaux, aucune manifestation populaire ne salua Laval à son arrivée. Mais au cours d'une brillante réception qui eut lieu à l'ambassade de France, le Duce et Laval s'enfermèrent seuls dans une salle. La conversation dura une demi-heure. Immédiatement un changement d'atmosphère fut réalisé. Mussolini déclara à l'ambassadeur de France : « Laval est le seul homme d'Etat capable de comprendre le fascisme. »

Neuf mois plus tard, en octobre 1935, l'Italie envahissait l'Abyssinie.

Entre temps, Hitler s'apprêtait à frapper un second coup. Constatant combien la France de Laval était anxieuse de gagner ses faveurs, il commença à envisager le rétablissement de la conscription en Allemagne. A plus d'une reprise, Ribbentrop avait reçu l'assurance que la France ne se serait pas opposée à la restauration du service militaire obligatoire dans le IIIe Reich. Deux mois après le plébiscite de la Sarre, Hitler effaça la clause 5 du traité de Versailles. La conscription en Allemagne devint un fait accompli.

A partir de ce moment, Laval s'ingénia à faire pleuvoir sur la France une quantité d'accords, de pactes, de déclarations, de projets : une averse de papier inonda la France. Laval, lui, se déplaçait continuellement, et ses admirateurs l'appelaient le «Pèlerin de la Paix». Mais chacun de ses voyages affaiblissait la position diplomatique de la France. Lorsque l'opinion publique française l'obligea à entreprendre un semblant d'action pour sauver la face, il monta de toutes pièces la conférence de Stresa. Devant le danger croissant d'une Allemagne qui se « réveillait », il fallait que la France et la Grande-Bretagne eussent recours à l'appui du Duce. La réunion de Stresa fut un nouveau prétexte pour la signature de quelques morceaux de papier supplémentaires. Résultat : la S.D.N. condamna le réarmement allemand, et ce fut tout.

Laval se mit ensuite en devoir de traverser l'Europe pour aller signer un pacte d'assistance franco-soviétique. Apparemment, ce traité était en contradiction avec la tendance de Pierre Laval, qui le poussait dans les bras des dictateurs fascistes. Mais la politique intérieure française avait des exigences auxquelles il dut faire semblant de se plier. Le pacte franco-soviétique était destiné à calmer l'agitation des partis de gauche laquelle devenait de plus en plus inquiétante. Toutefois, Berlin ne pouvait pas tolérer une pareille manœuvre de la part du sympathisant Laval. Au cours des funérailles du maréchal Pilsudski, Laval et Gœring se rencontrèrent. Ils eurent un entretien privé dans une chambre de l'Hôtel Europe à Varsovie. Et le pacte franco-soviétique fut enterré. Le maréchal informa Laval qu'aucun arrangement germano-français ne pouvait être envisagé avec l'existence d'un traité entre la France et les Soviets.

A son retour en France, Laval constata que les communistes gagnaient du terrain partout. Aussitôt il se mit en œuvre pour dresser tous les obstacles pouvant empêcher la ratification du pacte. Toutes les ficelles de la procédure furent tirées pour que le Parlement traînât en longueur cette ratification. En définitive, lorsque la guerre fut déclarée, la France se trouva privée de l'appui de l'alliée soviétique.

Les trahisons d'avant-guerre de Laval ne furent pas limitées au plan international. Il voulait réaliser un rêve qui le hantait depuis longtemps : la création d'une France fasciste dont il aurait été le dictateur. Pour arriver à ce but, il se tourna vers les éléments d'extrême-droite, et notamment vers le colonel de la Rocque, chef des Croix de Feu. Un soir de novembre 1935, Laval passa toute la nuit avec ses intimes, pesant le pour et le contre d'une action décisive. Le colonel de la Rocque insistait pour « faire le coup sans retard ». Mais sur son bureau, Laval examinait des rapports qui lui étaient parvenus des quatre coins de la France. L'union des gauches se matérialisait. La C.G.T. pouvait déclencher une grève générale, le Front Populaire aurait accepté la lutte. L'armée n'était pas composée uniquement d'officiers. Le cœur ulcéré, Laval dut s'abstenir d'ordonner le coup d'Etat.

Quelques mois plus tard, son ministère était renversé. Tout en entretenant les meilleures relations avec le Führer et le Duce, Laval disparut de l'arène politique. Mais cette éclipse ne signifiait pas qu'il cessait de comploter contre la Troisième République. Pendant les tristes journées de juin 1940, dont il était un des principaux responsables, il couronna le travail de dissociation intérieure qu'il avait mené en sous-main. Son intervention, au moment critique, empêcha le départ de Lebrun et des pouvoirs publics pour l'Algérie et la continuation de la lutte. Après avoir miné le terrain, il précipita l'effondrement. Finalement, il pouvait réaliser son grand dessein : abattre la Troisième République et soumettre la France à l'Allemagne et à l'Italie.

Laval est revenu sur le devant de la scène. C'est l'Allemagne qui l'impose. Et lorsqu'on examine la carrière de cet homme qui n'a reculé devant rien pour satisfaire ses ambitions personnelles, l'on comprend que Hitler, à la recherche d'un gauleiter pour la France, ait fixé son choix sur Pierre Laval.



Laval, entre Pétain et Beaudoin, au moment où il fut nommé vice-président aux côtés du maréchal. Peu après, en décembre 1940, il devait se retirer dans l'ombre d'où les influences nazies viennent de le faire sortir pour le placer de nouveau à la tête du gouvernement français.



Les prisonniers allemands ramenés sont tellement harassés de fatigue, qu'à peine arrivés dans nos lignes ils ne pensent qu'à une chose : s'étendre et prendre un petit somme.

Nos Patrouilles

ont ramené des prisonniers

Les incursions de troupes en territoire ennemi sont choses coutumières dans la bataille du désert. Mais si quelques-unes n'ont qu'une importance relative et ne visent qu'à épuiser les nerfs de l'ennemi et à faire quelques prisonniers, d'autres sont faites sur une large échelle et tendent à pénétrer profondément dans le cœur des positions adverses dont elles essaient de couper les communications, de détruire des aérodromes et des dépôts de munitions et de faire subir à l'ennemi de lourdes pertes. Voici un reportage remarquable d'un raid effectué par les troupes britanniques en territoire ennemi.



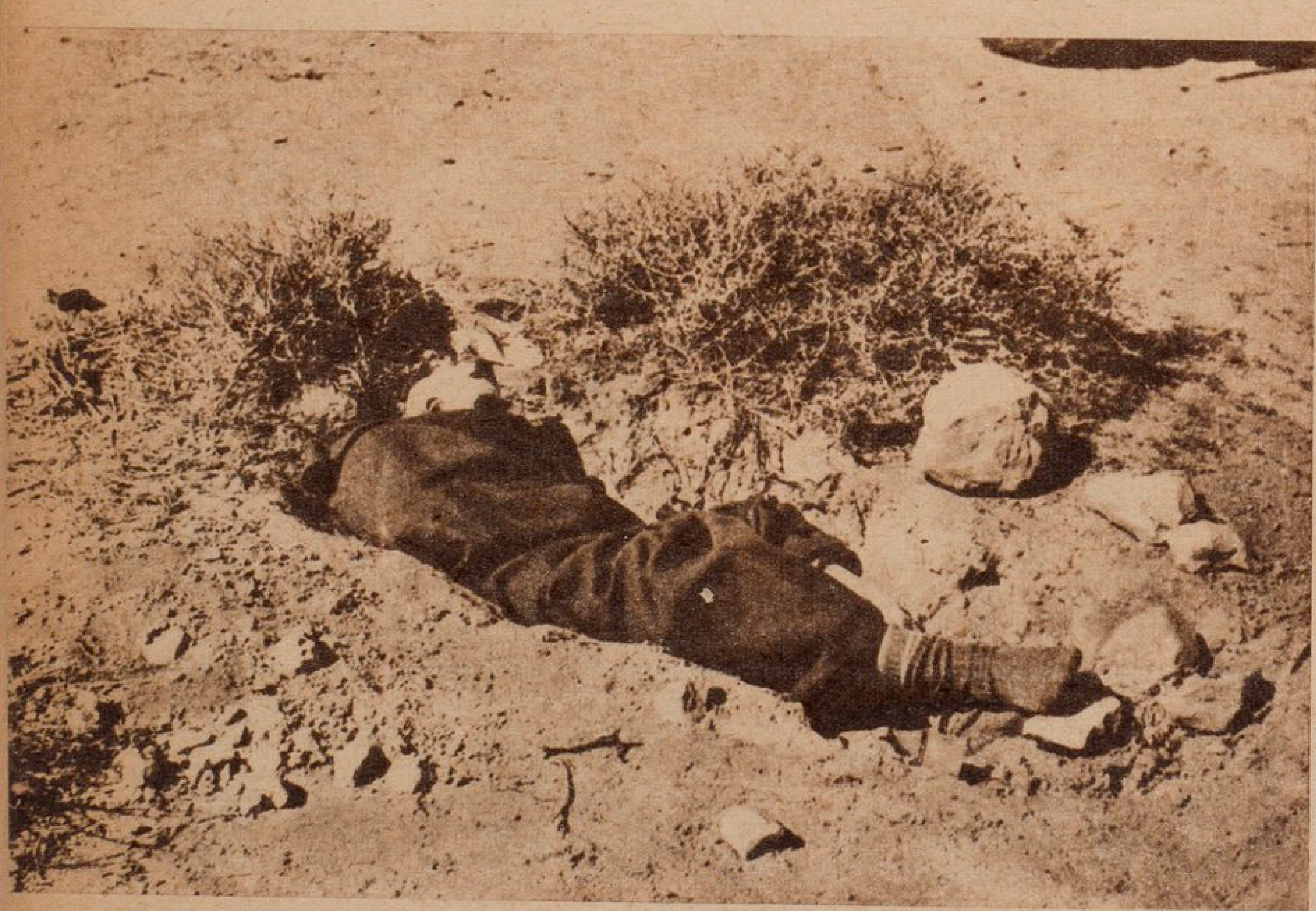
1. LE RAID COMMENCE A L'AUBE, LES VEHICULES SE DISPERSENT A TRAVERS LE DESERT, N'OFFRANT CHACUN QU'UNE CIBLE REDUITE A L'AVIATION ENNEMIE.



3. L'ENNEMI EST REPERE. ON COMMENCE PAR HARCELER, A



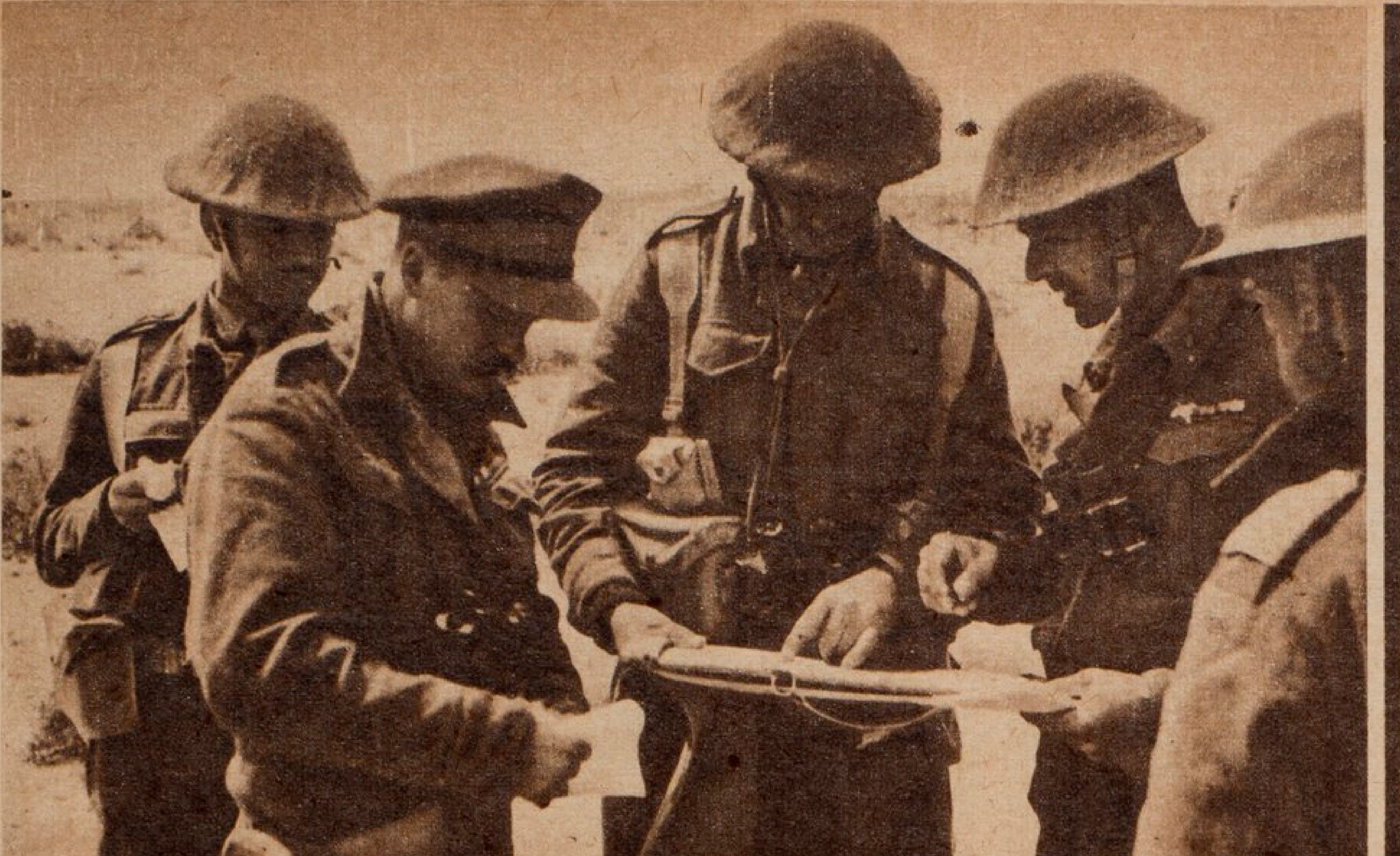
4. L'EQUIPAGE D'UN CHAR BLINDE OBSERVE LES DEGATS CAUSES PAR LE TIR DES CANONS CONTRE LES POSITIONS ENNEMIES.



6. UN OFFICIER ALLEMAND A ETE BLESSE. EN ATTENDANT D'ETRE TRANSPORTE, IL EST ETENDU SUR LE SABLE.



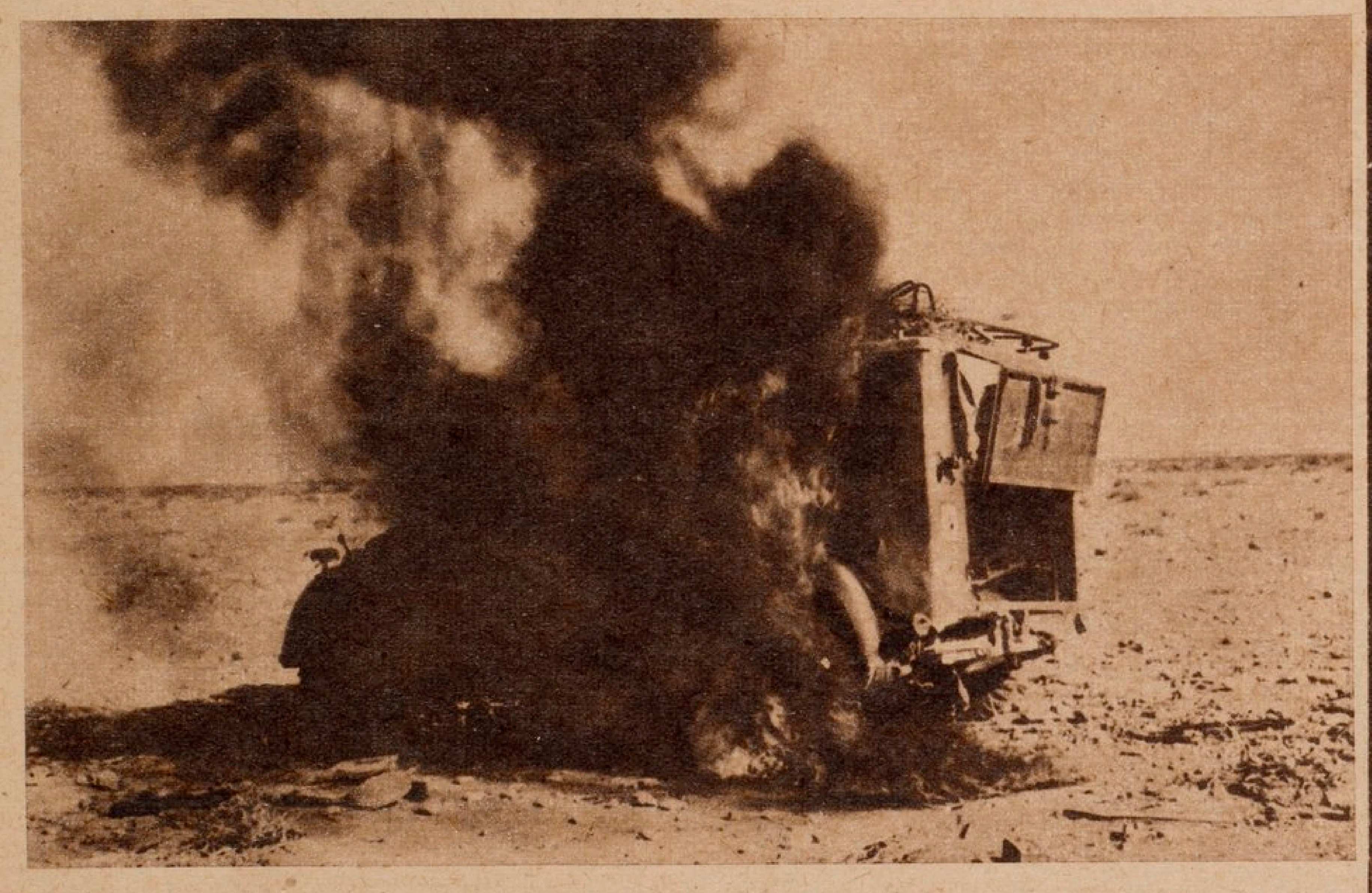
7. LE RAID EST TERMINE. UN DRAPEAU NAZI EST RAMENE DANS LE CAMP.



2. LES OFFICIERS CHARGES DU RAID CONFERENT ENSEMBLE ET ETABLISSENT UN PLAN D'ATTAQUE.



COUPS DE CANON, SES VEHICULES DE TRANSPORT.



5. UN CAMION DE T.S.F. ENNEMI N'EST PLUS QU'UN IMMENSE BRASIER.



8. « NOS PATROUILLES ONT PENETRE DANS LES LIGNES ENNEMIES ET ONT RAMENE DES PRISONNIERS... » DIR A LACONIQUEMENT LE COMMUNIQUE.

Récits de prisonniers sud-africains

J'ai assisté à un combat de tanks A COTE DE ROMMEL

par C. BIRKBY

Correspondant de la « South African Press Association »

Le 23 novembre dernier, un groupe composé d'une douzaine d'ambulanciers sud-africains a vécu l'aventure unique d'un choc géant de tanks, vu du côté du général Rommel. Ce jour-là, le généralissime allemand dirigeait en personne une attaque de ses « panzer » contre la cinquième brigade sud-africaine.

Le récit de cette bataille a pu être recueilli par C. Birkby, correspondant de la « South African Press Association », qui a été autorisé à interviewer 24 ambulanciers et membres du corps médical sud-africains lesquels, après avoir été emmenés en captivité en Italie, ont été maintenant libérés conformément aux conventions internationales.

●

Le 10e régiment d'ambulanciers connut les moments les plus durs de la campagne d'Abyssinie. Attaché à la première brigade sud-africaine, il était présent aussi bien à Elwack qu'à Amba-Alagi ; en Libye, il continua à dérouler son activité particulière, accomplissant quotidiennement la tâche difficile de ramener les blessés dans les lignes anglaises.

Au cours de la nuit du 22 novembre 1941, un détachement d'ambulanciers parcourait le désert, en se dirigeant à la boussole. Tout à coup, il se trouva isolé du gros des forces alliées. Le lendemain matin, à l'aube, une panzer division, commandée par Rommel en personne, surprit, au cours d'une patrouille, le petit groupe de Sud-Africains, lequel, encerclé de tous côtés, fut fait prisonnier. Pendant toute la journée, les captifs roulèrent en camion en compagnie de soldats allemands. Lorsque la bataille que l'ennemi livrait à la vaillante cinquième brigade prit fin, les ambulanciers furent dirigés avec d'autres prisonniers appartenant à la 11e ambulance de campagne qui avait chargé avec les Springboks vers Benghazi, d'où on les embarqua pour un camp de concentration en Italie.

Deux de ces ambulanciers s'appellent Henny Van Wyk et Glen Scorge. Ils s'engagèrent le même jour, reçurent leur entraînement dans le même camp au Transvaal, prirent part ensemble aux campagnes d'Afrique Orientale et de Libye. Finalement, partageant le mauvais sort comme ils avaient partagé les dangers de la guerre, ils furent internés dans le même camp en Italie, revinrent ensemble, et, actuellement, ils se préparent à aller passer un congé mérité en Afrique du Sud.

Van Wyk parle couramment l'allemand, et Scorge le comprend seulement. Ceci contribua à augmenter leur intérêt passionné comme ils suivaient à quelques mètres de Rommel la bataille de tanks. Voici les détails de cette rencontre tels que les raconte Scorge :

« Nous fûmes faits prisonniers environ à huit heures du matin ; aussitôt, on nous fit embarquer sur des camions. A partir de cet instant, nous ne nous séparâmes plus de la colonne blindée allemande, et continuellement nous demeurâmes à une petite distance de l'automobile de Rommel. Ensuite, les Sud-Africains furent réunis en groupes et photographiés. Nous ne pouvions évidemment pas protester contre la publicité peu flatteuse dont nous allions être l'objet. Le photographe s'arrangeait toujours pour fixer sur la pellicule un arrière-plan où l'on voyait Rommel debout dans sa voiture, en train de diriger les opérations.

« Au cours de la matinée, nous parcourûmes environ 26 kilomètres, tantôt dans une direction, tantôt en sens inverse. Nous remarquâmes que lorsque la colonne recevait l'ordre de faire demi-tour, les tanks exécutaient une « contremarche » selon toutes les règles de l'art, comme si elle s'était trouvée sur un terrain de parade.

A peine l'ordre était-il donné, le tank de tête virait et venait se poster au premier rang dans la nouvelle direction. Ce jour-là, nous fûmes bombardés d'un côté par les Sud-Africains, et de l'autre par les positions néo-zélandaises. Je dois convenir que la pluie d'obus qui arrivait sur nous de deux directions différentes affectait considérablement les mouvements de l'ennemi. Quant à nous, notre instinct de conservation nous suggérait que le tir des Sud-Africains était vraiment trop précis.

« Chaque fois que la colonne s'arrêtait, les Allemands s'empressaient de creuser de petites tranchées. Un shrapnell sud-africain éclata à quelques mètres de notre camion. Nous décidâmes de creuser à notre tour des tranchées pour nous abriter. Je m'étais déjà mis à l'œuvre, lorsque Rommel, qui se tenait debout dans son automobile, ordonna à un lieutenant de m'appeler.

« Il me donna l'ordre, en allemand, de lui creuser un trou dans la terre. J'obéis, mais lorsque j'eus terminé la tâche, Rommel trouva que la fosse n'était pas assez profonde, de sorte que je dus encore creuser pendant assez longtemps. Ceci se passait aux environs de midi, alors que la bataille commençait réellement à chauffer. Nous subîmes pendant vingt minutes un tir de barrage de la part des canons sud-africains. Les obus pleuvaient tout autour de nous, et je ne voyais que des camions en feu.

« Les forces blindées de Rommel partirent à l'attaque et commencèrent le combat contre la 5e brigade sud-africaine qui soutint le choc avec beaucoup de vaillance. Nous venions de terminer nos tranchées, lorsqu'on nous donna l'ordre de nous joindre à l'infanterie allemande et de nous embarquer de nouveau sur les camions. La colonne blindée nazie était entrée en contact avec nos forces.

« Rommel se tenait toujours debout dans son automobile de commandement, une voiture blindée latéralement, ressemblant à celle de Hitler. C'est un homme nanti d'un sang-froid peu commun. Au cours de l'action, il montre peu d'excitation. Néanmoins, nous l'entendîmes jurer furieusement contre ses hommes. De temps en temps, il les appelait rageusement « schweinehunde » (chiens de cochons).

« Il dirigea l'opération en personne. Ses ordres étaient passés verbalement d'homme à homme, chaque soldat les transmettant à son voisin. Juste avant le signal d'attaque générale, Rommel assaisonna ses ordres d'un peu de propagande pour insuffler une ardeur supplémentaire à ses soldats.

«— Moscou est tombée! cria-t-il en allemand. Puis il ajouta : « Deutschland Hoch ». Le cri fut répété sur toute la ligne, chaque homme le hurlant à son voisin. Cinq minutes plus tard, Rommel cria que Rostov était également aux mains des Allemands. Les hommes accueillirent la nouvelle avec un enthousiasme trépidant.

« Puis vint l'ordre d'attaque. Nous pensâmes, à un moment donné, que nous allions charger en même temps que l'infanterie. Mais on nous fit descendre de nos camions et on nous transféra dans un véhicule couvert d'une bâche d'où nous ne pouvions plus rien voir.

« Lorsqu'il nous fut permis de regarder à l'extérieur, nous assistâmes à un spectacle qui n'était certes pas destiné à nous faire plaisir :

(*Lire la suite à la page suivante*)



Le général Rommel (à gauche) sur un camion allemand dans le désert de Libye. Cette photo a été trouvée dans la poche d'un prisonnier ennemi.

quelques centaines de Sud-Africains prisonniers se tenaient en rang devant nous. Tout autour, la bataille de tanks faisait encore rage. Une demi-douzaine de tanks américains, dévalant les pentes douces du désert, foncèrent tout droit sur un groupe de chars ennemis. Derrière moi, un petit camion sud-africain chargeait tout seul. Sans arrêt, le conducteur criait dans le fracas de la bataille : « Brigadier Armstrong ! Brigadier Armstrong ! ». Sans doute effectuait-il une tentative désespérée pour retrouver un brigadier et l'arracher des mains des Allemands.

« Les obus passaient en sifflant sur nos têtes, alors que les balles de mitrailleuses perçaient rageusement l'air. Nous nous étendîmes à plat ventre sur le sol. L'un de nos tanks reçut un coup direct et se renversa comme une tortue géante. L'équipage arriva à se dégager de sa prison d'acier et à s'introduire dans un autre char qui commença, séance tenante, à tirer sans arrêt. Un tank allemand reçut une bordée en plein et se coucha sur le flanc, blessé à mort. A quelques mètres de nous, deux tanks entrèrent en collision. Le choc fut effroyable.

« Nous remarquâmes que les Allemands employaient toujours la même phrase lorsqu'ils arrivaient à faire des prisonniers : « Pour toi, la guerre est finie ».

Le L/Cpl. E.C. Gulbransen, qui eut également l'occasion de passer une journée avec la division blindée de Rommel, raconte :

« Je ne puis qu'avoir le plus profond respect envers l'artillerie sud-africaine. J'étais dans un camion allemand chargé de munitions et je me sentais comme un chat assis sur un poêle à frire, tellement les obus éclataient près de moi. Un projectile atteignit directement un canon allemand qui pointait sa gueule menaçante à quelques mètres de notre camion.

« Je fus fait prisonnier deux fois par les Allemands. Avec mes camarades du 10e régiment d'ambulanciers, j'étais en train de chercher des blessés alors que les Allemands essayaient de trouver un chemin qui pût les mener vers leurs lignes, tout en évitant les zones battues par notre feu d'artillerie. Ils finirent par se précipiter tête baissée, dans les lignes néo-zélandaises. Les « Kiwis » commencèrent à aboyer, et une compagnie d'infanterie arriva dans notre direction, semant la panique dans les rangs allemands. Les conducteurs de notre convoi sautèrent à bas de leurs sièges et se précipitèrent vers les autos de tête qui s'empressèrent de disparaître à l'horizon dans un nuage de poussière.

« Nous demeurâmes avec les Néo-Zélandais, et après avoir installé notre poste d'ambulance, nous nous mîmes en devoir de soigner une centaine de Springboks blessés. Tout alla bien jusqu'au 28 novembre. A cette date, une grande bataille de tanks se développa autour de nous. Au crépuscule, notre station de premiers soins était encerclée, et nous fûmes faits prisonniers une seconde fois. »

L'un des hommes les plus étonnés, parmi les prisonniers sud-africains qui furent rapatriés, fut le sergent Margowsky. Dans le premier journal qui lui tomba dans les mains après sa libération, un papier sud-africain vieux d'un mois, il vit en première page sa photo, avec une légende qui annonçait sa mort au cours de l'action de Sidi-Rezegh.

Le caporal Wilfred Falcke, dont le frère fut tué à Sidi-Rezegh, fut parmi ceux qui furent dirigés sur Tripoli avant d'être embarqués pour l'Italie, où il vécut avec 12 camarades sud-africains et 300 autres prisonniers.

— Les Springboks ne vivent que pour les colis de la Croix-Rouge, dit-il. Lorsqu'ils reçoivent ces paquets, ils manifestent leur joie à la façon des enfants qui ouvrent les boîtes contenant leurs cadeaux de Noël. Lorsque je recevais un colis, je me sentais joyeux comme si, en temps de paix, on m'offrait une automobile flambant neuf. Les officiers prisonniers se conduisirent généreusement envers les hommes, leur achetant des échecs, des jeux de dames, des cartes et des cigarettes. Les civils italiens montraient leurs sentiments humanitaires en nous jetant des cigarettes par-dessus les enclos de fils barbelés.

« Dans plusieurs camps permanents, des classes d'italien furent organisées. Nous apprîmes quelques expressions courantes, et plusieurs d'entre nous, dont moi-même, finîmes par apprendre assez bien cette langue.

« Cinq correspondants sud-africains, qui furent pris à Sidi-Rezegh en même temps que nous, sont bien traités. Nous sommes particulièrement reconnaissants à l'un d'eux, Uys Krige, qui nous rendit beaucoup de services. Faisant usage de sa connaissance des langues, Krige se fit souvent le porte-parole des prisonniers sud-africains, se chargeant de toutes les complaintes sans aucun égard pour les conséquences désagréables qui auraient pu surgir à son détriment personnel. »

Le sergent R. G. White déclare, de son côté : « Les prisonniers sud-africains semblent être bien traités. Nous étions autorisés à envoyer chaque semaine une carte postale de douze mots et une lettre de vingt-cinq lignes. Lorsque je partis, un seul de mes camarades avait reçu une lettre, mais les autres attendaient avec optimisme.

« Des jeux et des conférences étaient organisés par des prisonniers. Parmi eux, il y avait des hommes qui venaient de toutes les parties du monde, et leurs récits étaient toujours passionnants.

« Les prisonniers sud-africains sont internés dans des camps installés en plusieurs régions d'Italie. Les 24 rapatriés provenaient de 12 camps différents. »



La concrétion calcaire formée à l'intérieur des grottes prend les formes les plus bizarres et semble avoir été faite de mains d'artistes.

DANS LES GROTTES DE JEITA

Une forêt de cierges descend de la voûte vers le sol, orgues disproportionnées sur lesquelles les génies des grottes doivent jouer d'étranges mélodies.

Le « Nahr el-Kelb » qui se jette dans la mer, à quelques kilomètres de Beyrouth, n'a pas la majesté des fleuves européens. A le voir, en été surtout, on ne se douterait guère qu'il se permet, dans son cours souterrain, les fantaisies les plus féeriques ; des grottes plus belles que celles de Padirac en France.

Ce « Nahr el-Kelb » s'appelait jadis Lycus. Ce nom, dit la légende, lui est venu d'un rocher énorme placé à son embouchure et qui avait la forme d'une tête de loup ou lycus. A travers ce rocher percé, le vent mugissait par les nuits d'orage. Il est probable que les habitants actuels du Liban et de la Syrie ont réduit ce lycus légendaire au simple nom de chien (kelb). En tous les cas, il n'y a plus ni lycus, ni kelb, le bloc de rocher s'étant écroulé dans la mer.

Le cours du « Nahr el-Kelb » a, en hiver, une vingtaine de kilomètres ; en été, il n'en compte que huit, et, fait curieux, les premiers kilomètres au départ de la source sèchent, alors que les huit derniers continuent à couler. Ce phénomène provient du fait qu'un cours d'eau souterrain, approximativement parallèle au premier, le rejoint à environ huit kilomètres de l'embouchure, le doublant en hiver et le remplaçant en été.

* * *

La première exploration dans les grottes de Jeita remonte à 1873, mais elle n'a laissé que de vagues renseignements. Ce n'est que tout dernièrement qu'une formation de jeunes gens scouts organisa une expédition en règle et put pénétrer très avant dans le cœur des grottes.

Il n'a pas été facile de me faire admettre comme membre de cette expédition.

Le matériel se composait de canots à bords plats, de lampes à acétylène, d'outils de mineur et de quelques provisions en nourriture et carburant.

Le départ se fit d'une espèce de plage souterraine d'où on put mettre les canots à l'eau. Il fallait grimper vite parce que le courant à cet endroit est particulièrement fort.

Le premier obstacle et le plus gros que nous devions rencontrer au cours de notre voyage se présenta aussitôt. Il s'agit du « bouchon », sorte de gros rocher qui émerge de l'eau et bouche jusqu'à mi-hauteur de la voûte le passage entre la première pièce et le reste des grottes. Du premier canot, un lasso habilement lancé agrippa une aspérité sur le sommet de la roche. Rapidement et s'aidant de cette corde, les pagayeurs du premier canot risquèrent l'escalade. Le moindre faux pas pouvait entraîner un plongeon de deux ou trois mètres de hauteur dans une eau glaciale (+4°).

Une fois juchés sur le « bouchon », il fallut hisser canots et matériel et les remettre à flot de l'autre côté. Cette double opération n'alla pas sans embûches.

Maintenant la lumière blanche des lampes à acétylène faisait vivre le spectacle le plus beau et le plus étrange qu'il fût donné à un être humain de voir. Imaginez le pilier de Maxwell, ainsi nommé en souvenir de l'expédition de 1873 dirigée par un explorateur de ce nom, un immense faisceau de fibres translucides, une gerbe de verre filé qui, issue du sol, rejoint la voûte à quelque trente mètres de hauteur.

Pour aller plus loin, il fallait passer par une poterne à peine assez large pour permettre à nos embarcations de traverser l'endroit.

De l'autre côté de la poterne, une débauche de mosquées, de minarets, de tours plus finement ouvragées que celles des Indes. Un gigantesque travail d'ivoire.

Une forêt de cierges descend de la voûte vers le sol, orgues disproportionnées sur lesquelles les génies des grottes doivent jouer d'étranges mélodies.

Une corniche part des parois. On s'y hisse : c'est une sorte de croûte calcaire de quelques centimètres d'épaisseur ; on ne peut s'y risquer qu'à plat ventre et avancer en rempant. Il y pousse une curieuse floraison de stalagmites, minces colonnettes excessivement cassantes ; les toucher signifie souvent les briser. Aussi les casques en acier qu'on porte sur la tête ne sont pas une vaine précaution. Il est recommandé de ne pas chanter, de ne pas crier trop fort ; les vibrations risquant de provoquer des catastrophes, il ne faut pas oublier qu'à certains endroits cette corniche surplombe l'eau à vingt mètres de hauteur.

L'idée de l'homme n'est pas absente non plus, un tas de gnomes avec des faces apocalyptiques se croisent les bras tenant on ne sait quel conseil. Serait-ce de cette ébauche, de ces ténèbres que partirent les formes et les arts ?

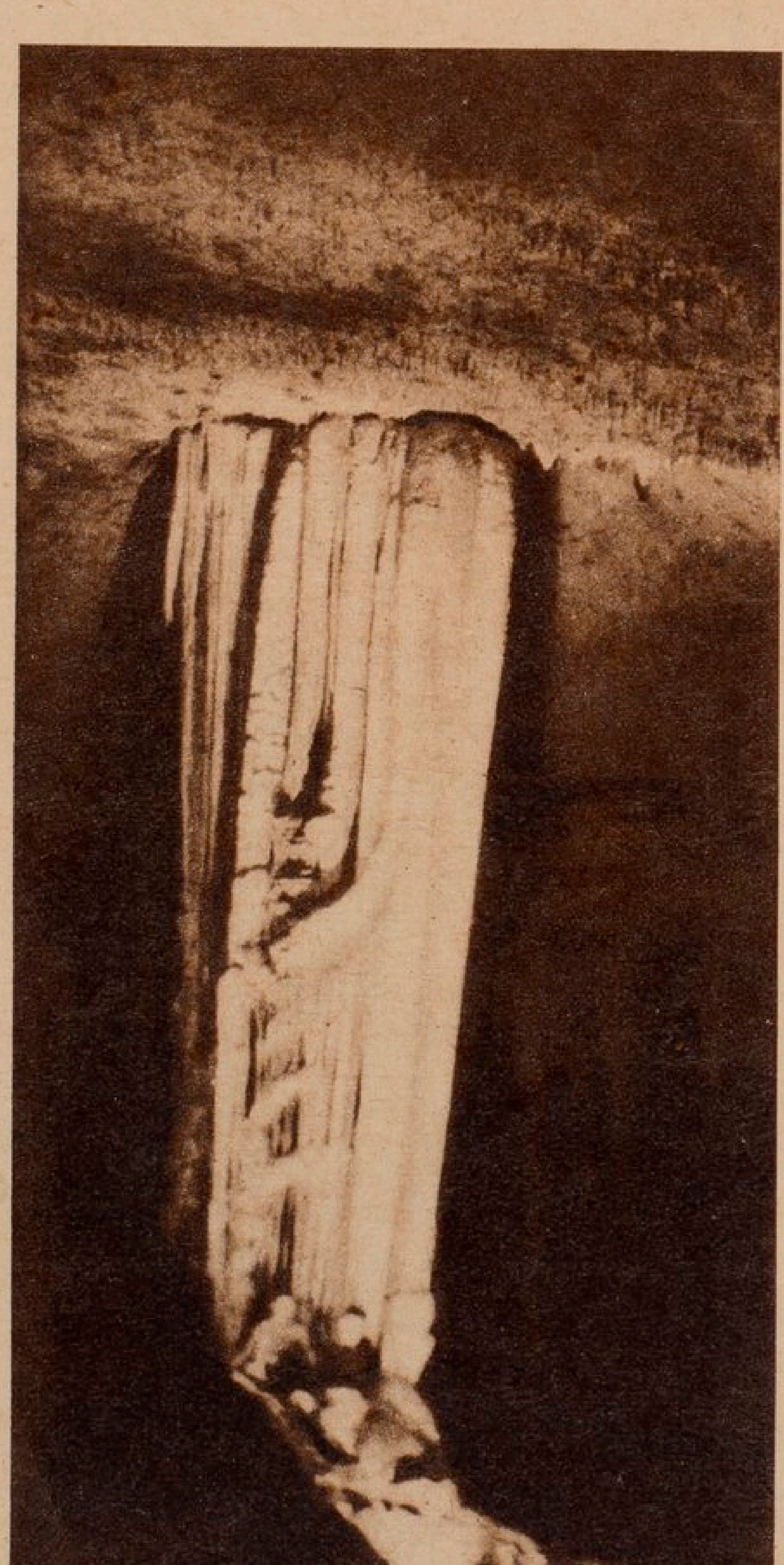
Et pour que ce décor de théâtre soit complet, voici le rideau qui descend somptueux et sombre; une draperie toute formée de volutes et de rubans, comme une fumée, comme un nuage qui se serait pétrifié.

Nous n'irons pas plus avant faute de temps ; au retour, une désagréable surprise nous attendait : l'eau était montée de 50 cm. à la poterne, on ne put passer qu'à plat ventre dans les canots. Un quart d'heure de plus et l'excursion aurait eu une fin tragique. Nous apprîmes plus tard que dehors il pleuvait à torrents.

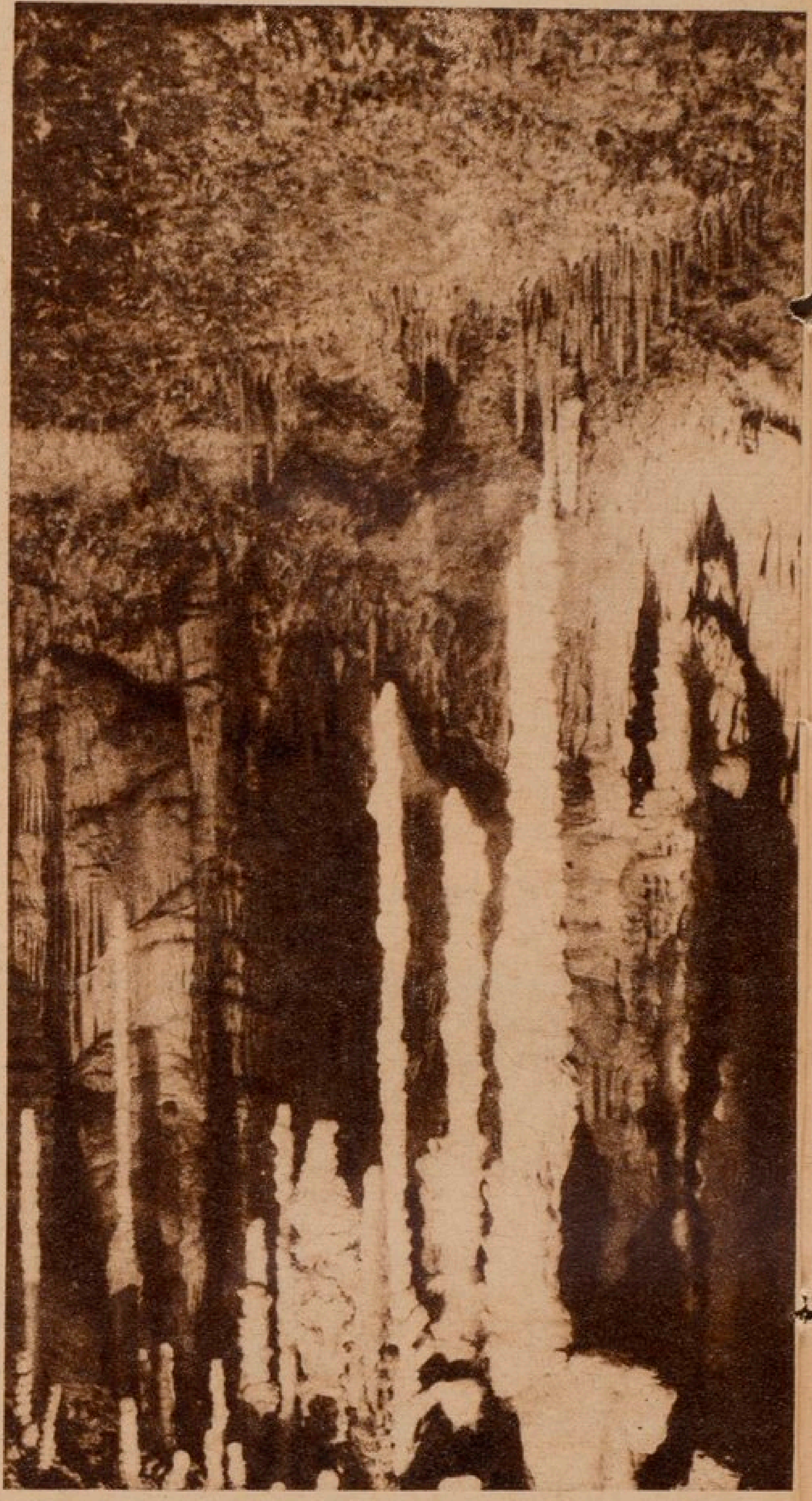
Nous n'avions fait que quatre kilomètres à l'intérieur des grottes alors qu'on estime leur longueur à plus de trente kilomètres. Notre progression avait été excessivement lente. Une des raisons de cette lenteur était qu'il nous fallait pour chaque photo faire une pose d'une heure environ.

Nous nous sommes bien promis de recommencer notre promenade, aussi périlleuse fut-elle, dans ce domaine du mystère et de l'insoupçonnable beauté.

G. S.



Le pilier de Maxwell, un immense faisceau de fibres translucides, une gerbe de verre filé...



Une curieuse floraison de stalagmites, minces colonnettes hautes et fragiles.

«POILUS» DE LA FRANCE LIBRE

Un nombre considérable de Français libres combattent dans le désert de Libye aux côtés des forces britanniques et les exploits de ces soldats valeureux ne se comptent plus. Loin de leur patrie, ils mènent le bon combat pour sa libération des forces nazies. Voici quelques photos caractéristiques de légionnaires et autres dont la barbe florissante rappelle les célèbres « poilus » de l'autre guerre.



UN BON COUP D'ŒIL ET UN BON COUP DE FUSIL.



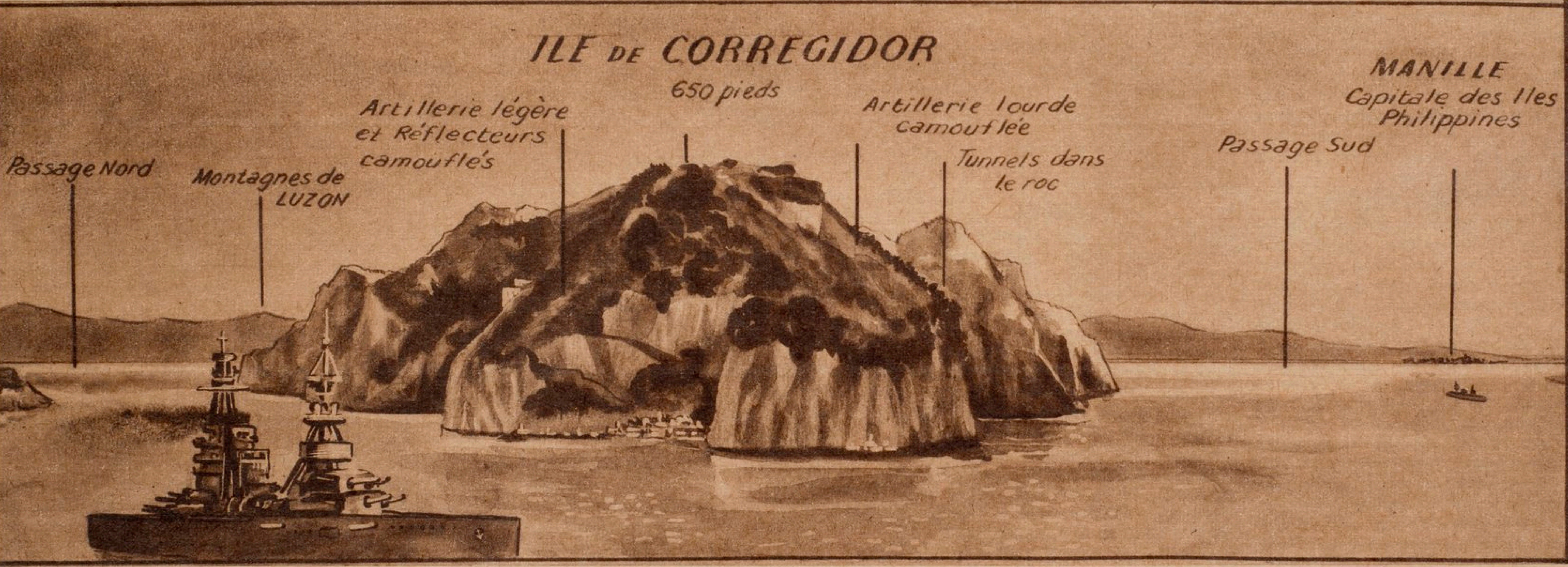
ATTITUDE ALTIERE D'UN « POILU » DE LA FRANCE LIBRE.



UN TIRAILLEUR NEGRE DU TCHAD, FAISANT PARTIE DES FORCES FRANÇAISES LIBRES.



MARIN DE LA FRANCE LIBRE.



L'île de Corregidor, gardienne de l'entrée de la baie de Manille et position-clé des Philippines.

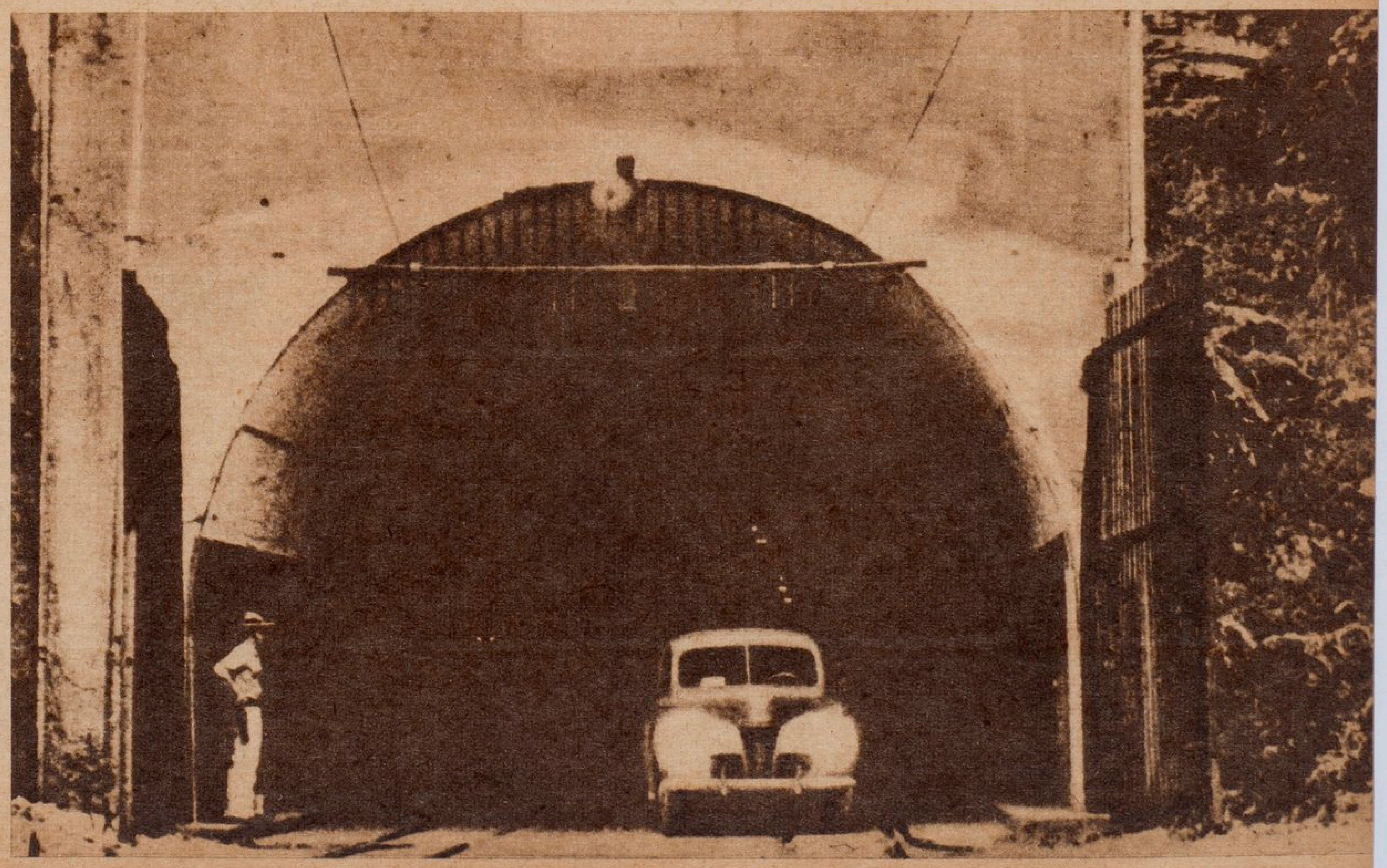
Quantité de tunnels secrets ont été creusés dans le roc. Dans l'île vivent 8.000 Américains et un certain nombre de Philippins sélectionnés.

CORREGIDOR, Gibraltar de l'Est

Les troupes du général Mac Arthur, qui avaient résisté si vaillamment aux assauts furieux des troupes nippones dans la presqu'île de Batan, se sont, en partie, retranchées dans l'île de Corregidor. Celle-ci, qui représente un point stratégique des plus importants, est la gardienne de la baie de Manille. L'île formée d'un roc qui s'élève à 650 pieds de hauteur a une longueur de six milles et une largeur de deux milles. La partie rocheuse de l'île représente une forteresse taillée à la manière de celle de Gibraltar et pouvant faire face aux offensives les plus violentes de l'ennemi.



Réservoirs d'huile et d'essence, munitions, vivres sont entreposés dans les nombreux tunnels secrets de l'île de Corregidor.



Renouveler l'aspect de votre garde-robe d'été

« Faites des économies ». « N'achetez pas plus de robes que vous n'en avez strictement besoin ». « Pensez à rafraîchir vos anciennes toilettes ». Tels sont les conseils donnés quotidiennement aux femmes pour combattre le général Gaspillard avec succès.

Celles-ci, qui ne manquent pas d'imagination, utilisent tous les moyens en leur pouvoir pour faire durer un vêtement le plus longtemps possible. Mais parfois, à court d'idées, elles se demandent, découragées :

« — Que ferai-je de cette robette de teinte sombre, de cette toilette du soir à jupe collante qui est démodée, puisque la vogue est, maintenant, aux larges jupes vaporeuses ? Et mon vieux chapeau ? Comment lui donnerai-je un genre gai et nouveau ? Cette blouse blanche est trop fade, je voudrais tellement la relever par un petit détail nouveau... Oui, mais que choisir ? »

Voici des idées nouvelles et amusantes. Elles ont été inspirées par les costumes nationaux de quelques pays alliés. C'est ainsi qu'actuellement la Russie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Yougoslavie et la Hollande sont, dans le domaine de la mode, à l'ordre du jour.

RUSSIE

Pour les jours de fête et les gais dimanches — au temps où la guerre ne ravageait pas ce grand et beau pays — la femme russe aimait porter une large jupe en biais avec un boléro fermé au cou par un gros nœud et bordé de fourrures. Son compagnon arborait pour la circonstance un justaucorps de couleur vive, sur la poitrine duquel figurait une immense fleur brodée avec des fils multicolores.

N'importe laquelle de vos vieilles jaquettes ou de vos jupes droit-fil pourra vous aider à confectionner le boléro cher à la femme de Russie. Comme l'été est déjà proche, vous ne le garnirez pas de fourrures, mais vous le borderez simplement d'un galon de soie de teinte claire. Assortissez votre calot à la couleur du boléro.

Votre robe de couleur sombre, trop simple à votre gré, se trouvera égayée par le justaucorps que vous taillerez également dans une vieille robe ou une jupe défraîchie. Vous broderez la fleur à grands points en ayant soin d'employer le plus grand nombre possible de fils aux gais coloris.

TCHÉCOSLOVAQUIE

Les belles filles de la Tchécoslovaquie savent qu'elles peuvent conquérir tous les cœurs lorsqu'elles portent leur costume national. Copiez le modèle de cette toilette en drapant sur votre robe du soir, à jupe-fourreau, un large châle garni de franges, ou même — pourquoi pas ? — une couverture de table aux couleurs vives. Retenez à la taille par une ceinture de la même étoffe que celle de la robe.

Votre toilette blanche, trop simple, se transformera magiquement si vous la portez avec un petit boléro sans manches, bordé de galons dorés, argentés ou multicolores qui imitera avec succès le vêtement du paysan tchécoslovaque.

POLOGNE

La grande blouse de mousseline, de voile ou de georgette, portée par la Polonaise, est toujours un vrai régal pour la vue. Les manches sont très amples, froncées aux épaules et descendent presque jusqu'aux poignets. Le décolleté en forme de V, le col rabattu et les nids d'abeilles de couleur vive qui rehaussent le tout, vous donneront l'impression d'être une femme nouvelle, si vous copiez ce modèle. Vous vous sentirez plus jeune, plus gaie aussi, Avis à celles d'entre vous qui ont un coupon de georgette ou de mousseline et qui ne savent pas comment l'employer.

Votre chapeau de paille de l'année dernière prendra un air coquet si, comme le fermier de Pologne, vous le garnissez d'un bouquet de fleurettes des champs.

YOUGOSLAVIE

Votre robe unie vous ennuie-t-elle ? Changez-la en brodant le bas avec des fils multicolores. Défaites l'ourlet et garnissez de grands festons qui borderont tout le bas de la jupe. Vous porterez avec votre toilette une calotte de couleur gaie ainsi qu'un grand manchon de teinte assortie. Ainsi vêtue, vous rappellerez la femme yougoslave dont le costume gaiement brodé a souvent été chanté par les poètes de nombreux pays.

Le paysan yougoslave vous inspirera pour le petit calot que vous porterez avec votre tailleur. Votre aspect sera égayé si vous tricotez également un grand sac avec des bouts de laine multicolores. Une longue lanière, que vous passerez sur l'épaule, vous donnera un genre très « up to date ».

HOLLANDE

Si vous avez une jaquette boutonnée très haut, inspirez-vous du fermier hollandais et portez un large nœud plissé sous le col de votre blouse. Tout ce dont vous aurez besoin sera un bout de taffetas, assez large pour être plissé et que vous coudrez sous le côté droit du col. Un chapeau-casquette complétera votre tenue.

Pour une robe trop simple, les beaux colliers copiés sur ceux des filles hollandaises vous seront vraiment utiles. Achetez un large clips argenté ou doré ainsi que des boules de corail en nombre suffisant pour vous permettre de faire un collier qui s'enroulerait cinq fois autour de votre cou. Retenez, dans le dos, par un nœud de velours noir et placez devant, juste au milieu, le clips.

Si vous roulez des coques sur les tempes ainsi qu'une grosse boucle sur votre front, vous aurez tout à fait le genre des demoiselles de Hollande, surtout si vous tressez le reste de vos cheveux et que vous les retenez par deux gros rubans. (Cette dernière suggestion ne sera bonne que pour les très jeunes filles, car je ne vois pas une dame d'âge mûr se promenant dans les rues avec deux tresses ! Ce serait vraiment grotesque...)



cet incomparable moyen de séduction

On a dit des yeux qu'ils étaient le miroir de l'âme, et c'est vrai. En eux se reflètent tous les sentiments, et leur expression change à l'infini. C'est par le regard que la femme acquiert sa personnalité, c'est par le regard qu'elle séduit, c'est par le regard qu'elle retient.

Les yeux sont enfin — comment l'oublier ? — notre plus grande source de joie et notre guide indispensable.

Mais, pour connaître toutes les joies visuelles, comme pour séduire par le regard, il est nécessaire de donner aux yeux des soins assidus, de prendre vis-à-vis d'eux certaines précautions et de les mettre en valeur.

SOINS ET PRÉCAUTIONS

Les yeux trouvent dans les cils et les sourcils un excellent moyen de défense naturelle. Cependant il est nécessaire de prendre, environ une fois par semaine, et même si l'on a des yeux très bien portants, des bains d'yeux avec de la camomille ou de l'eau de rose tiédie.

Ne jamais frotter les yeux. Si ceux-ci ont tendance à pleurer — ce qui arrive surtout à ceux et celles qui fréquentent très assidûment les piscines — il sera bon de mettre dans les yeux quelques gouttes de collyre à l'argyrole, préparé par le pharmacien. Ce collyre n'est pas très coûteux. Si, malgré ces soins, les yeux continuent à larmoyer, il deviendra indispensable de consulter un spécialiste.

Lorsqu'on travaille longtemps à la lumière, protéger le foyer lumineux par un abat-jour vert, soit en porcelaine, soit en carton, mais jamais transparent.

Ne pas travailler avec une lumière tombant du plafond ou venant d'appliques murales. Il faut une lumière directe tombant sur votre ouvrage.

Si vous travaillez à une table — travaux de bureau, écriture — placez la lumière à votre gauche, et à hauteur de l'œil, sur la table où vous travaillez.

N'exposez jamais vos yeux nus à la réverbération du soleil, ou d'un mur blanc renvoyant la lumière crue. A l'extérieur, portez des lunettes de couleur ; à l'intérieur, mettez à vos fenêtres des rideaux de teinte bleue.

Lorsqu'une lecture prolongée et des travaux de couture ont donné à l'œil une tension entraînant une fatigue passagère, ces travaux terminés, appliquez pendant quelques minutes, sur les paupières fermées, des compresses d'eau fraîche.

SOINS DE BEAUTÉ

Parmi les soins de beauté destinés à entretenir l'œil dans un état parfait de jeunesse, il y a, bien entendu, tous les soins cités plus haut qui concernent directement la santé de l'œil, mais il y en a d'autres aussi qui concernent spécialement sa beauté.

Le soir, démaquillez toujours très soigneusement vos yeux. Vous pouvez employer pour ceci soit de l'huile d'olive, de l'huile de ricin, du cold-cream frais ou des crèmes spéciales, à condition qu'elles sortent de très bonnes maisons. Vous nettoyez ainsi à la fois vos cils, sourcils et paupières. Ces soins se font avec le bout des doigts enduits d'un des produits plus haut énumérés. Vous essuyez ensuite avec un coton hydrophile très fin ou avec une serviette à démaquiller.

Allez toujours du nez vers les tempes. N'appuyez pas, car les paupières se froissent facilement.

C'est lorsque vos yeux sont démaquillés que vous les lotionnez — à l'aide d'eau de rose ou de camomille — ou, mieux encore, vous les baignez dans une œillère. Pour cela, vous remplissez à moitié l'œillère et baignez un œil en l'ouvrant complètement, pendant quelques secondes. Puis videz l'œillère, passez-la à l'eau, remplissez à nouveau et baignez l'autre œil.

Si vos paupières sont fatiguées ou ridées, si elles vous donnent au toucher cette inquiétante sensation de papier de soie froissé, faites des compresses avec cette lotion tonique et rafraîchissante. En voici la formule:
Eau de rose distillée : 350 grammes ; hydrolat de bluet : 60 grammes eau de plantain distillée : 45 gr. ; hydrolat de mélilot : 55 gr. ; camphre brut : 0 gr. 50 ; chlorydrate d'ammoniaque : 0 gr. 50 ; sulfate de zinc : 0 gr. 10 ; borate de soude : 6 gr.

Vous trouverez également, dans le commerce, d'excellentes lotions toutes préparées.

Vous garderez ces compresses un quart d'heure.

Pour fortifier vos cils et vos sourcils, pour pourrez faire ensuite, toujours à l'aide de l'extrémité des doigts, une application de la préparation suivante:
Huile de ricin : 3 gr. ; huile de vaseline : 5 gr. ; acide borique : 0 gr. 05; vaseline : 5 gr. ; acide gallique : 0 gr. 50 ; essence de lavande : 5 gouttes.

MAQUILLAGE DES YEUX

Les sourcils sont redevenus à la mode. Donc, plus d'épilation forcenée, tout juste quelques petites rectifications destinées à rendre plus pure — si nécessaire — la ligne des sourcils. N'oubliez pas de nettoyer fréquemment et bien à fond votre pince à épiler, soit par le feu, soit par l'alcool à 90°.

Si vous mettez du rimmel sur vos cils, veillez à ne pas les empâter et à ne pas les relever en une espèce de herse dure, qui donne au regard une expression d'étonnement et n'apparaît surtout pas comme un signe d'une intelligence supérieure.

Le maquillage des paupières, très embellissant pour le soir, ne paraît pas très souhaitable pour le jour. Notez, en tout cas, que l'on maquille seulement la paupière supérieure, jamais la paupière inférieure.

Le plus heureux effet de maquillage des paupières s'obtient en assortissant celui-ci avec la couleur de la prunelle.

Le maquillage des yeux peut vous suffire à transformer leur forme et à en varier l'expression.

Pour donner du brillant et de la vivacité au regard, mettez dans le coin interne de l'œil une toute petite pointe rouge.

Si votre œil est très allongé de forme, mais trop petit, tirez un trait vertical à chaque extrémité et ombrez plus fortement les paupières. Pour donner, au contraire, à l'œil un aspect plus allongé, tirez un trait en suivant le bord de la paupière, le plus près possible des cils, partant de l'intérieur pour finir en forme de V ou en trait plus ou moins allongé dans la direction des tempes.

Beauté, mon doux souci...

SI VOUS ÊTES PRESSÉE...

Il vous arrive à toutes d'être, parfois, très fatiguées ou de ne pas vous sentir en forme. Mais, comme vous ne pouvez pas vous payer le luxe de rester au lit pendant quelques heures et que vous devez quand même continuer à mener votre train de vie quotidien, vous vous laissez quelque peu aller, et c'est pour cela que les gens autour de vous commencent à penser : « X est en train de se faner. »

« Mieux vaut faire envie que pitié », dit le proverbe. Voici quelques traitements qui ne vous demanderont que quelques minutes de votre temps précieux.

LORSQUE VOUS AVEZ PLEURÉ

De quoi votre visage a-t-il l'air, avec votre nez rouge et gonflé, vos paupières endolories et vos joues bouffies ? Vous vous dites que la seule chose raisonnable à faire, après une crise de larmes, c'est d'aller au lit pendant quelques heures.

Oui, mais... vous devez absolument sortir et vous ne voudriez, pour rien au monde, donner au monde l'image de votre misère. Que faire ?

Avant tout, commencez par calmer vos nerfs en vous massant vigoureusement tout le corps avec un gant de crin. Cela fait, frictionnez-vous à l'eau de Cologne. Vous vous sentirez déjà toute autre.

Passez ensuite à votre visage. Nettoyez bien à fond votre teint en employant une crème à démaquiller. Faites ceci même si vous employez habituellement de l'eau et du savon.

Appliquez ensuite très généreusement une crème nutritive. Plongez un tampon de coton dans de l'eau bouillante, essorez-le, puis passez-le lentement sur votre figure enduite de crème, en ayant soin d'aller toujours de bas en haut. La chaleur du coton fera mieux pénétrer la crème dans vos pores. Continuez ainsi jusqu'à ce que la peau ait complètement absorbé tout le gras.

Prenez deux autres tampons de coton et plongez-les dans de l'eau boriquée tiède. Enduisez de nouveau votre visage de crème, appliquez les tampons sur vos yeux, étendez-vous à plat sur le sol et restez ainsi pendant au moins un quart d'heure.

Si vous avez la migraine, plongez un vieux mouchoir dans du vinaigre et appliquez-le sur le front. Vous pouvez aussi mettre vos pieds sur quelques coussins de façon à ce qu'ils soient placés bien plus haut que le niveau de votre tête.

Après ce repos, votre visage sera presque tout à fait normal, sauf une légère rougeur sur les paupières et le bout du nez.

Enlevez la crème à l'aide d'une serviette à démaquiller, en ayant soin de ne pas frotter la peau déjà irritée. Appliquez largement la poudre, fardez-vous, puis enlevez le surplus de poudre avec une brosse spéciale. Si votre nez n'est pas encore tout à fait normal, poudrez-le avec une poudre beaucoup plus foncée. L'effet est radical. Appliquez un peu de fard vert sur vos paupières et vous serez vraiment une femme nouvelle. Personne ne pourra jamais deviner que vous avez pleuré.

COMMENT TRAITER VOS COUDES ?

Vous avez mis votre robe de bal, vos sandales, vos bas les plus fins. Vous êtes allée chez le coiffeur. Vous savez que vous êtes parfaite et ne cessez de vous admirer dans le miroir. Oui, mais...

Vous remarquez soudain que vos coudes sont rugueux et donnent l'impression qu'ils sont sales. Comment faire ?



Voici le moyen de vous tirer d'affaire : prenez une cuillerée à soupe de farine d'amandes, le jus d'un citron et une demi-cuillerée à café d'eau oxygénée. Mélangez bien le tout, de manière à obtenir une pâte assez consistante. Appliquez cette pâte sur deux chiffons assez longs et demandez à quelqu'un de vous les enrouler autour des coudes. Gardez dix minutes, puis nettoyez avec un tampon trempé de l'eau chaude. Regardez-vous de nouveau dans le miroir. Vos coudes seront blancs et doux au toucher. Mais ce traitement n'est que provisoire et c'est chaque jour que vous devez veiller sur la beauté de vos coudes.

Pour cela, brossez-les quotidiennement après le bain et enduisez-les d'une bonne crème ou, à défaut, d'huile d'olive.

LORSQUE VOUS ÊTES FATIGUÉE

Avez-vous été tellement occupée à l'heure du déjeuner que vous n'avez même pas pu avaler votre repas ? Il est maintenant quatre heures, vous vous sentez absolument esquintée et affamée, sans la moindre énergie. Vous ne pouvez pas vous coucher, car vous devez sortir ou aller au travail. Que faire ?



Normalement, vous avalez une tasse de café très fort et mangez un morceau de n'importe quoi. Ne faites jamais cela, vous vous affaiblissez encore plus.

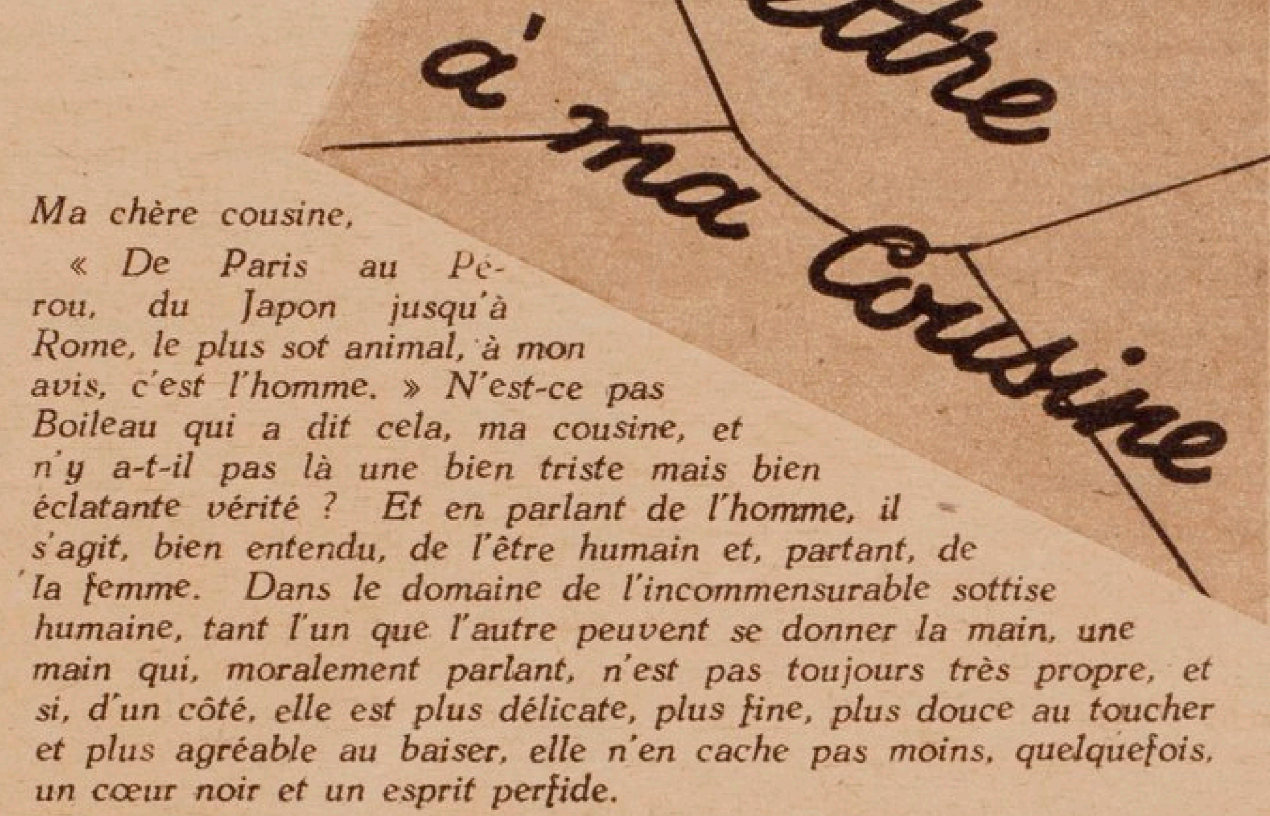
Voici le moyen radical pour restaurer vos forces :

Prenez deux œufs et battez-les dans un verre de jus d'orange. Lorsque le tout est bien crémeux, avalez d'un trait. Reposez-vous pendant dix minutes dans une chambre obscure et reprenez vos activités. Vous vous sentirez du coup pleine d'énergie et de force. Mieux que le cocktail au champagne, le cocktail aux œufs et au jus d'orange vous donnera la vigueur nécessaire pour continuer votre journée normalement.

UNE PEAU CHIFFONNÉE

Vous vous réveillez le matin et vous êtes toute étonnée de constater que votre teint est terne et que vous avez un air maladif. Cependant, vous devez aller à une réception cet après-midi. Comment vous « retaper » efficacement ?

Prenez un jus de fruit pour votre petit déjeuner et avalez aussi un grand verre de lait froid. Buvez de l'eau additionnée de citron durant toute la matinée. A midi, au lieu d'un repas plantureux, mangez des laitues nature et une assiettée d'une farine lactée quelconque. Choisissez une marque connue et qui est employée pour les bébés. Cela fait, mangez deux oranges et allez vous coucher après avoir enduit votre visage d'une bonne crème nutritive. Dormez une heure ou deux, puis maquillez-vous comme d'ordinaire.



Ma chère cousine,

« De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme. » N'est-ce pas Boileau qui a dit cela, ma cousine, et n'y a-t-il pas là une bien triste mais bien éclatante vérité ? Et en parlant de l'homme, il s'agit, bien entendu, de l'être humain et, partant, de la femme. Dans le domaine de l'incommensurable sottise humaine, tant l'un que l'autre peuvent se donner la main, une main qui, moralement parlant, n'est pas toujours très propre, et si, d'un côté, elle est plus délicate, plus fine, plus douce au toucher et plus agréable au baiser, elle n'en cache pas moins, quelquefois, un cœur noir et un esprit perfide.

Mais ne généralisons pas, ma mignonne cousine, et, tranquillisez-vous, je ne médirai pas des femmes comme le font à chaque pas, chaque jour, à chaque heure, la plupart des hommes que je rencontre, qui se plaisent à accabler nos compagnes de tous les maux dont souffre l'humanité.

— Et pourquoi donc tous les auteurs, le plus grand nombre au moins, ont-ils accusé les femmes de toutes les perfidies ? me disait l'autre jour quelqu'un. Passez en revue la littérature française, par exemple, pour ne parler que de celle-là. N'y a-t-il pas là une large part faite à l'astuce, à l'hypocrisie, à la ruse, au manque de sincérité et, toujours, hélas, à l'infidélité des filles d'Eve ? Elles ne reculent devant rien pour arriver à leurs fins et dix hommes réunis ne pourraient venir à bout de leur finesse méchante et des artifices dont elles se servent pour tromper. Non seulement elles trompent leurs maris, mais leur entourage, leurs amies et leurs plus proches confidentes, celles qui, parfois, leur ont ouvert tout grands leurs bras pour calmer leur désespoir dans des moments de crises morales. Je n'hésite pas à le dire, mon cher. Les hommes seraient bien heureux sans les femmes et toutes les calamités humaines n'ont d'autre source que la détestable déloyauté des filles d'Eve.

Je regardai mon interlocuteur avec quelque surprise et le laissai dérouler, sans sourciller, le fil de ses complaintes à l'égard de vos sœurs.

Il reprit de plus belle :

— Pas plus tard qu'hier encore, j'apprends que mon ami Un Tel divorce, par suite de l'inconduite de sa femme. Elle était cependant entourée par lui de soins, d'affections, d'attentions les plus tendres et les plus étroites. Va te faire fiche ! Cela ne suffisait pas à Madame. Il lui fallait des aventures, des sensations et, surtout, l'évasion d'une vie atrocement bourgeoise qui répugnait à ses goûts et à ses conceptions de l'existence. Ah ! les femmes ! fit-il encore sur un ton de mépris et en levant les bras au ciel. Quelle engeance !

— Calmez-vous, mon ami, ne pus-je m'empêcher de lui dire. Tout cela est bien regrettable, mais je vous assure, et je parle en connaissance de cause, que les hommes ne valent pas plus cher ; qu'au contraire, à travers le long et épineux chemin de la vie, j'ai rencontré plus d'hommes méchants que de femmes cruelles et plus de perfidie, et de ruse, et de bassesse, et de rouerie qui, non soupçonnée, est encore plus dangereuse, et certainement encore plus de manières indignes chez les descendants de notre père Adam. Vous parlez de héros de littérature. Mais n'oubliez pas, très cher, que la plupart des livres ont été écrits par les hommes, que les plus grandes œuvres satiriques sont le produit de cerveaux masculins et que la grande majorité des philosophes et des penseurs ne s'appelaient ni Rosalie, ni Philaminte. Mme de Sévigné, George Sand, Mme de Staël et autres ne sont que de rares exceptions. Ne vous étonnez donc point de ne trouver dans la littérature que mordants sarcasmes et satires faciles à l'égard de nos compagnes. Lisez cependant Michelet. Pour lui, il n'est pas de qualificatif assez flatteur pour décrire la grandeur d'âme et la délicatesse d'esprit et de sentiment de la femme, éternelle victime de l'atroce égoïsme masculin.

Je vous vois d'ici, ma cousine, applaudir à ma tirade et vous dire avec satisfaction que vous avez encore parmi nous des défenseurs ardents et convaincus. Et le sourire plein de grâce qui accompagnera la lecture de ma lettre sera pour moi la plus douce récompense.

Croyez toujours au parfait dévouement de

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Examiné aux Rayons-X 11 fois pour MAUX D'ESTOMAC

Souffrez-vous de l'estomac ? Avez-vous éprouvé les tourments des ballonnements, de l'indigestion ou d'autres maux d'estomac ? Si oui, lisez la lettre ci-dessous, et suivez le bon conseil qu'elle donne.

« J'ai été gravement malade de l'estomac pendant près de six ans, écrit M. J. H. J'ai été soigné longtemps à l'hôpital, on m'a examiné aux Rayons-X 11 fois ; on m'a administré des quantités de médicaments; mais jamais on ne m'a dit en quoi mon mal consistait. Pendant près de six ans je n'ai jamais pu manger à ma faim. Enfin, je suis heureux de vous dire qu'après avoir pris seulement trois flacons de Maclean Brand Stomach Powder, je mange à mon gré sans ressentir aucun malaise. Je recommanderai toujours à tous ceux qui souffrent de maux d'estomac de prendre votre poudre ».

Maclean Brand Stomach Powder produira le même effet sur vous. Elle a réussi à guérir des centaines de cas pour lesquels tout autre moyen a été employé en vain.

Exigez Maclean Brand Stomach Powder avec la signature « Alex. C. Maclean » sur le flacon et sur l'emballage. Elle est en vente partout, aussi sous forme de tablettes.



Conseils à mes nièces...

Nièce « Mireille Gruspanov »

Les ongles cassants proviennent souvent d'un mauvais état de santé. Allez donc voir un médecin et, parallèlement à son traitement, faites chaque soir une application de la pommade suivante : huile : 30 grammes ; cire blanche : 5 grammes ; colophane : 10 grammes ; alun : 2 grammes. Pendant au moins un mois ne mettez plus de vernis. Par la suite, utilisez un produit de bonne qualité et en dose infime.

Nièce « Miss Tel-Aviv »

Non, dans le film « Lac aux Dames » Danielle Darrieux n'a pas joué. C'était Simone Simon, alors une débutante, qui a tenu le rôle de Puck. Vous devez sûrement avoir confondu ces deux artistes.

Nièce « Miséreuse »

Quand vous éprouvez à la paupière ce petit picotement, signe précurseur de l'apparition d'un orgelet, faites une application de thé noir très fort ou simplement de feuilles de thé humectées d'eau. Mettez-les sur la paupière dans un petit sac de mousseline. Quand le petit sac est sec, mouillez-le à nouveau. Ce procédé arrête généralement l'inflammation.

Nièce « Maman qui voudrait bien élever son fils »

La règle normale de toute éducation est que l'enfant fasse ce qu'il veut à mesure qu'il le peut. Il doit agir par lui-même, par sa propre volonté et prendre connaissance des distances. Il doit avoir confiance dans sa petite personne. L'éducatrice par excellence c'est la liberté, l'activité sans contrainte. Surveillez l'enfant discrètement pour écarter le danger, mais laissez-le libre.

Nièce « J'adore ma lingerie »

Pour faire disparaître les taches de fruit sur le linge, appliquez tout de suite de l'amidon en poudre sur la tache et laissez-le pendant plusieurs heures. L'amidon absorbe la coloration et la tache disparaît.

Nièce « Nerveuse »

Vous avez parfaitement raison : rien n'est aussi désagréable qu'une porte qui grince. Pourquoi vous énervez-vous inutilement alors qu'il est tellement simple de remédier à cet inconvénient ? Si vous n'avez pas de l'huile à la maison, frottez les gonds de la porte en question avec la pointe d'un crayon noir ordinaire. Le bruit s'arrêtera comme par enchantement.

Nièce « Myosotis »

Vous n'avez pas le droit de continuer à fréquenter cet homme, puisqu'il est marié dans son pays et que, par surcroît, il a trois enfants. Vous ne pouvez pas détruire ce ménage. Un bonheur bâti sur les ruines d'un autre n'est jamais béni de Dieu. Pourquoi ne faites-vous pas comprendre à ce monsieur que ces sorties sont impossibles ? Soyez courageuse, dites non, résolument, à cette tentation et vous aurez votre récompense plus tard.

Nièce « Bodéga »

Ne lâchez pas la proie pour l'ombre. Votre fiancé vous aime et vous donne tout ce que vous désirez. Il a déjà meublé l'appartement où vous habiterez et vous a même acheté une auto. Pourquoi voulez-vous tout « envoyer promener » comme vous le dites, seulement parce que, un soir de lune, un bel officier vous a parlé d'amour ? Ce jeune homme est parti et vous avez de fortes chances de ne plus jamais le revoir. Alors ? Pourquoi ruiner votre avenir pour ce qui ne fut qu'une amourette de quelques heures ? Puisque vous avez tout dit à votre fiancé et qu'il vous a pardonné, je vous conseille de continuer comme si cette aventure n'avait jamais existé.

Nièce « Poulette »

Voici le moyen de copier les lettres sans avoir de presse à copier chez vous. Mettez un peu de sucre dans de l'encre ordinaire. Ecrivez avec cette encre. Prenez une feuille de papier transparent, humectez-la légèrement à l'aide d'une éponge. Appliquez le transparent sur l'écriture, passez dessus un fer à repasser modérément chauffé et vous aurez immédiatement la copie.

TANTE ANNE-MARIE

Délassons-nous

JEUX DE SOCIÉTÉ

UN ARC-EN-CIEL DANS UN VERRE

Remplissez un verre d'eau et laissez-le dans une parfaite immobilité.

Laissez tomber très délicatement à la surface de l'eau deux ou trois gouttes de collodion. Attendez une minute que la réaction se produise et vous serez alors surpris de la beauté de l'arc-en-ciel qui illuminera la surface de l'eau.

L'expérience est plus jolie à la lumière du jour. Quant au collodion, vous en trouverez chez tous les pharmaciens ; prenez-en un tout petit flacon, car quelques gouttes suffisent.

DEUX CHARADES

1° Pour se coucher, est mon *premier;*

Pour bâtir, est mon *second.*

Dans la main du couvreur est mon *premier ;*

Un bateau est mon *second.*

Ces deux charades n'en font qu'une. Elles sont différentes, car le résultat est le même et il n'est pas semblable pour les deux.

2° Mon *premier* est apprécié du militaire, car il espère boire quelque chose grâce à lui.

Mon *second* appelle des idées tristes.

Mon *tout* est foulé aux pieds et, cependant, quand on parle de lui, il s'agit d'un art grandiose.

LE PROVERBE CACHÉ

Avec ces 49 syllabes, formez 21 mots dont les définitions sont données plus bas. Echelonnez ces mots dans l'ordre indiqué, et alors, en lisant de haut en bas la première lettre de chaque mot, puis la dernière, vous trouverez un proverbe connu.

A. A. A. AL. AR. BA. BI. BRIS. BUM. CHE. CHE. CLE. CLO. COURS. DE. DEUR. DI. DIS. EN. ES. HA. HU. LAP. LAS. LAN. LAS. LAS. ME. MENT. MO. NOU. NU. PE. RA. RAIN. REN. RI. SARD. SO. SO. SOU. SUS. TI. TIC. TO. VE. VEL. VERS. VIN.

1. L'un d'eux est sombre. — 2. Accumulation. — 3. Nouveau, dans certains cas. — 4. Supporte une statue ou une colonne. — 5. Erreur. — 6. Livre, employé le plus souvent aux collections. — 7. Celui qui n'en entend qu'une n'entend qu'un son. — 8. Il est la cause de bien des rencontres. — 9. Celui qui voyage en montagne l'évite soigneusement — 10. Composition pâteuse et ductile. — 11. Surfilé. — 12. Chemin creux. — 13. Le mauvais côté. — 14. Causerie. — 15. Langue universelle. — 16. Le lion en est un pour les animaux. — 17. Edifice. — 18. Vivacité. — 19. Corde dangereuse lorsqu'elle est bien lancée. — 20. Extrêmement étonné. — 21. Ils jonchent le sol après une catastrophe.

SOLUTIONS

DEUX CHARADES

1° Mon premier est *lit*, mon second est *maçon.*

Mon tout est LIMAÇON.

Mon premier est *esse*, mon second est *cargo.*

Mon tout est ESCARGOT.

2° Mon premier est *cote*, mon second est *urne.*

Mon tout est COTHURNE.

LE PROVERBE CACHE

Voici les mots qu'il fallait trouver : 1. Dimanche. — 2. Amas. — 3. Nouvel. — 4. Socle. — 5. Lapsus. — 6. Album. — 7. Cloche. — 8. Hasard. — 9. Abîme. — 10. Mastic. — 11. Bâti. — 12. Ravin. — 13. Envers. — 14. Discours. — 15. Esperanto. — 16. Souverain. — 17. Monument. — 18. Ardeur. — 19. Lasso. — 20. Ahuri. — 21. Débris.

Le proverbe était : Dans la chambre des malades, les médecins sont rois.

RIONS

Un voyageur, de passage dans un petit village d'Angleterre, demande à l'un de ses rares habitants :

— Est-ce que vous avez vécu ici toute votre vie ?

— Pas encore, monsieur, lui répond l'Anglais placidement.

*** * ***

Le professeur. — L'oxygène est indispensable à la vie. On l'a découvert au siècle dernier.

L'élève. — Alors, comment on faisait pour vivre, avant ?

LES ERREURS DES GRANDS ECRIVAINS

De Victor Hugo (Ruth et Booz), ce vers :

Des parfums frais montant des touffes d'asphodèle...

D'après la botanique, l'asphodèle est une sorte d'herbe fort commune, qui ne pousse jamais en touffes et qui ne dégage aucun parfum. Incohérence...

D'Eugène Scribe (Michel et Christine) :

Un soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer...

Il semble que le rejet du verbe redondant au vers suivant accuse encore, si possible, l'impardonnable étourderie de ce dystique.

SAVEZ-VOUS QUE VOUS NE SAVEZ RIEN ?

Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien (*Socrate*).

Plus on a médité, plus on est en droit d'affirmer qu'on ne sait rien. (*Voltaire*).

Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu (*Montesquieu*).

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, savoir autre chose que ce qu'on doit savoir (*Duclos*).

On traite volontiers d'inutile ce qu'on ne sait point (*Fontenelle*).

Généralement, les gens qui savent peu parlent beaucoup et les gens qui savent beaucoup parlent peu (*Rousseau*).

Ce que l'on sait est peu de chose en comparaison de ce qu'on ne sait pas; quelquefois même, ce que l'on ne sait pas est justement ce qu'il semble qu'on devrait plutôt savoir (*Fontenelle*).

On ne sait bien que ce que l'on apprend soi-même (*Dumarsais*).

Etre ignorant de sa propre ignorance, tel est le fait de l'ignorant (*A.-B. Alcott*).

La seule certitude est que rien n'est certain (*Pline*).

Il n'y a rien de constant en ce monde que l'inconstance (*Swift*).



Mémoires d'un agent secret

L'ORDRE NOUVEAU EN MANDCHOURIE

Au début de l'occupation de la Mandchourie, les Japonais avaient nommé un grand nombre de « conseillers » et d'« interprètes ». Mais ils furent obligés de changer de système lorsqu'ils s'aperçurent que tous ces honorables fonctionnaires s'enrichissaient aux dépens du gouvernement nippon. Il fut alors annoncé que les postes de conseillers et d'interprètes ne seraient accordés que moyennant le versement d'une certaine somme.

Nikolaï Likolaïevitch Yaghi, un Japonais qui avait « embrassé » la religion orthodoxe, et qui avait été précédemment le premier « haut conseiller » au bureau de la police centrale, paya 50.000 dollars à la Mission Militaire Nippone pour pouvoir conserver son poste. Deux ans plus tard, Yaghi était le propriétaire de plusieurs immeubles, et son compte en banque atteignait les 300.000 dollars.

Les interprètes dans les postes de police secondaires payaient des redevances annuelles allant de 3.000 à 5.000 dollars.

Les Japonais exploitèrent jusqu'aux moindres recoins du pays. Ils possédaient un système d'espionnage grâce auquel ils étaient informés de toutes les réunions de familles, des fêtes, des fiançailles, des mariages, etc. A un certain moment, un agent de police se présentait au domicile de celui qui donnait la fête : « Plus de dix personnes ici ?... Réunion sans autorisation. Je vous arrête tous. » Si ces gens chantaient, ils étaient accusés de troubler l'ordre public et arrêtés. Pour recouvrer la liberté, ils devaient payer de fortes amendes.

Cependant, les fonctionnaires japonais mettaient au point des méthodes inédites pour tirer de l'argent du public. C'est ainsi qu'ils organisèrent le changement de numéros des maisons. Presque chaque mois, les autorités policières japonaises publiaient des avis dans les journaux annonçant que, pour telle raison ou pour telle autre, les plaques des numéros des maisons devaient être changées. Cette méthode fut employée sur une large échelle dans toute la Mandchourie. Quelques agents de police allaient de maison en maison, détachaient les anciennes plaques et encaissaient deux dollars pour chaque plaque nouvelle. Si l'on se rend compte que chaque plaque ne pouvait valoir plus de quelques cents, on comprendra qu'ainsi les autorités réalisaient de jolis bénéfices.

Pendant les derniers mois de l'hiver, des Chinois industrieux avaient coutume d'aller couper de la glace sur la rivière Sungari, et en vendaient des blocs aux habitants de Harbin et des environs. Dans chaque maison de Harbin, il y avait une chambre spécialement aménagée où la glace pouvait être conservée pendant l'été.

En février 1933, juste à l'époque où les habitants de Harbin s'apprêtaient à faire leur provision de glace, un Japonais, Takahasi, se présenta aux bureaux de la Mission Militaire Nippone et offrit de payer 10.000 dollars pour le « Monopole de la Glace de la Rivière Sungari ». La Mission Militaire accepta l'offre avec empressement, et désigna un certain nombre de soldats japonais pour monter la garde aux abords de la rivière. Toute personne désireuse d'avoir de la glace fut obligée de payer 50 cents par 100 kilos au monopole. Mais d'autres individus furent encore plus ingénieux.

M. Isoda était un Japonais entreprenant. Il gérait un commerce de jouets, lequel sans doute ne lui rapportait pas suffisamment, puisqu'il décida de céder son fonds à un compatriote. Le lendemain du jour de la vente, Isoda se rendit à la Mission Japonaise et déclara qu'il était prêt à payer une redevance de 10.000 dollars contre le monopole du « Nettoyage des cheminées de Harbin ». Ceci voulait dire que personne à Harbin n'avait plus le droit de nettoyer sa cheminée sans empiéter sur les droits officiels du titulaire du monopole. Comme toujours, la Mission accepta l'offre et plaça dix gendarmes à la disposition d'Isoda, en qualité de gardes de corps et de délégués pour faire respecter les droits du nouveau monopole. A partir de ce jour, la petite scène suivante devint quotidienne à Harbin.

Un gendarme japonais, un interprète chinois et un ramoneur frappent à la porte d'une maison quelconque de la ville.

— Nous voudrions voir le maître de la maison.

— Que lui voulez-vous ?

— Nous voulons ramoner sa cheminée.

— Ramoner ma cheminée ? Pour quoi faire ? Elle est propre, et si jamais elle a besoin d'un ramonage, je peux la faire nettoyer par qui je veux.

— Vous vous trompez, cher monsieur. Personne, dans tout Harbin, n'a le droit de ramoner une cheminée, excepté le « Monopole des Ramoneurs », et nous sommes justement les représentants de ce monopole. Si donc vous ne nous laissez pas nettoyer votre cheminée, nous serons obligés de le faire par force. Dans ce cas, vous devrez non seulement payer le nettoyage, mais aussi une amende pour avoir résisté aux représentants de l'ordre public. La présence des gendarmes doit vous faire comprendre assez clairement que vous êtes dans votre tort.

— Combien coûte le nettoyage ?

— Deux dollars.

— Très bien, voici vos deux dollars et f...z-moi la paix.

Les trois lascars empochent et s'en vont jouer la même scène à la porte de la maison d'à côté.

> **Nous publions ci-après un troisième et dernier extrait de l'impressionnant ouvrage qui relate les aventures de M. A. Vespa, ancien agent du Service Secret japonais en Mandchourie.**
>
> **Déjà en 1932, le Japon avait commencé à appliquer dans tout le Mandchoukouo l'Ordre Nouveau avec la plénitude de ses effets.**

L'un des escrocs les plus connus de Harbin était Yamasaki, un bandit absolument dépourvu de scrupules, qui s'était rallié à l'Eglise orthodoxe pour mieux arriver à ses fins louches.

Il se présenta un jour à la Mission Militaire et informa les officiels qu'il avait l'intention d'ouvrir une entreprise pour la récupération des créances. Il demandait la coopération des autorités, et offrait de leur céder vingt-cinq pour cent des bénéfices. L'affaire fut faite et Yamasaki ouvrit un bureau au coin des rues Kitaiskaya et Mongolskaya.

Mais Yamasaki ne s'attarda pas à essayer d'encaisser ces montants pour compte de tiers. Il acheta à 2 % ou à 5 % de leur valeur nominale toutes sortes de reconnaissances de dette, véritables ou falsifiées, sans regarder ni la date des échéances ni les détails qui y figuraient.

Une fois propriétaire légal de ces titres de créance, il se mit en campagne, en vue d'encaisser la totalité des montants y mentionnés, plus trois pour cent par mois, ou 36 pour cent par an, taux légal de Mandchourie.

Avec l'appui de la gendarmerie, Yamasaki mit la main sur des maisons, des entreprises commerciales, des terrains et toutes sortes de propriétés.

Voici un exemple de sa façon d'opérer :

Un usurier bien connu de Harbin, un certain Bogin, lui vendit pour 700 dollars un paquet de traites et autres reconnaissances de dette valant nominalement 25.000 dollars : certaines de ces obligations avaient été déjà payées, d'autres étaient falsifiées. Parmi les titres cédés figurait une traite pour 200 dollars signée par Mme Halnik, une veuve qui avait emprunté le montant trois ans auparavant. Mme Halnik avait payé la traite intégralement, y compris les intérêts, mais Bogin, prétextant qu'il avait perdu le document, avait refusé de rendre à la dame sa signature. En échange, il lui signa une déclaration qu'il n'avait plus rien à recevoir du chef de cette créance.

Ce document, pourtant, ne servit à rien à Mme Halnik. Non seulement Yamasaki lui demanda le paiement des 200 dollars, mais il insista pour percevoir un intérêt mensuel de 5 %, depuis trois ans, ce qui portait le montant réclamé à 845 dollars. La malheureuse veuve possédait une petite maison. Yamasaki entama sans hésiter une procédure d'expropriation.

Par bonheur, la fille de Mme Halkin travaillait dans mon bureau, et elle me demanda de lui venir en aide. J'exposai toute l'affaire à mon chef. Il était en ce moment de bonne humeur, et me promit d'arranger la chose.

Deux jours plus tard, Mme Halnik recevait de Yamasaki la traite, signée par elle, dûment acquittée.

Il y avait en outre à Harbin une organisation contrôlée pleinement par la Mission Militaire Japonaise, qui avait placé à sa tête un respectable ex-général russe. Ce président nominal du « Bureau », qui avait été obligé d'accepter la charge, n'avait d'ailleurs aucune autorité.

Toutes les banques, les entreprises, les usines, et tous les restaurants et endroits publics devaient être « enregistrés » auprès du « Bureau ». Aucun patron n'avait le droit de prendre un employé, aucun chômeur n'avait le droit de chercher un emploi, à moins d'être inscrit au registre du Bureau.

Cette organisation entretenait une force « d'inspecteurs » qui visitaient régulièrement les établissements d'affaires, et demandaient aux employés de leur montrer leurs cartes d'inscription. Ceux qui ne pouvaient pas obtempérer à ces demandes devaient quitter leur travail sur-le-champ. Résultat : un afflux d'argent dans les coffres de la Mission Militaire Japonaise, car chaque travailleur, chaque employé, devait payer des taxes et des droits spéciaux au Bureau, et fournir des indications détaillées sur la nature du travail qu'il faisait.

Une autre tâche importante et lucrative du Bureau résidait dans les campagnes de la propagande japonaise parmi les Russes et les Chinois. A ces fins, le Bureau possédait des succursales dans les principales villes de Mandchourie et de Chine où un service régulier d'informations était maintenu.

Une autre tâche importante de cette organisation consistait à entraîner de jeunes Russes en âge de porter les armes. Ces hommes formaient ensuite des bandes qui, sous la direction des Japonais, étaient chargées de provoquer des incidents sur les frontières sino-soviétiques, exécutant des attaques au delà de la ligne frontière et se livrant à des actes violents de banditisme, de façon à faire retomber la faute sur le gouvernement soviétique et de donner l'occasion aux Japonais d'élever de continuelles protestations.

De pareils incidents furent également organisés dans les airs. Les Japonais ornaient leurs avions des couleurs soviétiques, et des pilotes nippons menaient les appareils au-dessus du territoire mandchou, qu'ils inondaient de tracts communistes rédigés en russe, en chinois. Souvent quelques bombes étaient lâchées en même temps que les tracts.

Une fois de plus, Tokio protestait à Moscou. Une fois de plus, l'agence Domei fournissait de la copie aux journaux du monde entier.

Plusieurs groupes de membres russes du « Bureau » furent envoyés en Mongolie, dans le Chahar et le Jehol, pour aider les Nippons dans leur tâche de « japonification » de ces contrées. Lorsqu'il s'avéra que les gardes chinois des chemins de fer n'étaient pas dignes de confiance et que souvent ils se joignaient aux bandes d'irréguliers, des gardes russes furent placés le long des voies ferrées. Mais, même dans ces cas, il y avait des désordres provoqués par ces Russes engagés par le « Bureau » à 60 dollars par mois, plus les uniformes, le logement et la promesse d'une nourriture européenne. Lorsqu'ils atteignaient leurs postes lointains, placés à des milliers de kilomètres des centres habités, les Russes trouvaient des conditions tout à fait différentes que celles promises. Ils étaient traités comme des esclaves, nourris à la chinoise et logés dans des taudis. Quant aux soixante dollars par mois, ils ne les voyaient jamais.

....

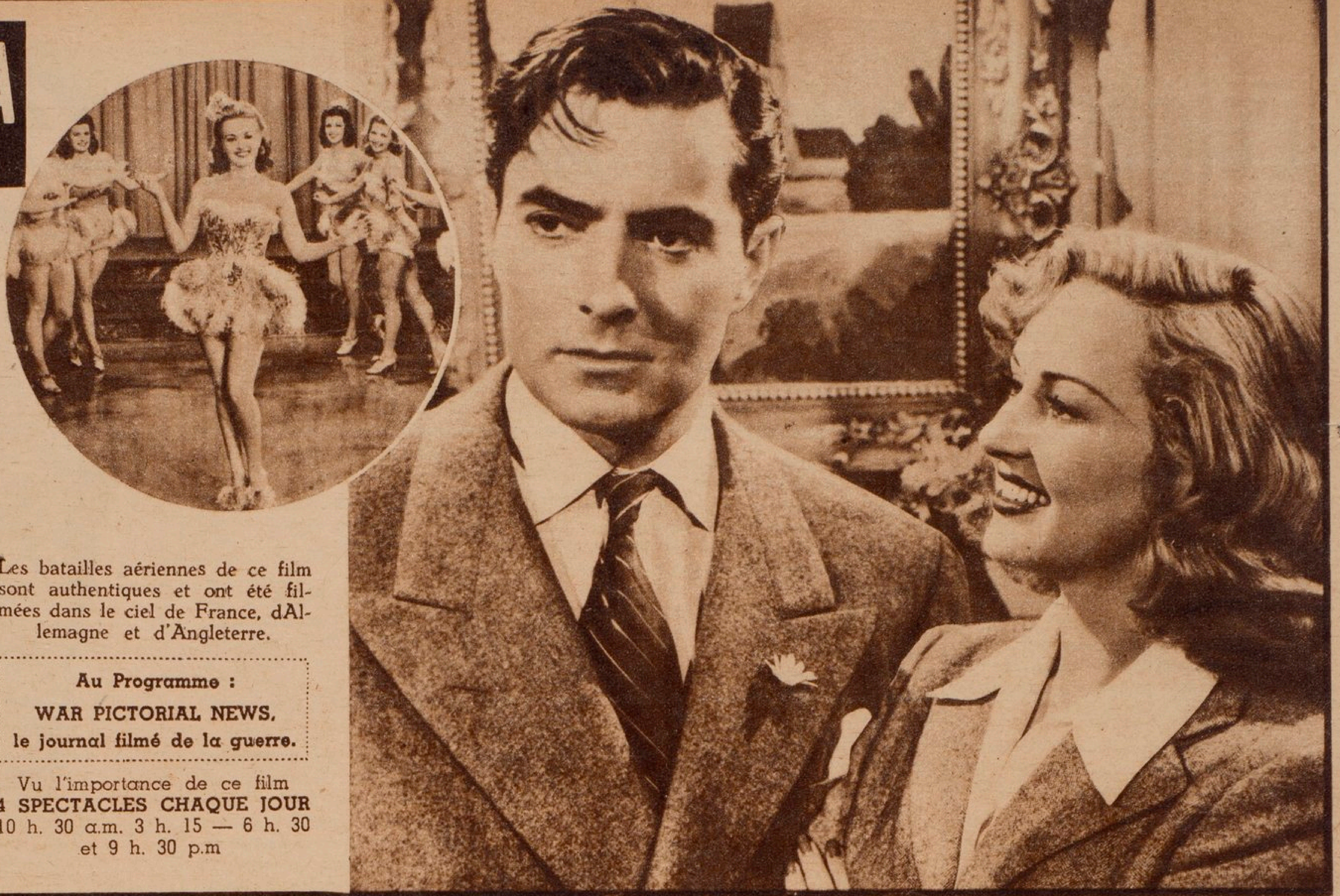
Voilà le visage véritable du Japon. Tous les noms que j'ai mentionnés sont authentiques. Je n'ai omis que ceux des personnes qui vivent encore en Mandchourie et qui pourraient tomber sous les coups de la vengeance japonaise.



DU LUNDI 20 AU DIMANCHE 26 AVRIL
20th CENTURY-FOX présente

Tyrone POWER * *Betty* GRABLE
dans

"A YANK IN THE R.A.F."

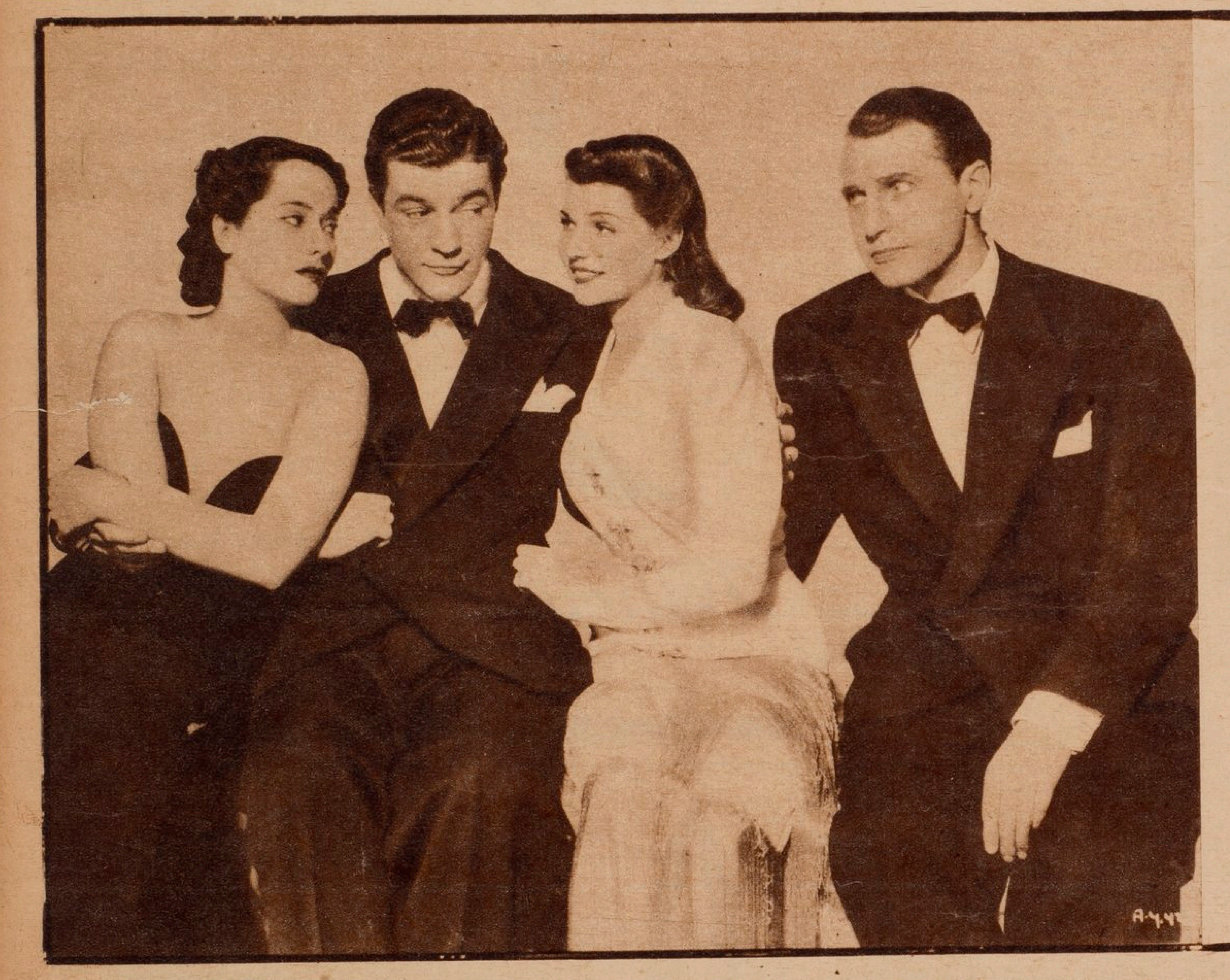




Les batailles aériennes de ce film sont authentiques et ont été filmées dans le ciel de France, dAllemagne et d'Angleterre.

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film
4 SPECTACLES CHAQUE JOUR
10 h. 30 a.m. 3 h. 15 — 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 21 AU LUNDI 27 AVRIL
WARNER BROS. présente

Merle OBERON * *Dennis* MORGAN * *Rita* HAYWORTH
dans

"AFFECTIONATELY YOURS"

LA SURPRISE GAIE DE L'ANNEE ! L'histoire délicieusement agitée d'un homme qui hésite entre deux femmes également séduisantes !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 20 AU DIMANCHE 26 AVRIL
UNITED ARTISTS présente

Carole LANDIS * *John* HUBBARD * *Adolphe* MENJOU
dans

"ROAD SHOW"





LE RECORD DE L'HUMOUR ! Une débauche de gaîté... de musique... des plus belles jambes... et des plus jolis sourires de Hollywood !

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.